


A. LECONT
Pharmacien
de 1re classe
A ISSOUDUN.



ŒUVRES

DE

M. PALISSOT.

TOME TROISIEME.

ŒUVRES COMPLETTES DE M. PALISSOT.

TOME TROISIEME
CONTENANT LA DUNCIADE.



A LIEGE;

Et se trouve à PARIS,
Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxb. S. Germain.

M. DCC. LXXVIII.

LA
DUNCIADE,
POËME, EN DIX CHANTS.

Nouvelle Edition revue, corrigée & enrichie d'un Commentaire plus complet que tous ceux des Editions précédentes.

Exegi monumentum.

AVIS DES ÉDITEURS.

Nous n'en imposons point à la confiance du Public, en lui annonçant cette Édition, comme la seule complette qui ait encore paru.

L'Auteur n'a eu part qu'aux trois premieres, & n'a pas même été consulté sur les autres. Il en est qui ont été exécutées avec la plus grande négligence, & dans lesquelles on s'est permis différentes altérations, soit en y restituant mal à propos des passages que M. Palissot avait cru devoir supprimer, soit en y rétablissant des noms qu'il en avait ôtés par un esprit de justice, soit enfin en remplaçant ces mêmes noms par d'autres auxquels il n'avait jamais songé : ce qui est encore plus inexcusable.

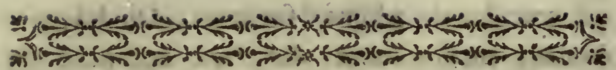
C'était surtout, dans une Collection complette de ses Ouvrages, que l'Auteur devait corriger toutes ces fautes; & c'est d'après lui-même que nous annonçons ici le texte de son Poëme comme fixé d'une maniere invariable.

Jaloux de répondre aux soins que nous avons pris de l'embellir, il en a revu tous les Chants

avec la plus sévere attention. La fin du cinquieme est absolument changée, & dans tout l'Ouvrage on trouvera plus de 300 vers nouveaux.

Nous croyons devoir répéter, en faveur de quelques Lecteurs, que le mot *Dunciade* dérive du mot Anglais *Dunce*, qui veut dire un sot, un stupide, un hébêté. Le mot *Dunciade* n'a pas d'équivalent dans notre langue. *Sottisade* en seroit un, mais il n'est pas d'usage.





ANECDOTES SUR *LA DUNCIADE*, PAR M. G.... D'AT....:

UNe Comédie ſans exemple par l'importance de ſon objet, & qui fera époque dans ce ſiecle, parce que nulle autre n'a mieux fait ſentir à l'adminiſtration le degré d'influence que le théâtre peut avoir ſur les mœurs, avait ſuſcité à l'Auteur une foule d'ennemis.

C'eſt ordinairement à l'imitation fidele d'un ſeul caractere ridicule ou vicieux, que ſe bornent la plûpart de nos meilleures Pieces; mais, dans ſa Comédie des Philoſophes, c'était une Secte entiere, une Secte audacieuſe & accréditée que M. Paliſſot avait eu le courage de mettre ſur la Scene.

On ne lui pardonna, ni le ſuccès brillant de ſa Piece, *a*) ni la faveur du Gouvernement

---

a) Nous oſons dire les premiers que ni la Métromanie, ni le Méchant, Pieces dont nous reconnaiſ-

qui crut devoir adopter ſes vues. On lui pardonnait encore moins de s'être approché du genre de Moliere, & ſur-tout d'avoir écrit avec la vigueur & l'énergie de ſon modele. On ſait qu'on ne lui répondit longtems que par des injures, des calomnies, des libelles atroces.

La Secte humiliée, mais puiſſante encore par le nombre de ſes Proſélytes, ne dédaigna pas les plus petits moyens de vengeance. Ce n'eſt pas, ſans en rougir pour elle, que nous nous permettons d'en donner une faible idée; mais ces derniers traits acheveront de faire connaî-

---

ſons, d'ailleurs, tout le mérite, n'ont pas ce caractere original, ce caractere d'importance & de ſingularité qui diſtinguera toujours la Comédie des Philoſophes. C'eſt ce que paraît avoir très-bien obſervé l'Auteur d'un Ouvrage du même tems, quoique peu favorable à la cauſe de M. Paliſſot. Voici ſes propres paroles : Tout a paru ſurprenant dans cette Comédie, » l'idée de la Piece, l'exécution, le ſtyle nerveux & » correct, le ton ſatyrique, le ſuccès prodigieux, le » nombre des Repréſentations, l'affluence des Spectateurs. Il ſemblait que ceux que l'Auteur avait en » vue, fuſſent des hommes frappés d'anathéme, & qu'on » leur fit faire amende honorable aux yeux de la Na» tion & de toute l'Europe. «

Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Révolutions de la République des Lettres, Tome IV. page 151.

tre l'esprit de manege & d'intrigue qui a caractérisé, de nos jours, une certaine Classe de Gens de Lettres.

On avait tenté vainement de faire défendre, ou du moins de troubler les Représentations de la Comédie des Philosophes, il fut plus aisé, soit en gagnant, soit en intimidant quelques Acteurs, de la faire disparaître de la Scene; & malgré le desir d'une partie de la Nation, cette Piece si bien écrite, de l'aveu même de M. de Voltaire, & qui fut si lucrative pour les Comédiens, n'a pas encore été remise au Théâtre.

On employa de pareilles intrigues auprès des Libraires chargés du débit des Papiers publics, non seulement pour veiller à ce que l'on n'y parlât jamais de M. Palissot avec quelque faveur; mais pour empêcher qu'aucun de ses Ecrits n'y fût annoncé. On s'abaissa même à la honteuse manœuvre de faire effacer son nom de quelques ouvrages dans lesquels on en avait fait une mention honorable, & leurs Auteurs ne purent obtenir, qu'à cette condition, l'avantage de se voir réimprimés.

Il semblait qu'on eut souhaité d'anéantir celui qu'on s'était inutilement efforcé de déshonorer dans une foule de Libelles. On avait réussi à lui fermer la carriere du Théâtre, on essaya

de lui ravir jusqu'aux ressources de la presse. Quelques beaux esprits jaloux se prêterent d'autant plus servilement aux malignes intentions de cette Cabale philosophique, qu'elle paraissait disposer souverainement des Académies, & de toutes ces petites distinctions littéraires qui peuvent représenter la gloire, mais qui ne la donnent jamais.

Fatigué d'un genre de persécutions si bisarre, l'Auteur fit enfin paraître, en 1764, le Poëme de la Dunciade. Ce n'était encore qu'une esquisse en trois Chants, mais déjà remarquable par des traits de génie. La haine, provoquée par le ridicule, ne tarda pas à se réveiller. Les clameurs contre cet Ouvrage (plus modéré pourtant que les Satyres de Boileau) devinrent si tumultueuses, qu'une Lettre de Cachet parut à l'administration importunée le moyen le plus simple de dérober M. Palissot à leur violence. Ce moyen a toujours quelque apparence de rigueur, & moins il était d'usage dans les querelles du Parnasse, plus il servit à concilier à l'Auteur la bienveillance de cette partie du Public, qui ne se laisse aveugler par aucune prévention. La Dunciade, toute imparfaite qu'elle était alors, eut six éditions en moins d'une année.

Cette indulgence du Public ne contribua pas cependant, autant qu'on pourrait le supposer,

à la consolation de l'Auteur. Il sentit que son Ouvrage, devenu trop célebre par les emportemens de ses ennemis, était trop éloigné du degré de perfection nécessaire pour soutenir cette réputation prématurée. Le nombre des Ecrivains dont il avait soulevé l'orgueil, l'usage courageux qu'il avait fait des traits du ridicule, ne servaient qu'à redoubler son inquiétude.

Dominé par ce sentiment profond, il brûlait de rentrer dans la carriere, mais égal à lui-même, &, s'il était possible, tel qu'il s'était montré à l'époque de la Comédie des Philosophes. Il composa, dans le plus grand secret, sa Comédie de l'Homme Dangereux, Piece que nous ne croyons pas inférieure à la premiere, & dont le succès ne pouvait qu'augmenter sa réputation, si des circonstances imprévues n'avaient pas trahi toutes ses mesures. Le seul soupçon qu'il pouvait en être l'auteur, répandit l'allarme chez tous ses ennemis; & la Piece quoique approuvée, fut arrêtée par des ordres supérieurs, le jour même où elle devait être représentée. M. Palissot eut à dévorer cette nouvelle injure. Un Ouvrage, dont l'utilité morale ne pouvait être méconnue, fut traité comme auraient dû l'être ces productions licencieuses que les organes des loix ne cessaient de dénoncer à l'indignation publique. Mais l'émulation de l'Au-

teur ne tarda pas à ſe ranimer, & c'eſt l'effet ordinaire de la perſécution ſur les vrais talens. Tant d'injuſtices multipliées devaient naturellement le ramener à la Dunciade.

Cet Ouvrage, augmenté de pluſieurs Chants, devint, ſous la main de l'imagination, un Édifice régulier, un Poëme étincellant de beautés, quoiqu'il ne fût pas encore au point de maturité où l'Auteur, toujours ſévere à lui-même, l'a porté depuis. Mais à peine ſe diſpoſait-il à le mettre au jour, que l'autorité ſurpriſe lui ſignifia les défenſes les plus rigoureuſes de le laiſſer paraître, même chez l'Etranger. Cet excès de précautions priſes contre un ouvrage purement littéraire, fut préciſément ce qui lui rendit la faveur de l'autorité mieux inſtruite. La nouvelle Édition parut, fut enlevée, & bientôt ſuivie d'une édition ſupérieure encore.

Alors ſeulement, les ennemis de M. Paliſſot affecterent une conduite, qui peut-être eut été d'abord la plus convenable à leurs intérêts. Ils comprirent enfin qu'un ſilence prudent pouvait, en quelque ſorte, leur ſervir de bouclier, & même occaſionner quelques doutes ſur la réuſſite du Poëme. Cette manœuvre pouvait en impoſer du moins aux Provinces, car à Paris, on n'avait oublié, ni leurs premiers emportemens, ni les vengeances qu'ils avaient ſollici-

tées, &, qui plus eſt, obtenues contre l'Auteur.

Que l'on juge maintenant par un tel manege, par ce ſilence ſi pénible & ſi douloureux, de l'effet réel de la Dunciade. Il faut avouer pourtant que les Cotins du dernier ſiecle n'avaient pas même l'idée de ces reſſources profondes, de ces ſtratagemes d'orgueil, ſi propres à déconcerter la Satyre, & à tromper pour quelques momens l'opinion publique. Jamais la Politique de la Sottiſe n'avait été ſi perfectionnée.

La Confédération ſe fit une loi, dans toutes les Sociétés où elle dominait, de ne pas même prononcer le nom de l'Ouvrage. L'orgueil, comme le dit plaiſamment l'Auteur, impoſa ſilence à l'orgueil. Dupes de leur propre ruſe, les Héros de la Dunciade, en ceſſant de faire du bruit, furent flattés de n'en plus entendre. Bientôt ils ne douterent plus de perſuader à tout le monde que perſonne ne parlait d'un ouvrage, dont eux-mêmes redoutaient de parler, & dont, par une ſorte de ménagement, on ne ſe permettait gueres de parler en leur préſence.

Sous le prétexte ſpécieux de rétablir la paix parmi les Gens de Lettres, ils ſurprirent quelques ordres pour que la Dunciade ne fût annoncée dans aucun papier public. Tous les Journaux, &

jusqu'aux feuilles des affiches, furent condamnés à se taire. Un certain nombre de Censeurs affectionnés au parti, étaient chargés surtout de confisquer avec soin tout ce qui aurait l'air d'un éloge du Poëme; & l'un d'eux fit supprimer en effet d'un ouvrage nouveau, un malheureux parallele de la Dunciade Française avec celle de Pope, qui, malgré leur vigilance, avait pensé s'introduire en fraude.

Cette loi de ne parler ni en bien ni en mal d'un Ecrit qu'on avait tant de peine à digérer, ayant toutefois paru trop dure à quelques Membres de la Confédération, il fallut bien accorder quelque satisfaction à la vengeance. Tandis qu'on s'efforçait de lier les mains à l'Auteur & à ses Partisans, on ne manquait pas de faire insérer dans quelques Journaux obscurs, dans quelques Feuilles Éphémeres, & jusques dans l'Almanach des Muses, que la Dunciade, malgré tout le venin dont elle était remplie, n'avait pas même excité la plus faible sensation, occasionné la moindre réplique. Etrange & misérable subterfuge de l'amour-propre humilié de quelques Gens de Lettres! Comme s'ils avaient l'espérance de disposer, à leur gré, de la mémoire du Public, & d'en effacer, par ces petits moyens, le souvenir de leurs précédentes fureurs, de leurs persécutions, de leurs calom-

nies, de leurs libelles ! Enfin, comme s'ils osaient se flatter d'anéantir un Ouvrage multiplié par plus de dix éditions de notre connaissance, répandu dans toutes les bibliotheques, & qu'on est, dit-on, sur le point de traduire en Angleterre & en Italie.

Que ces Messieurs, que nous n'avons aucun intérêt d'offenser, nous permettent de parler, une seule fois, de la Dunciade, comme s'ils n'existaient plus. Nous ne voulons pas garantir les jugemens de ce Poëme, ni par conséquent, avoir rien à démêler avec leur vanité. C'est à l'Auteur seul d'en répondre. C'est à la postérité de juger si les Héros de cette même Dunciade sont fondés ou non à se plaindre de la sévérité de M. Palissot. C'est à elle de décider s'il était possible qu'un admirateur éclairé des grands hommes de l'autre siecle, fût plus indulgent envers cette multitude orgueilleuse d'Ecrivains, qui croit les remplacer, de nos jours, sur le Parnasse, parce qu'elle ose se disputer leurs fauteuils à l'Académie.

Nous nous bornerons à donner une idée du poëme, & nous ne craindrons pas de dire que c'est un ouvrage, non-seulement original dans notre langue; mais qu'il l'est encor malgré la Dunciade de Pope, dont M. Palissot n'a emprunté que le titre.

Sans prétendre nous ériger en juges entre les deux manieres, nous dirons que l'Ecrivain Français en a pris une toute différente de celle du poëte Anglais ; que le premier a porté, jusqu'à dix Chants, un sujet en apparence stérile, & qui n'en a fourni que quatre à l'Auteur qu'il a la modestie de reconnaitre pour son modele. Nous ajouterons que Pope, infiniment plus amer, ne paraît s'être occupé que de ses vengeances, au lieu que M. Palissot semble avoir oublié toutes ses injures personnelles, & n'être inspiré que par l'amour des Arts & le zele du goût. En effet, il est très-remarquable que l'exemple de ses ennemis n'a jamais prévalu sur sa modération, & que jamais aucun fiel n'a déshonoré ses ouvrages. Le sentiment de la haine n'eut pas été compatible avec l'enjouement & les graces qu'il a prodigués dans son poëme.

Nous conviendrons franchement que nous avons été enchantés de tant de fictions aussi neuves qu'agréables, d'allégories ingénieuses, d'imaginations gayes & pittoresques, de cette foule de bons mots, de naïvetés pleines de sel, de vers nés proverbes, & de traits de satyre, moins piquans encore par leur âcreté, que par leur tournure épigrammatique.

Nous ne dissimulerons pas que le mérite de

cette production hardie a été jusqu'ici plus généralement ressenti qu'avoué; mais c'est ce qui arrivera nécessairement à tout ouvrage qui aura contre lui le peuple des gens de lettres, vivement intéressé à en affaiblir l'impression. C'est ce qui arriva aux Satyres de Boileau, & ce que ne pouvait manquer d'éprouver l'Auteur d'un poëme qui n'avait pas encore de modele en France.

Assez d'autres parleront des défauts de la Dunciade, que nous remarquerions sans doute aussi bien que la plûpart des critiques le plus disposés à les exagérer. Mais nous oserons dire qu'elle eut mérité d'être applaudie, même dans le beau siecle de notre littérature, & qu'il n'a manqué, peut-être à la gloire de M. Palissot, que d'avoir écrit dans cet âge à jamais fameux, où se trouvaient du moins des ames fortes, capables de contrebalancer l'esprit de parti & ses fureurs.

Nous avons entendu faire contre ce poëme une objection à laquelle l'abus de la philosophie qui regne aujourd'hui pourrait donner une apparence de solidité. Quelle en est, disait-on, l'utilité instructive, ou le but moral? Comme si dans la poésie, tout n'était pas subordonné au mérite de plaire, au talent de peindre, & que l'imagination des poëtes eut quelques loix

à recevoir de ceux à qui ce don de la nature eſt abſolument étranger ! Nous aimerions autant que l'on nous demandât quel était le but moral des fantaiſies de l'Arioſte, celui du Lutrin, &, ſi l'on veut, du Vert-Vert.

L'utilité d'un poëme eſt de fournir à l'art de nouveaux modeles, d'inſtruire par l'exemple en préſentant de beaux vers, d'heureuſes fictions, de piquans tableaux; & c'eſt un avantage que les vrais connaiſſeurs ne diſputeront jamais à la Dunciade. Ils y remarqueront d'excellens principes dans l'art d'écrire, & pluſieurs traits d'une critique fine & légere, dont l'impreſſion eſt d'autant plus vive, qu'ils paraiſſent plutôt des ſaillies de goût, que des préceptes dictés par la manie d'inſtruire.

Mais ce que les mêmes connaiſſeurs ne manqueront pas d'obſerver, c'eſt la variété ſoutenue des détails, qui nous ſemble ſurtout caractériſer ce nouveau poëme. Que ceux qui reprochent à l'Auteur de n'avoir que le génie de la Satyre, liſent les préambules de la plûpart de ſes Chants. Celui du neuvieme, entre autres, nous paraît un modele de délicateſſe & de graces, nous croyons pouvoir en dire autant de la charmante deſcription de la Ceinture de Vénus, imitée tant de fois d'après Homere, & jamais auſſi heureuſement.

Le

Le Chant de la *Viſion* tout entier ne ſerait pas déplacé dans le ſujet le plus héroïque. Il ſemble que l'Auteur ait voulu prouver que le ton de la plus brillante Epopée ne lui ſerait pas moins familier que celui de la Satyre. Rien de plus énergique & de plus rapide que ce grand tableau des ravages de l'ignorance & du fanatiſme. Ce Chant, pris à part, formerait lui ſeul un très-bel ouvrage qu'on pourrait regarder comme la Satyre du genre humain, d'après les monumens de l'hiſtoire.

Quelques perſonnes auraient ſouhaité que l'Auteur l'eut égayé un peu davantage. Mais eut-il donc été facile, eut-il été convenable d'employer des couleurs riantes, lorſqu'il s'agiſſait de peindre le fanatiſme ſanglant des Croiſades, les atrocités de l'Inquiſition, les horreurs de la ſaint Barthelemi ! Nous croyons que, pour le ſeul intérêt de la variété, M. Paliſſot a très-bien fait de ne pas trop s'abandonner, dans le cours de ce Chant, à l'heureuſe facilité qu'il a de faire éclore la plaiſanterie des choſes mêmes qui en paraiſſent le plus éloignées. Cette facilité ſe fait ſentir, ſurtout, dans cette alliance toute nouvelle qu'il a, pour ainſi dire, ménagée entre l'Epopée & la Satyre ; dans ſes nombreuſes imitations d'Homere ; dans les différens traits qu'il emprunte,

non aux Auteurs ſatyriques, qui ſemblaient naturellement devoir lui ſervir de modeles, mais à Ovide & à Virgile même; enfin dans ces parodies ingénieuſes & inattendues des plus beaux endroits de nos Euripides & de nos Sophocles; parodies qu'il ſe permet quelquefois à la maniere d'Ariſtophane. Nous n'en citerons pour exemple que cette application ſi plaiſante de quelques vers du ſonge d'Athalie, à l'apparition de Cotin au Général de la Dunciade. *b*)

Nous ne connaiſſons rien de plus piquant dans nos meilleurs poëtes, que l'idée du Chant de l'Ambaſſade. Combien M. de Voltaire lui-même n'a-t-il pas dû ſourire à cette plaiſanterie ſi heureuſe, qui, ſans lui rien dérober de ſa gloire, le réduit cependant aux ſeuls ouvrages dignes de ſon génie! Quelle critique plus délicate & plus fine que de donner pour livrée à ce poëte célebre les *Jérômes Carrés*, les *Guillaumes Vadés*, & tous ces perſonnages biſarres dont il a daigné trop ſouvent emprunter les maſques!

---

b) Dans le Chant du Bucher, qui nous paraît un des meilleurs du Poëme, & celui dans lequel l'Auteur s'eſt le plus approché de la maniere du Lutrin.

L'idée de faire contraster le Bouclier de la ſtupidité avec la Ceinture de Vénus; la Scene du Boudoir, terminée par une métamorphoſe ſi plaiſante; ce ſifflet vengeur qui veille à la lyre d'Apollon, & qui, pour adopter les expreſſions de l'Auteur, ſiffle de lui-même dès qu'un profane oſe porter la main à cette lyre ſacrée; enfin cette imagination ſi neuve & ſi fortement comique des aîles à l'envers du Pégaſe de la Sottiſe; tous ces traits nous ſemblent marqués au coin du génie. Le dernier, ſurtout, nous a toujours paru très-ſupérieur à toutes les fictions de Pope. Rien de plus original en aucune langue, & d'une vigueur de plaiſanterie plus propre à faire la plus vive impreſſion ſur toutes les claſſes de lecteurs. Si, dans le cours de ſes vengeances, il fût venu à M. de Voltaire un pareil trait contre l'Écrivain folliculaire qu'il a tant eſſayé de rendre ridicule, combien il s'en ſerait applaudi! & qu'en effet une plaiſanterie d'un auſſi bon genre l'eut emporté ſur de vaines injures!

Nous n'avons pas de préjugés à combattre ſur le ſtyle de la Dunciade. Les ennemis mêmes de l'Auteur conviennent aſſez que c'eſt un de nos Écrivains les plus purs. Sa maniere toujours facile, toujours correcte, ſouvent originale, n'eſt pas reconnue des ſeuls gens de

Lettres. On ſait que ce fut, en partie, ce qui trahit ſon ſecret, lorſqu'on ſe diſpoſait à jouer ſa Comédie de l'Homme Dangereux. Quelques Comédiens, frappés du caractere de ſon ſtyle, furent les premiers à divulguer leurs ſoupçons, & à le déceler au public.

Nous plaignons l'Auteur des *trois Siecles de notre Littérature*, d'avoir paru deſirer, dans la Dunciade, encore plus de gaîté. Nous le plaignons même davantage de cette diſpoſition mélancolique de ſon cerveau, que du mauvais livre qu'il a fait d'après celui des ouvrages de notre Auteur qui a peut-être le plus vivement intéreſſé les gens de goût. Nous parlons des Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de notre littérature, l'une des meilleures productions de M. Paliſſot, l'une de celles qu'il eſt le plus capable d'enrichir encore; & c'eſt à quoi nous croyons devoir l'inviter au nom de ſa gloire.

Nous avons vu des gens d'un eſprit moins ſombre que l'Auteur des *trois Siecles*, qui prétendaient, au contraire, que M. Paliſſot avait abuſé de la plaiſanterie dans ſa Dunciade, en adreſſant trop fréquemment ſes traits de Satyre à l'imagination de ſes lecteurs : de maniere que ſi l'on venait par hazard à rencontrer quelques-uns de ſes héros, il n'était gueres poſſible de ſe défendre d'un éclat de rire immo-

déré. Ces mêmes perſonnes auraient ſouhaité, qu'à l'exemple de Boileau, il n'eut parlé qu'à la raiſon ; mais ils oubliaient que Boileau n'avait voulu faire que des Satyres, & que M. Paliſſot s'était propoſé de faire un poëme. La raiſon, aſſaiſonnée de ſel & de graces, ſuffiſait au premier ; mais l'autre ne pouvait trop ſacrifier à l'imagination, ſans laquelle, & ſans le merveilleux, comme lui-même le dit quelque part, il n'eſt point de ſalut en poëſie.

Nous nous ſommes inſenſiblement laiſſés entraîner au plaiſir d'analyſer les principales beautés d'un ouvrage à qui la poſtérité aſſignera ſon rang parmi nos poëmes épiques, & qui eſt à la fois la peinture la plus fidele de l'état actuel de notre littérature. Nous étions fatigués du ſilence politique qui a ſuccédé trop longtems aux injures bruyantes des perſonnages intéreſſés. Qu'ils continuent de le garder, ils en ont de bonnes raiſons ; mais qu'ils permettent à quiconque ne penſe pas comme eux, de s'expliquer librement ſur le mérite de ce poëme qui les importune.

Nous ſerions charmés de pouvoir réveiller l'émulation d'un Auteur à qui l'on a tenté d'interdire tant de fois l'uſage de ſes talens. Nous voudrions, ſurtout, le voir rentrer dans la carriere du Théâtre, dont il ſemble qu'une

Cabale jalouſe ait conſpiré de l'écarter. Mais, malgré ces indignes manœuvres, nous oſons lui prédire qu'il ſera toujours compris dans le petit nombre des Ecrivains Français qui ont fait le plus d'honneur à leur patrie.

Ce qui, dès à préſent, ne peut échapper à l'attention des connaiſſeurs, & ce que la poſtérité ne manquera pas d'obſerver dans cet homme célebre, c'eſt ce caractere original qu'il a ſu, pour ainſi dire, ſe former des traits d'Ariſtophane, de Lucien, de Moliere & de Boileau. Il ferait aiſé de juſtifier qu'il a véritablement avec chacun d'eux des rapports très-ſenſibles, moins, peut-être, par le deſir qu'il a eu de les imiter, que par une heureuſe combinaiſon de la nature. On ſera principalement frappé de cette liberté hardie, & non licencieuſe, avec laquelle il s'eſt élevé, lui ſeul, contre la plupart des ridicules & des vices dominans de ſon ſiecle, contre les réputations uſurpées de quelques charlatans de littérature & de philoſophie, contre la frénéſie atroce des libelles, devenue de nos jours ſi commune, enfin contre les ſéductions & l'audace impunie *d*)

---

d) Tellement impunie, qu'à la honte de nos mœurs, elles ont eu plus de crédit que les Philoſophes, & même que les dévots. On a ſouffert que la Comédie

de nos Courtisannes. Si le Tartuffe n'eut pas été réservé au génie de Moliere, on ne pourrait disputer à M. Palissot la gloire de s'être emparé de tous les sujets de la scene qui exigeaient le plus de courage, & d'avoir bravé, soit pour la défense du goût, soit pour l'intérêt des mœurs, ce que la société pouvait avoir de plus implacable & de plus dangereux.

---

des Courtisannes ne fût pas jouée. Une des premieres Personnes de l'Etat avait dit publiquement qu'on devait en ordonner la représentation, & récompenser l'Auteur.



LETTRE

A M. MONNET,

Peintre du Roi.

PErsuadé, Monsieur, qu'il ne peut exister de véritable Poësie sans peinture, j'avais tâché que chacun des Chants de la Dunciade pût fournir à un Peintre la matiere de quelques tableaux, & j'avais dit que pour le traiter dans le goût qui me paraissait leur convenir, j'évoquerais volontiers l'ombre de Callot mon Compatriote. Mais les dessins dont vous venez de l'embellir, dans le tems même où vous orniez les Sujets du Télémaque de la composition la plus riche & la plus savante, me prouvent que je m'étais trompé.

Callot, comme vous me l'avez fait observer, & comme vos dessins achevent de m'en convaincre, n'eut rendu parfaitement que ce qui est de plaisanterie & de caricature dans la Dunciade; mais il eut manqué tous ces détails du genre noble qui se trouvent mêlés au comique, à la faveur de l'alliance hardie que j'ai tâché de ménager entre l'Épopée & la Satyre.

Plus j'admirais, Monſieur, la grande maniere dont vous avez traité les Sujets du Télémaque, moins je croyais, je l'avoue, que votre génie pût ſe plier à celle que la Dunciade me ſemblait exiger. Vous m'avez déſabuſé. J'ai vu qu'un Artiſte habile, avec de l'eſprit & du goût, pouvait concilier les genres les plus oppoſés. Malgré les Éditions fréquentes qu'on a faites de mon Poëme, je n'oſe encore me flatter qu'il mérite les regards de la poſtérité; mais ſi je le deſire bien vivement, c'eſt parce qu'il atteſtera la reconnaiſſance que je dois aux ſoins que vous avez pris de l'embellir. Cette reconnaiſſance eſt d'autant plus vraie que je regarde, en quelque ſorte, cette Édition-ci, comme mon teſtament en littérature.

J'ai l'honneur d'être avec les ſentimens d'eſtime & de conſidération qui vous ſont dus,

MONSIEUR,

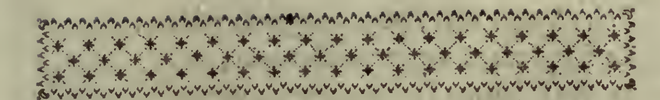
Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, PALISSOT.







Si qu'on ne ſait lequel a l'avantage
Du beau derriere, ou du galant viſage.



LA DUNCIADE.

CHANT PREMIER.

LA LORGNETTE.

CHANTRE immortel, *a*) qui par ta Dunciade
Rendis fameux tous les ſots d'Albion,
J'oſe aſpirer à l'honneur de ton nom,
Et diſputer, dans une autre Iliade,
Au noir oubli Marmontel & Fréron. *b*)

REMARQUES.

a) Le célebre Pope, Auteur de la Dunciade Anglaiſe.

b) Voilà les deux principaux Perſonnages du Poëme clairement annoncés. L'un en eſt, en quelque ſorte, le Dom Quichotte, l'autre le Sancho. Ces Perſonnages valent bien autant, pour la dignité de l'Épopée, que les Grenouilles d'Homere, le Seau du Taſſoni, & le Lutrin de Boileau.

Prête à mes vers, pour venger la raiſon,
Le ſel piquant de ta plaiſanterie;
Je veux berner les ſots de ma patrie.

Que cet écrit, peut-être un peu malin,
Mais courageux, & ſur-tout néceſſaire,
Mes chers amis, ait le don de vous plaire,
De mon ſuccès je rends grace au deſtin,
Et n'attends pas de plus digne ſalaire.
De ma Lorgnette apprenez le myſtere
Et béniſſez la bienfaiſante main
A qui je dois une faveur ſi chere.

Cette Lorgnette où le nom de Merlin *c*)
Se lit encore écrit en vieux celtique,
Fut de ſon art un monument unique,
Long-tems célebre, & que dans ſa chronique
Mal-à-propos a négligé Turpin. *d*)
Le ſort jaloux, au fond d'un ſouterrain,

REMARQUES.

c) Tout le monde connaît l'Enchanteur Merlin. C'était un célebre Ecrivain Anglais, qui paſſa pour Magicien dans des ſiecles d'ignorance.

d) Archevêque de Rheims, au huitieme ſiecle. On lui attribue une vie de Charlemagne & de Roland, où l'on trouve la ſource des fictions de l'Arioſte.

Tenait caché ce chef-d'œuvre magique :
La main d'un Ruftre, en bêchant mon jardin,
Rendit au jour cette merveille antique.

Or ce bijou, par un deffein profond,
Fut jufqu'à moi confervé d'âge en âge :
Il eft doué d'un fublime avantage,
C'eft de montrer les objets tels qu'ils font.
Le fot a beau fe déguifer en fage,
Le Charlatan s'ériger en Caton,
On les connaît. Vainement un poltron
Prendrait les traits d'un homme de courage ;
Envain Thomas *e*) fe croirait Cicéron,
Le mafque tombe. Et maître Aliboron,
Qui fe rengorge en jugeant un ouvrage,
Et qui prétend régenter Apollon,
Lorgnez-le bien, n'eft qu'un fot au vifage:
Vous comprenez que jamais Jean Fréron *f*)

REMARQUES.

e) C'eft le Rhéteur emphatique, fi heureufement caractérifé par ces Vers d'une Satyre moderne:

Et Thomas affommant, quand fa lourde éloquence,
Souvent, pour ne rien dire, ouvre une bouche immenfe.

f) M. Fréron n'eft gueres moins connu que l'Enchanteur Merlin; mais on ne l'a jamais foupçonné de magie.

N'eut de Merlin la Lorgnette en partage.

O maintenant, Meſſieurs les beaux eſprits,
Imaginez l'excès de ma ſurpriſe,
Lorſque mon œil dirigé vers Paris,
Eut, dans ſon Louvre, obſervé la ſottiſe!
Combien d'Auteurs elle a pour favoris!
Que de Cotins, de nouveaux Scudéris,
Font les honneurs de ſon vaſte pourpris!

Dans cette foule à l'oubli condamnée,
Tous ont l'eſpoir de l'immortalité.
Qui le croirait! par cette vanité
L'eſpece humaine eſt partout gouvernée.
Chez les ſots même on veut avoir un nom!
Le moindre auteur d'un opéra bouffon,
D'une chanſon, au mercure inhumée,
Croit occuper toute la renommée;
Et Diderot *g*) penſe égaler Buffon. *h*)

Que de plaiſirs je dois à ma Lorgnette!

REMARQUES.

g) L'un des Philoſophes de nos jours qu'on vante le plus, & qu'on lit le moins.

h) Le Pline Français, très-ſupérieur à celui de Rome. Il eſt auſſi lumineux que M. Diderot eſt obſcur.

Qu'elle embellit ma paiſible retraite!
J'ai vu par elle un peuple tout nouveau.
J'en dois tracer les mœurs, le caractere.
Le bien public veut que je ſois ſincere,
Et qu'aucun trait ne manque à mon tableau.
Sage Merlin, c'eſt en toi que j'eſpere:
C'eſt à ta main de guider mon pinceau.
Viens des Elus de la ſotte immortelle
Placer ici tous les noms au grand jour;
Mais il convient de commencer par elle,
Ses courtiſans après auront leur tour.

Stupidité (c'eſt un nom de la belle)
Paraît aux yeux un vrai Caméléon,
Toujours changeant d'habitude & de ton,
Variant tout, excepté ſa prunelle
Où l'on ne vit jamais une étincelle
Du feu divin que l'on nomme raiſon.
Tel que Virgile a peint le vieux Protée, *i*)
Qui, pour tromper les efforts d'Ariſtée,
A ſes regards devenait tour-à-tour
Arbre ou rocher, quadrupede ou reptile,
Telle aux regards de la ſtupide Cour,
La Déité, plaiſamment verſatile,

REMARQUES.

i) Dans le quatrieme Livre des Géorgiques.

Change de forme à chaque inſtant du jour.
Ainſi l'on voit ſa burleſque nature
De chaque ſot adopter la figure.
A-t-elle pris les traits de Marmontel? *k*)
Elle ſourit à ſa métamorphoſe,
Traduit Lucain, fait des contes en proſe,
Des vers bien durs & d'un ennui mortel.
Veut-elle plaire au troupeau des caillettes?
C'eſt Dorat même écrivant aux Cometes,
Ou propoſant aux vœux de l'univers
Un petit nez *trouſſé pour les deſerts. l*)

REMARQUES.

k) M. Marmontel a commencé par compoſer des Tragédies, enſuite des Contes, enfin des Opéras Comiques, & il eſt devenu hiſtoriographe de France. Il a pris la peine de traduire Lucain en Proſe. Sa Poétique & cette traduction ont ruiné le Libraire Merlin.

l) Ce n'eſt point dans l'Epitre adreſſée par M. Dorat aux Cometes, *pour leur apprendre à vivre*, que ſe trouve cet incroyable Vers, devenu proverbe par excès de ridicule. Ce nez *trouſſé pour les deſerts* eſt celui d'une jeune & jolie Actrice, qui n'a pas dû comprendre aiſément ce que le galant Auteur avait voulu dire. Il y a mille traits de cette eſpece dans les Recueils de M. Dorat; mais le Public qui s'eſt laiſſé familiariſer avec ce jargon, y ſuppoſe apparemment quelque fineſſe qui nous échappe.

Mais

Mais revenant à ſa forme premiere,
On la revoit ſous les traits de le Miere. *m*)
Elle s'y plaît. Il eſt certains minois
Plus maltraités; car, pour ne vous rien taire,
La Déité, dans ſes goûts ſinguliere,
Les aſſortit, en diſpoſe à ſon choix;
Elle varie à ſon gré leurs emplois.
Du moins, un jour, j'ai cru voir ſon derriere
Prendre un moment les traits de la Morliere. *n*)
Pour elle, hélas! j'en ai rougi cent fois,
Car, entre nous, je la croyais plus fiere.
Mais il eſt tems de peindre ſon palais.

De toutes parts, le vernis, la dorure,
Les ornemens, prodigués à grands frais,

REMARQUES.

m) M. le Miere, Ecrivain dur & biſarre, qui pourtant a quelquefois d'aſſez heureux accès. Il n'a manqué que d'oreille & de goût.

n) Orateur de Caffés, qui ſe donnait à loyer pour faire la deſtinée des Pieces nouvelles, & qui n'a jamais trouvé le moyen de faire applaudir les ſiennes. On a de lui quelques Romans ſupérieurs à ceux du Chevalier de Mouhy.

Etonnent l'œil ſans le flatter jamais,
Et l'art n'y ſert qu'à gâter la nature.
On n'y voit point de ces ſavans tableaux
Qui reſpiraient ſous la main des Vanloos. *o*)
Indifférente aux ſublimes peintures
Où ſous nos yeux Vernet *p*) a préſenté
Les flots émus de Neptune irrité,
Sottiſe veut de petites figures.
Des grands ſujets la noble Majeſté
Flatte ſon goût moins que des mignatures.
Elle applaudit à de faibles paſtels,
Pour les Téniers *q*) quitte les Raphaëls, *r*)

REMARQUES.

o) Excellens Peintres, comparables pour le coloris à ceux de l'Ecole de Veniſe.

p) Le premier Peintre de l'Europe pour les Marines. Sa tempête, gravée par Balechou, eſt connue de tous les amateurs,

q) Aucun Peintre n'a été plus naturel & plus vrai, mais dans le genre bas : c'eſt le défaut de preſque toute l'Ecole Flamande.

r) Raphaël Sanzio, l'honneur de l'Ecole Romaine

Et n'aime en tout que les caricatures.

Impatient de ſignaler ſon nom,
Certain Zeuxis *s*) de la ſotte Immortelle,
Par un tableau, juſqu'alors ſans modele,
Voulut un jour décorer ſon ſallon,
Et défier tous les rivaux d'Apelle. *t*)
Plus d'une fois du beau cu de Manon *u*)
Sa main ſavante avait tenté l'image,
Et Baculard, quoique glacé par l'âge,
En ſoupirant conduiſait ſon crayon :

REMARQUES.

par l'élévation de ſon génie, la richeſſe de ſes inventions, la fineſſe de ſes penſées, & par la correction, la nobleſſe & l'élégance de ſon deſſin.

s) L'un des ſix principaux Peintres de la Grece.

t) Le plus parfait de ces mêmes Peintres.

u) L'Héroïne d'une célebre Epitre de M. Baculard, qui s'eſt appellé lui-même *le Virgile & l'Homere, qui chanta le cu de Manon*, & qui parle de ce même cu, de peur qu'on ne l'oublie, dans vingt endroits de ſes Oeuvres diverſes. L'Auteur avait eu tort de ſupprimer ce badinage plein de gaîté. Pope s'eſt permis, dans ſa Dunciade, une foule de traits qui ne ſont pas, à beaucoup près, d'un ſi bon genre.

Lorsque soudain, charmé de son ouvrage,
Tout vis-à-vis, il dessina les traits
Du Chantre heureux de ce cu plein d'attraits :
Si qu'on ne sait lequel a l'avantage
Du beau derriere ou du galant visage,
Ni qui des trois mérite plus d'honneur
Du noble cu, du peintre, ou du rimeur ;
Sottise entre eux tour-à-tour se partage :
Comme une belle hésite entre l'hommage
De deux amans qui d'une égale ardeur
Sont animés à disputer son cœur.

Mais son cortege est surtout remarquable.
Le lourd ennui couronné de pavots,
Et s'endormant sur des contes moraux,
L'aveugle haine & l'envie implacable
Que tout succès, que tout mérite accable,
Le sot orgueil aux regards effrontés,
Et l'ignorance, & la mode frivole,
De nos Français capricieuse idole,
La louche erreur, les folles nouveautés,
Les songes vains marchent à ses côtés.

Le naturel, la piquante finesse,
Les tours heureux, les bons mots sont proscrits
Au tribunal de la triste Déesse.
Jamais Piron n'y remporta des prix.

Il fut exclus pour la Métromanie, *x*)
Chef-d'œuvre où l'Art s'approcha du Génie:
Car chez la Belle un chef-d'œuvre eſt un tort;
L'eſprit l'afflige & la gaîté l'endort.
D'un Calembour l'équivoque groſſiere,
A ſon avis, vaut mieux que tout Moliere.

Capricieuſe & volage en ſes choix,
Le ſeul hazard fait pencher ſa balance.
Elle applaudit pourtant de préférence
Aux inventeurs du Cothurne bourgeois,
Genre bâtard qui s'établit en France,
Lorſque du goût on méconnut les loix.
Avec éclat, ſur la ſcene amphibie,
On vit briller Mélanide & Cénie; *y*)
Mais, de nos jours, Certain réformateur
Infatué de la Dramaturgie,
Du nouveau genre uſurpa tout l'honneur:
C'eſt ce Héros de la Philoſophie, *z*)
Cet Ecrivain dont l'eſprit rédacteur
Depuis dix ans compile avec génie

REMARQUES.

x) Comédie de Piron, pleine de ſel & de graces.

y) Mélanide, Comédie de la Chauſſée, la meilleure du genre larmoyant. Cénie, Piece du même genre, mais qui n'eſt qu'une imitation d'un autre Drame de la Chauſſée.

z) M. Diderot.

Pour élever à sa juste hauteur
Le monument de l'Encyclopédie.
Il convenait qu'une fois en sa vie,
Ce bel esprit passât pour créateur,
Et de sa gloire importunât l'envie :
A la Déesse il doit cette faveur.
Par un Brevet autentique & flatteur,
Elle voulut que son Académie,
Lui décernât le beau nom d'inventeur
Et ce Brevet, en forme d'apostille,
Fut mis au bas du *Pere de Famille ; aa*)
Signé par Grimm, *bb*) & scellé par l'Auteur.

Quand à Paris, la critique maligne
Se déchaînait contre ce Drame insigne,
Par la Sottise il était protégé.
L'Ami Fréron, pour l'avoir outragé,
De Camouflets & de coups d'Etrivieres
Vit en un jour tripler ses honoraires ;
Mais Diderot, suffisamment vengé,
Intercéda pour le pauvre affligé.

REMARQUES.

aa) Roman dramatique & très-ampoulé de M. Diderot.

bb) M. Grimm, l'unique admirateur qui soit resté à M. Diderot ; il est vrai que c'est un Allemand.

Depuis ce tems, chacun rendit hommage
Au rare Auteur de ce Drame immortel.
Même on prétend que ce grand perſonnage
De la Déeſſe eut un *Fils naturel*, cc)
Qui de ſa mere eſt la vivante image.

L'événement fut marqué par des jeux.
Sur un théâtre élevé par Sedaine, *dd*)
On fit chanter pour amuſer la Reine,
Le Déſerteur, Sancho, Gille Amoureux. *ee*)
Ces jolis riens, dictés par la folie,

REMARQUES.

cc) Alluſion à un autre Roman dramatique de M. Diderot, intitulé le *Fils naturel*, eſſayé au Théâtre ſans aucun ſuccès, quoiqu'il ne fût gueres plus ennuyeux que le Pere de Famille.

dd) M. Sedaine s'eſt fait Poëte, en perdant de vue le judicieux conſeil de Boileau.

Soyez plutôt maçon, ſi c'eſt votre talent, &c.

ee) Opéras Bouffons, Parades, ou, ſi l'on veut, Comédies à Ariettes. Ce genre trivial & facile a retiré de l'oubli quelques Auteurs, qui s'étaient d'abord voué au Cothurne, & qui d'émules de Corneille, du moins en eſpérance, n'ont pas rougi de devenir les ſinges de Tabarin.

Sont modulés ſur des airs d'Italie.
Qui n'aimerait ces inpromptus joyeux!
Sottiſe en fait ſes plus cheres délices.
Ses courtiſans inondaient les couliſſes,
Et répétaient le ſoir à ſes ſoupés
Les airs brillans qui les avaient frappés.
De ces frédons l'étrangere harmonie
Chez la Déeſſe a droit de l'emporter
Sur ces accords, nobles fruits du génie,
Au grand Rameau *ff*) dictés par Polymnie,
Et qu'Arnould *gg*) ſeule eſt digne de chanter.

O du public aveuglement ſtupide!
O jours de gloire éclypſés déſormais!
J'ai vu Sedaine enivré de ſuccès.
J'ai vu Paris, de nouveautés avide,
Pour des chanſons qu'on ne chanta jamais,
Abandonner Théſée, Atys, Armide.
J'ai vu tomber ces chef-d'œuvres de l'art,
Et ces couplets avoués par les Graces,

REMARQUES.

ff) Le plus grand Muſicien que la France ait eu depuis Lully.

gg) La premiere grande Actrice qui ait paru ſur le Théâtre de l'Opéra.

Que tant de fois la muſe de Favart *kh*)
A recueillis en jouant ſur leurs traces.

Lorgnette en main, je parcourais ces lieux
Où la Déeſſe a fondé ſon empire.
Merlin ſur moi veillait du haut des cieux,
J'obſervais tout afin de tout écrire,
Lorſque ſoudain il parut à mes yeux
De tant de ſots une telle affluence
Qu'à les compter je perdrais patience.
Sur quelques-uns je me tais à regret.
Les nommer tous ſerait une imprudence,
Et, malgré moi, je garde mon ſecret...
Peut-être un jour romprai-je le ſilence.
En attendant, apprenez leur projet.
Je vais conter de plus rares merveilles,
Meſſieurs les ſots, c'eſt un vœu que j'ai fait:
Accourez donc & dreſſez les oreilles.

REMARQUES.

hh) Auteur de la Chercheuſe d'eſprit, & de pluſieurs autres Comédies à Vaudevilles, très-agréables. S'il n'a pas toujours le ſel piquant, la gaîté de l'ancien Opéra Comique, il s'eſt diſtingué par un ton de galanterie qui ſuppoſe de la délicateſſe & des graces mais dont l'abus pourrait dégénérer en fadeur.

Dans cette foule il n'eſt aucun de vous,
Petit ou grand, qui pût fuir ma Lorgnette.
Elle m'apprit à vous connaître tous,
A vous braver du ſein de ma retraite;
Mais je ne pus, malgré l'art de Merlin,
Appercevoir ni de Roſois, *ii*) ni Blin. *kk*)

REMARQUES.

ii) M. de Roſois eſt actuellement occupé de réaliſer le projet de Maſcarille, dans les Précieuſes Ridicules. Ce dernier voulait mettre l'Hiſtoire Romaine en Madrigaux. M. de Roſois veut mettre celle de France en Opéras comiques, & c'eſt Henri IV. qu'il a choiſi pour ſon coup d'eſſai.

kk) On demande pardon à M. Blin de l'avoir aſſocié, dans ce vers, à M. de Roſois. *Il y a fagots & fagots*, diſait Sganarelle; on peut dire auſſi qu'il y a médiocrité & médiocrité : M. Blin eſt à M. de Roſois ce que l'honnête aiſance eſt à la mendicité.





De baillemens un murmure confus
Se fit entendre autour de la Déesse.



LA DUNCIADE.

CHANT SECOND.

LA HARANGUE.

DANS les feſtins de la troupe immortelle,
Tandis qu'Hébé remplit les coupes d'or,
A ſa gaîté Momus donnant l'eſſor,
Par ſes bons mots rend la fête plus belle.
Ses traits malins, piquans, ingénieux,
A longs éclats font rire tous les Dieux.
Loin de blâmer leur joyeuſe folie,
En ce moment Jupiter même oublie
Les ſoins divers dont il eſt agité,
Et de ſon front déſarme la fierté.

Tel on a vu, dans un ſiecle de gloire,
Autour de lui raſſemblant tous les arts,
Le grand Louis, de ſon char de victoire,
Sur Deſpréaux arrêter ſes regards,
Et de ſes vers, utiles au Parnaſſe,

Encourager la ſatyrique audace.
C'était Momus près du maître des Cieux.
Si de ſon tems un cynique odieux
Eut érigé la ſatyre en libelle,
S'il eut oſé d'une main criminelle,
Verſant les flots d'un fiel empoiſonneur,
Des citoyens calomnier l'honneur,
Il eut reçu le prix de ſa licence.
Mais Deſpréaux, ce poëte divin,
Savait toujours, ami de la décence,
Reſpecter l'homme en bernant l'écrivain.

Des mêmes loix obſervateur fidele,
Dans ſa réſerve imitant mon modele,
O mes amis, m'avez-vous jamais vu
D'un vers profane outrager la vertu ?
Ai-je, invoquant la fureur à mon aide,
Bleſſé les Dieux, *a*) effréné Diomede ?

REMARQUES.

a) Mars & Vénus ſont bleſſés dans l'Iliade par le fougueux Diomede. Nous avons vu de prétendus Philoſophes, tels que l'Auteur de la *Viſion*, par exemple, montrer une audace pareille, & ſe permettre des Libelles atroces contre des perſonnes du premier rang. La poſtérité aura peine à croire que dans un ſiecle, en apparence poli, ces horreurs ſe ſoient multipliées par l'impunité, au point de nous familiariſer, pour ainſi

Et cependant des cyniques obſcurs
Qui plus que moi ſentit les traits impurs!
Ils vont encore, effrayés de mes rimes,
Renouveller leurs cris calomnieux.
Eh! qu'ai-je fait?... on les trouve ennuyeux,
J'oſai le dire, & voilà tous mes crimes.
Mais que m'importe & leur triſte courroux,
Et leur orgueil impuiſſant & jaloux!
Ma Muſe en paix dédaignant leurs murmures,
Venge le goût plutôt que mes injures.

Grace à Merlin, vous ſavez, mes amis,
Ce qui ſe paſſe où regne la ſottiſe.
Je vous ai dit quelle fut ma ſurpriſe
Quand tous ces ſots, par d'autres ſots ſuivis,
Vinrent en foule inonder ſes parvis.
Tels que les flots ſoulevés par l'orage,
Sont à grand bruit pouſſés vers le rivage,
Tels en tumulte on les voit accourir.

REMARQUES.

dire, avec elles. C'était pour humilier, du moins par le ridicule, ces Tartuffes de ſociété, qui ſe vouent à la calomnie en affectant de décrier la Satyre, que l'Auteur avoit fait ſa Comédie de l'Homme dangereux. Mais le crédit des nouveaux Tartuffes ne fut pas moindre que celui des Anciens : La repréſentation de cet Ouvrage utile, fut arrêtée par des ordres ſupérieurs,

Tous s'empressaient autour de la Déesse,
Tous à l'envi juraient de la servir,
Et s'excitaient par des cris d'allégresse.

Muse, dis-moi ce qui les conduisait,
Quel noble espoir alors les séduisait;
Révele-moi leur fameuse entreprise,
Et le Discours que leur tint la Sottise.

La Déité, d'un air sombre & rêveur,
En elle-même un moment recueillie,
Se composant ainsi qu'un Orateur
Qui va parler dans une Académie,
Leur dit ces mots sur un ton d'élégie.

O mes enfans, je me flattais envain
De triompher de la France asservie,
D'y ramener l'antique barbarie,
Et d'établir mon pouvoir souverain
Sur les débris du Temple d'Uranie.
Mon Sceptre échappe à ma débile main.
De tous côtés le flambeau du génie,
De mon empire annonçant le déclin,
Offre à mes yeux sa lumiere ennemie.
Ainsi le veut l'inflexible destin;
Mais j'ai souvent, malgré le destin même,
De ses décrets trompé l'ordre suprême.
Souvenez-vous de mes derniers succès.
A mes genoux voyez mes chers Français.

Reconnaiſſez leur aimable démence
Dans ces cartons dérobés à l'enfance,
Enluminés & taillés par mes mains.
Voyez mouvoir ces agiles Pantins. *b*)
Rappellez-vous mes bouffons d'Italie, *c*)
Ces chars brillans conduits par la folie, *d*)
Ces Boulevards, aujourd'hui ſi peuplés, *e*)
Séjour bruyant que la Cour & la Ville,
Et les Catins ont choiſi pour aſyle,
Où tous mes jeux ſont en pompe étalés.

REMARQUES.

b) Folie épidémique de la Nation, en 1747, pour de petites figures de carton, dont tous les membres obéiſſaient à la direction d'un fil qui les faiſait mouvoir d'une maniere groteſque.

c) Autre folie pour de mauvais Bouffons de Lombardie, qui s'étoient emparés du Théâtre de l'Opéra, ſoutenus par une Cabale de Philoſophes, qui voulaient chagriner Rameau.

d) Autre folie qui a métamorphoſé en Cochers preſque tous nos jeunes Seigneurs.

e) Autre folie qui avait fait abandonner le jardin des Tuileries pour la promenade des Boulevards, devenue le rendez-vous des Bateleurs, des Charlatans, des Filoux, des Catins & des Marionettes.

Quittez, quittez ces riantes parades,
Venez jouir d'un ſpectacle plus beau:
Voyez danſer de nouvelles Ménades:
Voyez la France accourir au tonneau
Qui ſert de trône à Monſieur Ramponneau. *f*)
Fut-il jamais un plus heureux délire?
Quel autre tems marqua mieux mon empire!
De mon pouvoir ce ſont les moindres traits.
Prêtez l'oreille à de plus nobles faits.

Si de nos jours un code poétique *g*)
Par ſon volume étonna la critique,
Et réglant tout en dépit de Boileau,
De l'art des vers fit un art tout nouveau;
Si ce Boileau, dont j'ai craint le génie,
Eſt décrié, même à l'Académie; *h*)

REMARQUES.

f) Autre folie. Ramponneau était un miſérable Cabaretier de la Courtille, chez qui toute la France fit une incurſion en 1760.

g) La Poétique de M. Marmontel, pleine d'héréſies en matiere de goût. Elle eſt peu dangereuſe, parce qu'on ne la lit gueres.

h) Dans une Epitre aux Poétes, couronnée par l'Académie, M. Marmontel a traité Boileau d'Ecrivain ſans feu, ſans verve & ſans fécondité. Ah! mon Général, que l'Auteur a eu raiſon de vous chanter!

Si

Si les honneurs, dûs au Chantre Romain,
Sont aujourd'hui prodigués à Lucain ;
Si le rival *i*) de Pindare & d'Horace
Tombe éclypſé des ſommets du Parnaſſe,
O mes amis, ces immortels exploits,
C'eſt à vous ſeuls, à vous que je les dois !
Tant de ſuccès enfin m'ont enhardie :
Elle a paru cette Encyclopédie *k*)
Où les Savans que j'ai ſu réunir
Dictent mes loix aux ſiecles avenir.
Sa maſſe énorme, immenſe, impénétrable, *l*)

REMARQUES.

i) Le grand Rouſſeau traité très-leſtement dans la nouvelle Poétique, auſſi bien que Boileau, Racine, Ariſtophane & Virgile. On y met l'Eneïde fort au-deſſous de la Pharſale. On y compare Ariſtophane à Catilina & à Narciſſe. Le délire paſſe ici toute vraiſemblance ; mais, on voulait, aſſez mal à propos, punir Ariſtophane de la Comédie des Philoſophes.

k) Conſultez ſur cette compilation ſi vantée, un témoin irrécuſable, M. Diderot, à l'article Encyclopédie dont il eſt l'Auteur. Lui-même la compare au monſtre d'Horace, & à quelque choſe de plus hideux.

l) Imitation judicieuſe & ſenſible de ces vers de Virgile :

Monſtrum horrendum, immane, ingens, &c.

Eſt à ma gloire un monument durable.
Ce beau Recueil, dont envain l'on médit,
Dit, à lui ſeul, tout ce qu'on avait dit.
Pourrait-il craindre une aveugle critique?
C'eſt la raiſon par ordre alphabétique;
C'eſt un chef-d'œuvre, un livre tout divin,
Un livre d'or… un livre… un livre enfin! *m*)
Par vous, mes fils, ſur l'une & l'autre ſcene
Je rétablis mon antique domaine. *n*)
O doux eſpoir! je pourrais aux Français
Faire abjurer Thalie & Melpomene!
Je verrais Phedre & Tartuffe & Chimene,
Enſevelis ſous mes Drames Anglais!

Mais, l'avourai-je? Après tant de conquêtes,
Quand je me crois à l'abri des tempêtes,
De mes travaux prête à cueillir le fruit,
Je cherche envain le repos qui me fuit.
Mon cœur troublé par d'importuns préſages,

REMARQUES.

m) Imitation de Moliere. Il eſt naturel que la Déeſſe ſe paſſionne pour ſa chere Encyclopédie, à peu près comme Orgon pour le Tartuffe.

n) On ſait aſſez que la Tragédie & la Comédie commencent à retomber parmi nous dans la barbarie de leur origine.

Du fort jaloux craint encor les outrages.

Quoique plongé dans l'éternelle nuit,
Du fein des morts Montefquieu *o*) me pourfuit.
Dans fa retraite, échappé des naufrages,
Voltaire, en paix, dort au bruit des orages.
Toujours fidele à l'éclat d'un grand nom,
La renommée eft foumife à Buffon, *p*)
Et va partout lui briguer des fuffrages.
Combien d'efforts ces orgueilleux mortels
N'ont-ils pas faits pour brifer mes autels?
Ce fouvenir a r'ouvert mes bleffures:
J'ai trop longtems dévoré ces injures:
Venez, mes fils, venez venger l'affront
Dont votre Reine a vu rougir fon front.
Dans vos regards je vois briller l'audace,
Votre dépit a peine à fe cacher:
Vous afpirez à regner au Parnaffe,
C'eft-là, mes fils, que je prétends marcher.

A ce difcours, unique en fon efpece,

REMARQUES.

o) C'eft à ce grand homme qu'un Anonyme, aifé à reconnaître, vient d'adreffer ce bel hommage;

De Londre à Petersbourg, on lit l'Efprit des Loix;
C'eft l'Oracle du Peuple & la leçon des Rois.

p) Le Pline Français très-fupérieur à celui de Rome.

De bâillemens un murmure confus
Se fit entendre autour de la Déeſſe,
Tant les eſprits étaient encore émus.
Fréron, ſurtout, par qui l'on bâille en France,
Bâilla ſi fort qu'il perdit connaiſſance.

Tout en bâillant chacun portait aux cieux
La ſouveraine & ſa douce éloquence;
Mais Marmontel attira tous les yeux.
Brûlant déja d'exercer ſa vaillance,
Son regard fier, ſon geſte audacieux,
Dans tous les cœurs fait naître l'eſpérance:
A ſon abord regne un profond ſilence.

Oui, leur dit-il, oui c'eſt ſur l'Hélicon
Que nous attend une gloire certaine.
Mon intérêt n'eſt pas ce qui m'amene:
On rend juſtice à l'éclat de mon nom. *q*)

REMARQUES.

q) Le Héros eſt bien en droit de ſe faire un peu d'illuſion. S'il n'a pas tout-à-fait éclypſé Corneille par ſes Tragédies, ni Boileau par ſa Poétique, le ſuccès de ſes Contes, & la réputation de ſes Comédies mêlées d'Ariettes l'en ont bien vengé. Philoſophe d'ailleurs, Académicien, Hiſtoriographe, que de titres de célébrité, ſans compter l'honneur d'être aujourdhui, comme Achille ou comme Enée, le Héros d'un Poëme Epique!

O des grands cœurs unique paſſion,
Noble amitié, ton pouvoir ſeul m'entraîne !
Si mon bras s'arme en faveur de la Reine,
Si je prétends attaquer Apollon,
Et de ſon trône arracher Melpomene,
Tout mon eſpoir eſt d'y placer Pradon :
Il régnera, j'en jure Ariſtomene ! *r*)

O Marmontel, un trait ſi généreux
Sera cité chez nos derniers neveux !
Pour ce Héros à la fois tout conſpire,
Son air guerrier, ſa grace, ſes exploits,
Sa fierté même ; & par un digne choix,
Il eſt nommé chef du ſtupide Empire.
On ſe promet de vaincre ſous ſes loix.
De toutes parts on l'entoure, on l'admire,
L'air retentit du bruit confus des voix.
Tel croaſſa tout le peuple aquatique,
Quand pour régir leur état anarchique,

REMARQUES.

r) Alluſion au célebre ſerment cité par Longin, dans ſon Traité du Sublime :

J'en jure mon combat aux champs de Marathon !

Le Général conſervera toujours ce caractere emphatique & la dignité de ſon Perſonnage.

Tomba du Ciel le grand Roi Soliveau. *s*)
Stupidité confirme un choix ſi beau ,
Et tout-à-coup, ô prodige, ô merveilles!
La Déité par un excès d'honneur,
Voulant ſur lui ſignaler ſa faveur,
Fait allonger ſes ſuperbes oreilles.
De ſon armet ce mobile ornement
Prête à ſes traits un nouvel agrément.

A ce ſignal, les Saurin, *t*) les le Miere,
Percent les rangs pour voler ſur ſes pas.
Diderot même, en gémiſſant tout bas
D'accompagner un chef qu'on lui préfere,
Fait éclater une ardeur qu'il n'a pas.
Le vieux d'Arnaud, *u*) blanchi dans les combats,
Mais rappellant ſon audace premiere,
Les ſuit de loin dans des flots de pouſſiere.
Tels s'aſſemblaient autour d'Agamemnon,

REMARQUES.

s) Voyez la Fable des Grenouilles qui demandent un Roi.

t) Auteur des Tragédies d'Aménophis, de Spartacus, de Blanche & Guiſcard. Ce ſont de terribles Tragédies. On a retenu d'une de ces Pieces ce vers ſingulier

Que pour les *malheureux l'heure lentement* coule!

u) C'eſt un des noms de M. Baculard.

Tous ces Héros célébrés par Homere,
Portant la flamme aux remparts d'Ilion,
Telle à grand bruit accourt dans la carriere
Du peuple ſot l'élite aventuriere.

Dans cette foule on entrevoit Légier : *x*)
Il eſt doué du malheur d'ennuyer.
On diſtinguait ce petit moraliſte *y*)
De Richard Stéele *z*) inſipide copiſte,
Qui ſe flattait de réformer les mœurs,
S'il parvenait à trouver des lecteurs.

Gentil Dorat, pédant couleur de roſe, *aa*)

REMARQUES.

x) Auteur à peu près inconnu d'un Recueil intitulé *Mes Amuſemens Poétiques.* Ces Amuſemens ont ennuyé tout le monde.

y) On ne ſait quel Auteur obſcur avait renouvellé de nos jours l'entrepriſe malheureuſe d'imiter le *Spectateur Anglais*, dans des Feuilles Périodiques.

z) Célebre Irlandais, qui a préſidé avec Adiſſon à la rédaction du Spectateur.

aa) Couleur de roſe, ſi l'on veut, dans ſes *fantaiſies*, & dans ſes petits vers précieux & chargés de néologiſme ; mais un peu pédant, il faut en convenir, dans les longues Préfaces de ces bagatelles.

Et vous Thomas, le Brébeuf de la prose,
Vous accouriez, & vos rivaux jaloux
Disparaissaient éclypsés devant vous.

Brûlant d'un feu qu'il dissimule à peine,
Fier de servir sous les yeux de sa Reine,
Le Miere aspire à des succès plus doux.
Triste jouet d'une espérance vaine,
Il ignorait qu'un amant plus heureux *bb*)
Dût recueillir tout le fruit de ses vœux.
A ses côtés le guerrier Portelance, *cc*)
Qui du parterre épuisa l'inclémence,
Montre un courage aux sifflets endurci.

Est-ce donc vous que j'apperçois ici,
Mon cher Robé, *dd*) Chantre du mal immonde,

REMARQUES.

bb) Voyez, au VI. Chant, le Triomphe & les bonnes fortunes du Général.

cc) Auteur d'une Tragédie d'Antipater, qui donna lieu longtems à une espece de proverbe. Toute Piece maltraitée du public à un certain excès, avait été, disait-on, sifflée comme Antipater. La Tragédie d'Egyptus, plus sifflée encore, fit tomber le proverbe.

dd) Poëte excessivement dur, & plus bisarre encore par un choix singulier de rimes très-exactes, mais d'une

Vous dont la muſe en dégoûtait le monde.
Ah ! je conçois d'où vous vient cet honneur.
La dureté n'eſt pas toujours vigueur.
Il faut en vers allier l'énergie
Avec les ſons de la douce harmonie.
Vous n'avez pas obſervé ce grand art,
Ami Robé, dans votre poéſie :
Je vous le dis, peut-être un peu trop tard ;
Mais je vous laiſſe en bonne compagnie.

REMARQUES.

recherche & d'une difficulté puériles. Il a fait un Poëme un peu cynique ſur le même Sujet que la *Syphilis* de Fracaſtor.



LA DUNCIADE.

CHANT TROISIEME.

LE BOUCLIER.

QUe les vergers, que les champs ont d'attraits!
Que la retraite au Sage eſt néceſſaire !
Dans mes jardins, ſous mes tilleuls épais,
J'ai retrouvé la nature & la paix.
J'y foule aux piés les erreurs du vulgaire,
Et détrompé du faſte des palais,
Je ſais enfin, ſous mon toit ſolitaire,
Apprécier les faveurs de Palès.
Et cependant, au ſein de ma retraite,
Il eſt encor des jours que je regrette :
Jours fortunés, où Ségur & Boufflers,
Par leur ſuffrage embelliſſaient mes vers,
Où Choiſeuil même, en daignant me ſourire,
Prêtait l'oreille aux eſſais de ma lyre.
Mais tout à coup, ô jour affreux pour moi!
O ſouvenir de douleur & d'effroi !



C. Monnet inv. Del. 1776.

Ah! lui dit-elle, ah! si le sort jaloux
M'eut conservé trois guerriers tels que vous!

Mes yeux ont vu ce trifte maufolée
Où la beauté plaintive défolée,
Où les Amours, en fanglots fuperflus,
Difent encor : *a*) Montmorency n'eft plus!
O, de mes Chants protectrice adorée,
A ma mémoire Ombre toujours Sacrée,
C'en eft donc fait, hélas! comme autrefois,
Tu ne peux plus encourager ma voix!
Mais écartons ces funeftes images.
Si des vertus l'Olympe eft le féjour,
Des Dieux, fans doute, elle embellit la Cour.
Oui, je le crois; & ma Mufe en ce jour
Lui voue encor fa lyre & fes hommages.

Dieu d'Hélicon, je pourfuis mes projets.
Pour t'accabler une Déeffe altiere
Sous fes drapeaux raffemble fes fujets :
Je vais paffer à ces graves objets;
Et fous mes pas s'aggrandit la carriere.

Le feul Fréron voyait avec douleur
De ce grand jour l'appareil mémorable.
De commander il fe croyait capable;

REMARQUES.

a) Anne Maurice de Montmorency-Luxembourg, Princeffe de Robecq, morte en 1760.

Ses vœux hardis dévoraient cet honneur.
De Marmontel l'éclatante faveur
Rédouble encor le chagrin qui l'accable.
Secrettement contre ce fier rival
Il ameutait la Morliere & Jonval. *b*)
Mouhy *c*) l'excite à venger ſon injure.
Avec Chaumeix *d*) il cabale, il murmure.
Monvel *e*) les ſuit; l'orgueilleux hiſtrion

REMARQUES.

b) Auteur ignoré d'une Feuille Périodique, qui s'appellait la *Feuille néceſſaire.*

c) Le plus fécond, mais le plus ennuyeux des Romanciers.

d) Le fameux Abraham Chaumeix, ſi connu par le *pauvre Diable.* Il a écrit contre la nouvelle Philoſophie du même ſtyle que l'Abbé Sabatier. Ce ſont des gens ſans aveu, qui nuiſent au parti pour lequel ils combattent; mais il eſt auſſi des Chaumeix & des Sabatiers dans le parti philoſophique.

e) Ce nom obſcur avait échappé longtems à toutes nos recherches. Nous croyons que c'eſt celui d'un très-maigre Acteur, qui déſeſpérant de ſe faire applaudir dans les Pieces d'autrui, avait eu le projet, pour exciter du moins quelque ſenſation, de ſe faire ſiffler dans les ſiennes. Le projet ne réuſſit pas, parce que, ſelon la remarque judicieuſe d'un bon plaiſant, on ne ſaurait ſiffler quand on bâille.

Semait le trouble & la diviſion,
Lorſqu'à leurs yeux ſe montre la Déeſſe.
A ſon aſpect, ils ſentent leur faibleſſe.
Par une oreille elle ſaiſit Fréron,
Le terraſſa de ſa main vengereſſe,
Et ſur ſon dos laiſſa tomber à plomb
L'énorme poids de ſon ſceptre de plomb.
On vit ſoudain ſon orgueil diſparaître.
Tel qu'un barbet menacé du bâton,
Soumis, rampant, humble devant ſon maître,
Semble vouloir implorer ſon pardon,
Non moins confus, le triſte Aliboron
Se débattait étendu ſur la place.
L'air retentit de ſes cris douloureux.
A ce ſpectacle, à ſa laide grimace,
A cet objet groteſquement affreux,
De tous côtés un rire impitoyable
S'éleve encor contre le pauvre diable. *f*)

Stupidité voyant ce peuple entier

REMARQUES.

f) Tout ce morceau eſt imité d'Homere. L'envieux Therſite veut exciter, parmi la canaille de l'armée, un ſoulevement contre ſon Général; il eſt puni préciſément comme Aliboron,

Et ſes douleurs font la publique joye.

Impatient de venger ſa querelle,
Fait apporter le vaſte Bouclier *g*)
Qu'elle forgea de ſa main immortelle.
Dans ſes États, il n'eſt aucun guerrier
Qui ne fléchît ſous ce rempart d'acier :
Jamais Vulcain n'en fit ſur ce modele.

Vous connaiſſez ce tiſſu merveilleux,
Qui de Vénus compoſe la Ceinture.
Tout ce qui peut embellir la nature,
Les ris badins & les folâtres jeux,
L'art de charmer; cet éloquent ſilence
Qui d'un amant enhardit l'eſpérance;
Les doux inſtants réſervés pour les Dieux;
La volupté, plus piquante peut-être,
Et ces refus non moins délicieux,
Avant-coureurs du plaiſir qui va naître;
De la beauté le ſourire ingénu,
Tous les attraits, les graces, la jeuneſſe,
Et des amours la troupe enchantereſſe,
Sont renfermés dans ce divin tiſſu.

Le Bouclier, par un charme contraire,
Impénétrable à tous les dons de plaire,
Rend hébêté quiconque en eſt couvert.

REMARQUES.

g) Tous ces détails ſont encore imités d'Homere.

L'oreille eſt ſourde au plus ſavant concert.
L'ame devient ſtupide, appéſantie,
Inacceſſible aux rayons du génie.
Ce Taliſman eſt le Palladium
De la Déeſſe; il plonge en léthargie.
La Juſquiame ou le froid Opium
Dans le cerveau porte un moins lourd poiſon.
Stupidité, triplant ſon énergie,
Le rembourra de feuilles de Fréron,
De froids Diſcours lus à l'Académie,
Et de fragmens de l'Encyclopédie.

Pour ſe venger des mépris d'Apollon,
Elle y traça les faſtes de ſa gloire.
Vous y voyez la célebre Victoire *h*)
Que remporta ſon favori Pradon
Malgré Boileau, Racine & la raiſon.
Sous les complots d'une ligue ennemie,
On voit tomber la ſuperbe Athalie. *i*)

REMARQUES.

h) La Phedre de Racine, balancée par celle de Pradon.

i) Phedre, Athalie, le Miſantrope, ces chef-d'œuvres de la Scene Françaiſe n'eurent d'abord aucun ſuccès. Le bel eſprit Philoſophe Fontenelle ſe permit contre Athalie une Epigramme qui ſubſiſte encore à la honte de la Philoſophie & du bel eſprit.

Le Misantrope éprouve un même sort :
Tant le sublime est méconnu d'abord !
Paris en foule accourt à Timocrate. *k*)
Britannicus est quitté pour l'Astrate. *l*)

L'œil étonné contemple les portraits
Des Scudéris, des Tristans, des Mairets. *m*)
Vils détracteurs de l'aîné des Corneilles,
Ils balançaient ses naissantes merveilles.

Ici la main de tes lâches rivaux,
O le Sueur, *n*) digne héritier d'Apelle,
Leur main jalouse & follement cruelle

REMARQUES.

k) Mauvaise Piece de Thomas Corneille, remplie d'incidens Romanesques, & d'événemens accumulés sans vraisemblance. Elle eut 80 représentations. Britannicus n'en eut que 8.

l) Astrate, Tragédie de Quinault. Cet Auteur né pour les Graces, n'avait point assez de vigueur pour le genre tragique.

m) Poëtes contemporains du grand Corneille, & jaloux de sa gloire.

n) Des Peintres envieux des talens de le Sueur, défigurerent, à coups de canif, ses beaux tableaux du cloître des Chartreux.

Ose

Ose outrager tes sublimes Tableaux :
Console-toi, ta gloire en est plus belle.

Plus loin, Rousseau banni, persécuté,
Noble victime immolée à l'envie,
Vaincu par elle & par l'adversité,
Meurt, *o*) en tournant les yeux vers sa patrie.

On voit frémir l'ombre de Crébillon.
La Parque à peine a terminé sa vie,
Que sa mémoire est lâchement flétrie. *p*)
La haine encor s'arme contre un vain nom :
Même au tombeau la gloire est poursuivie !

REMARQUES.

o) Imitation de Virgile :

Dulces, moriens, reminiscitur argos.

p) Allusion à une Brochure pleine de fiel, qui parut sous le titre perfide d'*Eloge de M. Crébillon*, quelques jours après sa mort. Si cette brochure, comme bien des gens le supposent, est de M. de Voltaire, c'est apparemment pour en faire pénitence qu'il a publié sa Tragédie des Pélopides. On ne pouvait faire de réparation plus complette à l'Auteur d'Atrée ; mais il était difficile de rapprocher avec plus de finesse M. de Voltaire persécuté de M. de Voltaire persécuteur.

Pour ſe ſouſtraire à de pareils dangers,
L'Auteur d'Alzire abandonne la France. *q*)
Ses ennemis ont laſſé ſa conſtance,
Il va languir ſur des bords étrangers.

Que n'oſe point l'affreuſe jalouſie!
De vils bouffons au Chantre de Caſtor
Ont diſputé le prix de l'harmonie.
Le grand Rameau *r*), briſant ſa lyre d'or,
Las des affronts réſervés au génie,
Succombe enfin ſous leur brigue ennemie,
Qui lui ſurvit, & qui l'outrage encor.

Du Bouclier tels étaient les trophées:
Partout la haine y pourſuit les Orphées.

Vous y brillez, Anglomanes jaloux,

REMARQUES.

q) L'Auteur de la Henriade, d'Alzire, de Mahomet, & de tant d'autres Ouvrages immortels, a expié ſa gloire par des perſécutions, & par une ſenſibilité ombrageuſe qui a troublé trop ſouvent le repos de ſa vie.

r) Rameau, l'Orphée de la France, indigné que de mauvais bouffons d'Italie, appuyés d'un parti de Philoſophes, euſſent oſé lui diſputer la Scene, s'eſt repenti de ſes chef-d'œuvres. Quelle alliance biſarre & réſervée à notre ſiecle, que celle de ces Bouffons & de nos Philoſophes!

Sifflés à Londre, applaudis parmi nous ;
Sombres cerveaux, dont la mélancolie
Mit un poignard dans la main de Thalie, *s*)
Et qui tout fiers du nom de Novateurs,
Détruifez l'art en corrompant nos mœurs.
Pour admirer leurs lugubres merveilles,
Divin Moliere, on néglige tes veilles,
On t'abandonne ; &, grace à leurs fuccès,
Bientôt en France il n'eft plus de Français.

Ce Bouclier de la fiere Immortelle
Dans tous les rangs allume un nouveau zéle.
Sur tous les fronts on voit briller l'efpoir ;
Chacun s'excite à remplir fon devoir ;
Un noble orgueil tour à tour les enflamme.

L'Abbé Trublet *t*) vient bénir l'oriflamme,

REMARQUES.

s) Allufion à ces Drames fombres qu'on veut mettre à la place des Comédies de Moliere, & dérobés aux Anglais qui fe moquent de nous.

t) C'eft de cet Abbé qu'il eft écrit :

Il compilait, compilait, compilait.

Il avait le malheur de trouver la Henriade ennuyeufe, & de fe paffionner pour les Poéfies de la Motte. Rien ne prouve mieux qu'on ne doit pas difputer des goûts.

Non toutefois ſans un peu de frayeur :
Il eſt né doux, les combats lui ſont peur.

Vous accouriez ſans nul fâcheux préſage,
De votre Reine éloquent défenſeur,
Charmant Abbé, vous qui du perſiflage
Dans la Morale avez montré l'uſage, *u*)
Vous qu'on a vu de crayons ſi badins
Peindre ce Roi fameux par ſon courage,
Qui du Croiſſant abattit les deſtins,
Et délivra le rempart des Germains. *x*)
Nul mieux que vous, d'aimables bagatelles
N'eut le talent d'enchanter les ruelles ;
Nul mieux que vous, d'un joli vermillon
N'enlumina la ſévere raiſon.
Par la Déeſſe orné du don de plaire
Dans ſes états chacun vous conſidere,

REMARQUES.

u) Alluſion aux *Bagatelles Morales* de M. l'Abbé. Ce ſont des modeles de perſiflage.

x) Jean Sobieski, Roi de Pologne, vainqueur des Turcs, & libérateur de Vienne, en 1683. M. l'Abbé Coyer a écrit la vie de ce grand Prince, du même ſtyle que ſes *Bagatelles Morales.* Il a fait ſur la prédication un petit Traité qui n'eſt pas édifiant, & un libelle contre l'Auteur de la Comédie des Philoſophes.

Chacun vous aime ; & j'entendis crier
De toutes parts : place à l'Abbé Coyer !

Mais Marmontel ſemble ſe reproduire.
D'un pas agile il court de rang en rang.
Vous le voyez en tête, en queue, en flanc,
Tout ordonner, tout preſſer, tout conduire,
Impatient de tout retardement.
Tel & moins leſte, aux vallons d'Arcadie,
Un fier Onagre *y*) arrive en bondiſſant.
Il voit au loin des âneſſes paiſſant :
D'un pas rapide il franchit la prairie.
Les voir, les ſuivre, en devenir l'amant,
Leur prodiguer tour à tour ſa tendreſſe,
S'en faire aimer n'eſt pour lui qu'un moment.

O Marmontel, vous parutes charmant,
En ce grand jour aux yeux de la Déeſſe.
Elle ne peut cacher ſon allégreſſe.

REMARQUES.

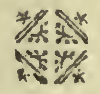
y) Virgile ne s'eſt jamais ſervi de cette comparaiſon ; quoiqu'en diſe M. Marmontel dans ſa Poétique. C'eſt Homere à qui le génie de ſa langue a permis de s'en ſervir, & qui l'a véritablement employé dans l'Iliade. Cette petite mépriſe du Général ſur un Poëte auſſi connu que Virgile, méritoit bien qu'on retournât ſur lui la comparaiſon d'Homere.

Ah ! lui dit-elle, ah ! ſi le ſort jaloux *z*)
M'eut conſervé trois guerriers tels que vous,
Du monde entier je ſerais la maîtreſſe !
Son front ſuperbe, à ce diſcours flatteur,
Se colora d'une aimable rougeur.
Modeſtement il baiſſa ſes oreilles :
Tel on le vit témoigner ſa pudeur,
Lorſqu'au Théâtre enrichi de ſes veilles,
Avec fracas on demandait l'auteur. *aa*)

REMARQUES.

z) C'eſt à peu près ce que dit Agamemnon à Neſtor, dans l'Iliade. Les Amateurs de l'antiquité obſerveront, avec plaiſir, que preſque tout ce Chant eſt embelli des idées d'Homere.

aa) Alluſion à l'uſage qui s'eſt introduit au Parterre d'appeller à grands cris les Auteurs aux premieres repréſentations de leurs Pieces. Mérope fut la premiere Tragédie qui fit naître cette eſpece d'acclamation, qui n'avait eu lieu pour aucune Comédie avant celle des Philoſophes, mais qui a été prodiguée depuis, dans les deux genres, au point de devenir ridicule, & preſque injurieuſe.







Au bien public lui seul il se dévoue.



LA DUNCIADE.

CHANT QUATRIEME.

LE BUCHER.

JE l'avoûrai, ma lorgnette m'eſt chere.
Comment Turpin, ce Chroniqueur ſincere
Admirateur du grand art de Merlin,
Oublia-t-il cet inſtrument divin !
J'eſtime fort nos douze Pairs de France,
Roland, ſur-tout, & Renaud ſon couſin.
J'aime à les voir contre le Sarraſin,
Le Caſque en tête & la lance à la main,
Par mille exploits ſignaler leur vaillance.
Le bon Turpin, moine de Saint Denis,
A très-bien fait d'en orner ſes récits.
Mais de Merlin puiſqu'il aimait la gloire,
Devait-il donc à la poſtérité
D'un Taliſman, ſi rare & ſi vanté,
Faire un ſecret honteux à ſa mémoire ?

Voilà pourtant comme on écrit l'hiſtoire ;
Et nous croyons ſavoir la vérité !

Sage Enchanteur, j'ai voulu par mes veilles
Te conſoler d'un ſilence odieux.
Je le devais. Ton art ingénieux
De mon ſujet prépara les merveilles.
Que tout m'en plait ! combien de traits frappans
Tiennent toujours le lecteur en ſuſpens !
Vous n'y voyez jamais un caractere
Se démentir. De Marmontel à Blin,
Tous mes héros gardent juſqu'à la fin
De tous leurs traits l'attitude premiere.
Eh ! quel cenſeur jaloux, atrabilaire,
Quel noir pédant ennemi de Merlin,
Ne ſourirait à ce tableau badin !

O de Ferney ſublime ſolitaire,
Honneur des arts, Virgile des Français,
C'eſt toi, ſur-tout, à qui je voudrais plaire.
Tu le ſais bien. Ton ſuffrage, ô Voltaire,
Dans tous les tems fut mon plus beau ſuccès.
Ma Muſe ici te choiſit pour modele :
C'eſt en liſant ta folâtre Pucelle,
En m'échauffant du feu de tes bons mots,
Que j'entrepris d'humilier les ſots.
A ta gaîté de grand cœur j'abandonne
Les deux Patrons de Londre & de Paris.

Le fier Saint George & le bon Saint Denis,
Et Jeanne encor, la robuſte amazone,
Quoiqu'elle ſoit l'honneur de mon pays.
Mais à ton tour livre à mes traits cauſtiques
Tes bas flatteurs, & tes lâches critiques;
Egalement ils ſont tes ennemis.

Au ſeul caprice, abandonnant ma lyre,
Déjà, Lecteur, dans mon joyeux délire,
Je vous ai peint la ſotte Déité,
Ses doux loiſirs, ſon Bouclier magique.
De point en point je vous ai raconté
Son beau Diſcours en ſtyle Académique:
Or maintenant je dois vous dire en bref
Un grand deſſein de ſon illuſtre Chef.
Vous l'avez vu radieux, plein de gloire,
Tout ébloui de ſon généralat;
Par un projet qu'on aura peine à croire,
Il veut encore en rehauſſer l'éclat.

Amis, dit-il, qui ſous d'heureux auſpices,
Malgré Minerve, en dépit d'Apollon,
Allez regner ſur le ſacré Vallon,
Rendons les Dieux à nos vœux plus propices.
Honorons-nous par de grands ſacrifices.
Que ce jour prouve à la poſtérité
Tout notre amour pour la Stupidité.
Depuis long-tems de cette heureuſe idée,

Même en dormant, mon ame eſt obſédée.
Hier encor, ce n'eſt point une erreur,
Vous m'en voyez plein d'une ſainte horreur;
A mes regards une ombre s'eſt montrée
En noirs lambeaux, pâle, défigurée.
C'était Cotin!... Son vénérable aſpect
M'a pénétré d'amour & de reſpect.
A l'inſtant même, en ſanglots lamentables,
Il m'adreſſa ces mots épouvantables:
Tu dors, mon fils, & je ſuis outragé!
Et de Boileau Cotin n'eſt pas vengé!
C'eſt peu d'avoir, en pleine Académie,
Fait une inſulte à ſa Muſe ennemie;
Pour conſoler mes mânes éperdus,
Apprends enfin quels honneurs me ſont dus.
Apprend, mon fils, ce que j'oſe prétendre.
Sois ſans pitié, ſacrifie à ma cendre
Boileau, Racine & Moliere & Rouſſeau;
Que leurs écrits brûlés ſur mon tombeau,
Me tiennent lieu d'une heureuſe hécatombe.
Point de quartier, point de lâche pardon;
Tu dois, d'ailleurs, cet hommage à Pradon:
Et ſi tu veux que Melpomene tombe,
Cours, va remplir ce projet immortel,
Et que ton cœur ſoit mon premier autel. *a*)

REMARQUES.

a) Ce vers qu'on a mis ſi judicieuſement dans la

L'Ombre à ces mots s'évanouit. Tout change.
Je ne vois plus qu'un odieux mêlange *b*)
De bouts-rimés & de ſonnets poudreux,
De Madrigaux diſperſés dans la fange,
Et que des vers ſe diſputaient entre eux.

Jugez, Amis, par ce récit horrible
De quel effroi ce ſonge m'accablait:
Lorſque ſoudain, ô préſage terrible!
Il a fini par un coup de ſifflet. *c*)

Vaillans guerriers, vous connaiſſez mon zele.
Peut-on défendre une cauſe plus belle!
Cher Diderot, moderne Lycophron, *d*)

REMARQUES.

bouche de Cotin, eſt de la Tragédie d'Ariſtomene:

Viens, cher Epoux, ton cœur eſt mon premier autel.

b) Parodie de quelques Vers du beau ſonge d'Athalie.

c) Autre Parodie de ce Vers ſi connu de la Tragédie d'Atrée:

Et le ſonge a fini par un coup de tonnerre.

Ce coup de ſifflet annonce le dénouement, & il ajoute au merveilleux du ſonge.

d) Aucun Poëte ne fut plus obſcur que Lycophron; aucun Ecrivain n'a ſu l'être autant que M. Diderot, ſurtout dans ſon livre inintelligible, qu'il appelle *Interprétation de la Nature.*

Vous de Cotin l'imitateur fidele,
O Baculard, & vous auſſi Fréron,
Suivez-moi tous, vengeons notre modele.

A ce Diſçours, à ces profonds deſſeins
Stupidité dans un tranſport barbare,
Se pâme d'aiſe; & Légier bat des mains.
En un moment le bûcher ſe prépare.
Chacun accourt, & ſans plus différer
Le feu s'allume. Il allait dévorer
Ce que la France a produit de plus rare.

Quel doux plaiſir ſe promettaient les ſots!
Ils comptaient voir Racine, Deſpréaux,
Le grand Corneille & le divin Moliere,
Buffon, Paſcal, Monteſquieu, la Bruyere,
L'Aigle de Meaux, *e*) le Cygne de Cambray, *f*)
Et notre Phédre, *g*) & Rouſſeau notre Horace,
Et même auſſi l'Apollon de Ferney, *h*)
Servir de proye à la flamme vorace.

REMARQUES.

e) Boſſuet.

f) Fénelon.

g) La Fontaine.

h) M. de Voltaire.

Mais, ô miracle, ô prodige éclatant,
Qui confondit leur fureur insensée !
Déjà dans l'air ondoyante, élancée,
La flamme vole, & dans le même instant,
Loin du Bûcher on la voit repoussée
Vers le dépôt où de ses favoris
Stupidité renferma les Ecrits.

O qui pourrait exprimer ses ravages !
Quel tas poudreux d'insipides ouvrages
Fut dévoré dans cet embrasement !
Que de travaux détruits en un moment !
Déja le Miere est réduit à deux pages.
Son dur Poëme ! *i*) hélas ! n'existe plus.
O pleurs ! ô cris ! ô regrets superflus !
Il voit brûler ses vers qu'il idolâtre.
Il court, il vole à travers les débris,
De son courage au moins reçoit le prix,

REMARQUES.

i) Le Poëme sur la Peinture. Il est, en général, dénué de graces, de correction, d'élegance & d'harmonie; mais on y trouve quelques morceaux de verve qui le rendent très-supérieur à un autre Poëme intitulé l'*Art de peindre*. Une production bisarre a du moins un caractere; un ouvrage trivial n'en a pas.

Et du Bûcher ſauve un coup de Théâtre. *k*)

Mes chers Lecteurs, ſoyez bien attentifs
A ce tableau. Vous concevez ſans peine
Le déſeſpoir, les tranſports convulſifs
Des Courtiſans de l'imbécille Reine,
Qui frémiſſaient de ſe voir brûlés-vifs.
Tel un hibou dont l'oiſeau du tonnerre,
Au bec tranchant, à la robuſte ſerre,
A dérobé les monſtrueux enfans,
Pouſſe dans l'air d'affreux gémiſſemens.

Dorat, hélas! par les flammes perfides
Voit conſumer toutes ſes Héroïdes,
Tous ſes recueils d'opuſcules charmans,
Chanſons, Baiſers, Fables, Contes, Romans.
Le feu dévore Eſtampes & Vignettes.
D'un ton léger, envain à leur ſecours
Il appellait Vénus & les Amours:

REMARQUES.

k) M. le Miere affectionne beaucoup dans ſes Tragédies, ces ſurpriſes de Théâtre, ces événemens en attitudes, ces aſſaſſinats pittoreſques, qui forment un ſi bel effet au dénoûment de la plûpart de nos Pieces nouvelles. Mais il eſt plus aiſé d'étonner les yeux par de pareils Tableaux, que de parler au cœur dans des vers éloquens & harmonieux.

Tout disparaît, & s'envole en bluettes. *l*)

O que d'Ecrits doctement ennuyeux,

REMARQUES.

l) Nous avons de M. Dorat, des Poëmes, des Tragédies, des Comédies, des Chansons, des Odes, des Héroïdes, des Epitres, des Contes, des Romans, des Fables & beaucoup de Préfaces. On pourrait le regarder comme une espece de Parodie de M. de Voltaire, mais en se rappellant ces vers connus :

Geneve imite Rome,
Comme le Singe est copiste de l'homme.

Cette prodigieuse fécondité n'est pas toujours un signe d'abondance. Un homme de beaucoup d'esprit comparait cette foule d'Essais en tous genres, non à la richesse d'une source qui se partage en plusieurs branches, mais aux jets d'un arrosoir. Quoiqu'il en soit, le public s'est enfin lassé de sa longue indulgence pour M. Dorat. Tant que ce Poëte n'avait annoncé que des prétentions communes, tant qu'il avait paru se ouer, pour ainsi dire, de sa propre réputation, & n'aspirer qu'à des succès de fantaisie dans quelques Boudoirs, on lui avait tout pardonné. Mais après ses Comédies du *Malheureux Imaginaire* & des *Prôneurs*, il n'a plus trouvé que des Lecteurs impitoyables. En effet, par quelle étrange illusion d'orgueil, M. Dorat a-t-il pu se croire appellé au genre de Molière ?

Que d'Opéras bouffons & non joyeux, *m*)
De petits vers, en ſtyle de ruelle,
Sont le jouet de la flamme cruelle!

L'Abbé Coyer *n*) expire anéanti.
Fayel *o*) périt, Zelmire *p*) eſt conſumée.
Tout Diderot, à la fois englouti,
S'évanouit en épaiſſe fumée. *q*)
Le feu vengeur, de moment en moment,
Trouvait partout un nouvel aliment.
Même on vit l'heure où le vaſte incendie
Allait atteindre à l'Encyclopédie.

REMARQUES.

m) L'Opéra Comique était le dernier aſyle qui fut reſté à l'ancienne gaîté françaiſe. Le Sage, Fuzelier, Piron, n'avaient pas dédaigné de s'exercer dans ce genre facile. Il eſt abandonné aujourd'hui aux Poinſinet, aux Quétant, aux de Roſois, aux Monvel, c'eſt-à-dire au rebut de la Littérature.

n) Auteur des Bagatelles morales.

o) Mauvaiſe Tragédie de M. d'Arnaud.

p) Tragédie qui n'eſt gueres meilleure, quoiqu'elle ait fait un peu plus de bruit.

q) Le ſtyle obſcur & nébuleux de M. Diderot, ne nous paraît pas moins heureuſement caractériſé par cette *épaiſſe fumée*, que la molleſſe de Quinault, par ce vers du Lutrin:

Le Livre ſans vigueur mollit contre ſa tête.

Stupidité,

Stupidité, pour la premiere fois,
Sent émouvoir ſa pitié maternelle.
Elle perdit l'uſage de la voix.
Non moins troublés de frayeur tout pantois,
Ses Courtiſans ſont en foule autour d'elle.

Muſe, dis-moi comment le Général
Sut prévenir ce déſaſtre fatal.
Ah! cet effort mérite qu'on le loue!
Au bien public lui ſeul il ſe dévoue.
De Curtius *r*) émule glorieux,
Le Général, en détournant les yeux,
Et dépouillant ſes entrailles de pere,
Dans le Bûcher jette ſon Béliſaire. *s*)
Du froid volume ô pouvoir ſurprenant!
Il éteignit l'immenſe embraſement.

REMARQUES.

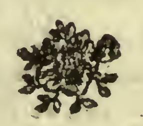
r) Environ 2330 ans avant cette action héroïque du Général, le célebre Quintus Curtius, Chevalier Romain, ſe précipita dans un gouffre, avec ſes armes & ſon cheval, pour le ſalut de ſa patrie.

s) Béliſaire, Roman ou Conte moral, comme on l'aimera le mieux. Jamais les longues moralités ne furent prodiguées avec moins de diſcrétion que dans cet ouvrage. Le caractere du vieux Béliſaire, qui parle toujours, ſemblerait avoir été calqué, par l'Auteur, ſur le Barbier babillard des Mille & une nuit.

Quoi ! c'eſt donc vous, dit la Reine charmée,
C'eſt vous encor qui ſauvez mes Etats !
Vaillant guerrier, ne m'abandonnez pas,
Votre nom ſeul me vaut preſque une armée.
Oui, je le jure, avant que de mon cœur
Le tems efface un bienfait ſi flatteur,
Le Miere même aura de l'harmonie,
Saurin du goût, Saint-Lambert *t*) du génie.
Et cependant, ô mes braves amis !
Suivez-moi tous, & que cette journée,
Par un feſtin, par des jeux terminée,
Rende le calme à vos ſens interdits.

REMARQUES.

t) Auteur du Poëme des Saiſons, Ouvrage qui n'eſt pas d'une main vulgaire, mais où le génie ne s'annonce ni dans l'ordonnance, ni dans les détails: Ouvrage par conſéquent très-froid, & que ſon élégante médiocrité ne ſauvera pas de l'oubli.





C. Monet inv Del 1776.

Eh! que diront nos communs ennemis?



LA DUNCIADE.

CHANT CINQUIEME.

LE SOUPÉ.

QUi peut marcher ſur les traces d'Homere?
Eſt-il un Sage admiré de nos jours,
Qui ſon émule en ſa noble carriere,
Sut, comme lui, varier ſes diſcours,
Prendre un eſſor qu'on croirait téméraire,
Planer aux cieux, troubler le ſein des mers,
Faire pâlir Pluton dans les enfers,
Ou preſcrivant des chemins à la foudre,
Brûler le Xanthe étonné d'être en poudre?

Ce qui me plaît dans ce Chantre fameux,
C'eſt que partout la nature eſt ſon guide.
Quand il a peint la Victoire homicide,
Et les combats des Hérps & des Dieux,
Sa Muſe alors prend un vol plus timide,

Il peint les ris, les feſtins & les jeux.

Tel eſt encore Arioſte mon maître,
Et ſon rival, ſi quelqu'un le peut être.
Combien d'objets & de tableaux divers
Sont tour à tour embellis par ſes vers!
Tout charme en lui. Les Paladins, les Belles,
Les Enchanteurs, moins redoutables qu'elles,
Ces jeux guerriers où préſide à la fois
Et la valeur & la galanterie,
Tout l'appareil des ſuperbes Tournois,
Tous les tréſors de l'antique féerie,
Et de Roland la jalouſe furie,
Et ſes malheurs, & ſurtout ſes exploits.

O du Poëte illuſion divine!
Comme on croit voir tout ce qu'il imagine!
Que ſon lecteur avec plaiſir le ſuit
Dans ces palais habités par Alcine,
Qu'un ſouffle éleve & qu'un ſouffle détruit!
Qu'on ſe plaît même au récit apocriphe
Et de ſon Ogre & de ſon Hippogriffe!

Homere & lui ſur le ſacré Vallon
Donnent l'exemple aux enfans d'Apollon.
De traits nouveaux ſans ceſſe ils nous réveillent.
Ils ſont divins même alors qu'ils ſommeillent.
J'aime à les voir, fatigués des combats,

Nous amuſer des apprêts d'un repas.
Pour imiter leur aimable délire,
C'eſt un feſtin que je vais vous décrire.

Stupidité connaît ſes favoris.
Tout rimailleur eſt un peu famélique.
Elle propoſe à la Troupe héroïque
Un ſoupé fin. Meſſieurs les beaux Eſprits
Conviendront tous qu'un ſoupé vaut ſon prix.
La Déité, d'ailleurs, eſt magnifique.
Elle prétend que ſes mignons chéris,
Bien reſtaurés ſeront plus aguerris.
Elle a beſoin d'aiguillonner leur zele,
Car le héros le plus déterminé
Combat fort mal s'il n'a pas bien diné.
Dans tous les rangs l'agréable nouvelle
De bouche en bouche eſt portée à l'inſtant.
Ils viennent tous ſe ranger auprès d'elle :
Ainſi qu'on voit un eſſain bourdonnant *a*)
Fondre, à grand bruit, ſur la neige liquide
D'un lait nouveau qui tombe en bouillonnant,
Telle accourait la cohorte ſtupide.

On a ſervi le céleſte banquet.

REMARQUES.

a) Comparaiſon imitée de l'Iliade, & peut-être appliquée ici plus convenablement.

Au premier rang Stupidité ſe place,
Et veut avoir ſon Général en face.
Plus d'un guerrier en murmure en ſecret;
Mais Marmontel de cet honneur inſigne
Malgré l'envie eſt jugé le plus digne.

A ce feſtin, que doit ſuivre un combat,
On ne voyait ni le Ramier ſauvage,
Ni la Perdrix qui charme l'odorat,
Ni le Faiſan au ſuperbe plumage.
Cet appareil d'un goût trop délicat,
Et tous ces mets vantés par la molleſſe,
Flatteraient peu la robuſte Déeſſe.

Un ſurtout d'or forgé ſur les deſſins
Qu'elle a tracés de ſes peſantes mains,
Offre aux beſoins de ſes guerriers avides
Un choix heureux d'alimens plus ſolides.
Aux Conviés il préſente à la fois
Tous les tréſors d'un potager fertile.
On applaudit du geſte & de la voix
Cet art d'unir l'agréable à l'utile.
Le vin de Brie & l'auvernat fameux
Sont prodigués à la troupe imbécille,
Qui croit jouir du Nectar précieux
Des mains d'Hébé préparé pour les Dieux.
Tous de leur Reine obſervent le viſage.
On voit s'enfler d'un légitime orgueil

Ceux qu'elle daigne honorer d'un coup d'œil:
Tous ſont jaloux d'un ſi noble avantage.

Vous avez vu peut-être dans Paris
De ces bureaux ouverts aux beaux Eſprits.
Communément, une Sybille antique
Fait les honneurs du Cercle académique.
Tous les Talens confus, humiliés,
Sont étonnés de ramper à ſes piés;
Car la Sybille eſt ſurtout deſpotique.
Il faut lui plaire. Ecoutez ſes flatteurs,
C'eſt Calliope, Euterpe, ou Polymnie:
Stupidité, par ſes admirateurs,
Eſt priſe auſſi pour le Dieu du génie.
On applaudit à ſes moindres propos;
On porte aux cieux & ſa galanterie,
Et du feſtin la noble ſymétrie;
On boit, on rit, on chante, on ſe récrie:
C'était vraiment le Paradis des ſots. *b*)

Pour redoubler leur joyeuſe folie,
La déité complaiſante à leurs jeux,
Veut à l'inſtant que Beaumarchais *c*) publie

REMARQUES.

b) Alluſion au *Paradiſe of fools* de Milton.

c) M. de Beaumarchais eſt, dit-on, très-agréable &

Le digne choix, encor ſecret pour eux,
Des Candidats de ſon académie.
Il prend la feuille. A peine il croit ſes yeux.
Il voit ſon nom parmi ces noms fameux.
A tant de gloire il ne s'attendait guere;
Mais Diderot, protecteur généreux,
Daigna pour lui deſcendre à la priere,
Et mendier le brevet littéraire.
Il fut élu. Diderot s'applaudit

REMARQUES.

très-gai dans la ſociété. C'était une raiſon pour lui de s'en tenir à ſon naturel, & de ne pas ſe faire violence pour devenir, dans de triſtes Drames l'imitateur & le copiſte de M. Diderot. L'eſpece de célébrité qu'il s'eſt acquiſe par des Mémoires publiés dans une affaire litigieuſe, prouve encore qu'il n'a pas beſoin d'emprunter l'eſprit de perſonne. Mais il y a loin de ces ſuccès éphémeres à la réputation ſolide d'un bon écrivain. Le ſtyle de M. de Beaumarchais eſt, en général, trop négligé, & défiguré trop ſouvent par du jargon, & par de mauvais jeux de mots. Il manque, ſi nous l'oſons dire, de cette décence qui ſuppoſe une imagination bien réglée, en un mot, de cette condition eſſentielle exprimée, ſi heureuſement, dans ce beau vers d'Horace, dont tout le monde ne ſent pas toute la profondeur:

Scribendi rectè ſapere *eſt & principium & fons.*

De cet honneur qu'on rend à ſon crédit.

Vous préſidiez à la ſavante liſte,
Peintre galant des Bijoux indiſcrets, *d*)
Tantôt cynique & tantôt moraliſte ;
Et vous Saurin, de qui le Drame anglais *e*)
Grace à Molé, fut vainqueur des ſifflets.

La docte lice eſt ouverte à Sedaine,
Qui tour à tour pathétique & bouffon, *f*)

REMARQUES.

d) Les Bijoux indiſcrets, Roman très-ordurier, dont l'idée eſt priſe d'un vieux Conte Gaulois. Ces Bijoux parlent ordinairement Français ; mais on leur fait dire en Latin, en Anglais, en Italien & en Eſpagnol des obſcénités plus révoltantes que celles de l'Aloïſia, & du Portier des Chartreux. Ce livre ſe trouve pourtant dans la collection d'un Philoſophe célebre, qui, partout ailleurs, ne s'exprime qu'en termes démeſurés & giganteſques ſur l'honnêteté des mœurs, l'humanité, le noble enthouſiaſme de la Vertu, &c. C'eſt exactement l'Arétin qui aurait l'air de ſe paſſionner pour Socrate.

e) Béverley, ou le Joueur. C'eſt un des plus monſtrueux Drames que nous ayions dérobé aux Anglais.

f) Pathétique dans ſa Comédie du Philoſophe ſans le ſavoir, & plus encore dans ſon Opéra comique du

D'un double éclat a brillé ſur la ſcene.
Fréron s'approche, il croit trouver ſon nom.
Eſpoir trompeur! Tel que l'Hébreu Moyſe,
Il eſt exclus de la terre promiſe.
Il en ſoupire; & voit l'abbé le Blanc, *g*)
Du même honneur éternel poſtulant,
Orner enfin le catalogue illuſtre.
Quoiqu'il atteigne à ſon quinzieme luſtre,
Il ne croit pas y parvenir trop tard.
Ce même jour, illuſtre Baculard,
Vit couronner ta tête ſéculaire.
On attendait le grand nom de le Miere;
Mais la Déeſſe en ſes profonds deſſeins,
Lui réſervait de plus nobles deſtins. *h*)

REMARQUES.

Déſerteur; bouffon dans Blaiſe le Savetier, & dans une Piece du même genre, intitulée les Sabots. L'Auteur accoûtumé à puiſer dans de bonnes ſources, a emprunté l'idée de cette Piece du refrein d'une vieille Chanſon:

Que Robin donne à propos
Son andouille & ſes ſabots!

g) Auteur d'une Tragédie d'Aben-Saïd, & de quelques Lettres non Françaiſes ſur les Anglais. On diſait, il y a plus de trente ans, qu'il ſerait peut-être un jour de l'Académie.

h) Voyez la fin du ſixieme Chant.

Mon cher Lecteur, vous concevez, je penſe,
Combien la Troupe avec attention
Prêtait l'oreille à la promotion.
Bientôt ſuccede à leur profond ſilence
Un bruit confus. On boit à la ſanté
Des Candidats, qui ſoupirent d'avance
Pour les jetons *i*) de l'immortalité.
Les flots de vin coulent de tout côté.

Enfin l'ardeur du bachique délire
Allume en eux le beſoin de médire.
Stupidité de cerveaux en cerveaux
Porte l'yvreſſe & le feu des bons mots.
La gaîté brille aux dépens de Voltaire.
Le dur Sarcaſme & l'ironie amere
Sont épuiſés ſur ce Chantre divin.
Fréron pourtant, avec un ris malin,
Veut qu'on le mette au deſſus de le Miere.
Mais Diderot, eſprit dur & chagrin,
Gourmande ainſi l'auteur folliculaire :

REMARQUES.

i) La plupart des Academies ont des jetons. C'eſt une eſpece de droit de préſence, un encouragement à l'aſſiduité. On appelle *jetoniers* ceux des Académiciens à qui l'on ne connaît gueres d'autre mérite que d'être aſſidus. M. Suard eſt un Académicien jetonier.

C'est bien à toi, Zoïle hebdomadaire,
Yvre d'orgueil encor plus que de vin,
D'oser fixer le rang d'un Ecrivain!
Va, si tu peux, recommencer à boire;
Mais ne crois pas distribuer la gloire.

Qu'appelles-tu la gloire, dit Fréron?
Il te sied bien d'en prononcer le nom,
Déclamateur indigeste & barbare!
Eh! quel lecteur, armé contre l'ennui,
Put achever ton *Aveugle Tartare! k*)
Du Nord envain tu mendias l'appui. *l*)
Il s'est lassé de ton jargon bisarre:
D'un pôle à l'autre on te siffle aujourd'hui.

Tais-toi, maraut, reprend le philosophe.

REMARQUES.

k) Que ceux qui ont le plus admiré M. Diderot sur parole, lisent en effet, s'ils le peuvent, sa Rapsodie de l'*Aveugle Tartare*, servant d'introduction à une autre Rapsodie bien plus étrange, intitulée l'*Humanité ou le Tableau de l'indigence*, *triste Drame.* On ne connait rien de plus mauvais, de plus absurde, & de plus extravagant en aucune langue.

l) Allusion au Voyage de M. Diderot en Russie. On prétend que ce Voyage n'a pas eu le succès qu'on en espérait pour l'honneur de la Philosophie.

On applaudit : car, chez le peuple ſot,
L'injure plaît, & tient lieu de bon mot. *m*)
Mais vivement bleſſé de l'apoſtrophe,
Fréron ſe leve, il s'élance au buffet,
Prend un flacon, qu'il épuiſe d'un trait,
Et d'un bras ſûr le fougueux journaliſte
Le fait voler droit au nez du Sophiſte.

A cet affront, Diderot furieux,
Pâle d'abord, mais le feu dans les yeux,
Humilié d'un pareil adverſaire,
A coups preſſés fond ſur le téméraire.
Ainſi qu'on voit deux Taureaux mugiſſans,
Troubler la paix d'un riant paturage,
Et dans l'accès d'une jalouſe rage,
S'entrechoquer de leurs fronts menaçans,
Des deux rivaux tel était le courage.
Un même eſprit de vertige & d'horreur
Aux Conviés inſpire leur fureur.
De la diſcorde, ô déteſtables ſuites !

REMARQUES.

m) Témoin quelques Libelles répandus depuis quelque tems par des ſoi-diſant Philoſophes, & quelques vers du genre de ceux-ci:

Vermiſſeau né du cu de Desfontaines,
Lâche Zoïle, autrefois laid giton, &c.

On allait voir le feſtin des Lapithes : *n*)
Quand tout à coup Baculard, leur Neſtor, *o*)
D'un pas, qu'il hâte, au milieu d'eux s'avance.
Déja pour lui le ſiecle recommence,
Et le miel pur, qui s'écoule à flots d'or,
A moins d'attraits que ſa douce éloquence.

Eh! que diront nos communs ennemis?
Quel doux eſpoir va leur être permis,
S'écria-t'il, quand des récits fideles
Leur apprendront vos funeſtes querelles!
Prêtez du moins l'oreille à mes avis;
D'autres héros ſouvent les ont ſuivis.
J'ai vu paſſer un ſiecle de lumiere:
Pradon *p*), Boyer, le célebre Coras,

REMARQUES.

n) Voyez le XII. Livre des Métamorphoſes.

o) Tout ce qui ſuit eſt exactement imité du premier livre de l'Iliade. On voit que ces précieuſes mines de l'Antiquité, que l'ignorance regardait comme taries, offrent toujours de nouvelles richeſſes.

p) Noms obſcurs, devenus immortels par les Satyres de Boileau. Tout le monde connaît cette jolie Epigramme de Racine:

Entre le Clerc & ſon ami Coras, &c.

Ce Coras avait fait le Poëme Epique de *Jonas*, ou *Ninive Pénitente.*

Ont ſous mes yeux achevé leur carriere.
Je me ſouviens d'avoir connu Liniere; q)
Et d'aſſez près j'ai marché ſur les pas
Du grand Cotin, dont vous n'approchez pas.
Tous ces Héros habitent l'Elyſée.
Depuis ce tems, ſur la terre épuiſée,
On chercherait vainement leurs pareils.
Leur indulgence agréait mes conſeils.
S'ils ont ainſi reſpecté ma jeuneſſe,
On peut, ſans honte, honorer ma vieilleſſe.
Vous, Diderot, pardonnez à Fréron
De vains propos échappés à l'yvreſſe,
Faites-lui grace; & vous, Aliboron,
N'outragez plus un ſage reſpectable.
Stupidité, qui parle par ma voix,
Veut qu'à l'inſtant on ſe rende à ſes loix.
Allons, Amis, remettons-nous à table,
Que l'on s'embraſſe, & qu'un refrein joyeux
Ramène enfin la concorde en ces lieux.

A ce Diſcours du Vieillard vénérable,
La paix revient, les eſprits ſont calmés:

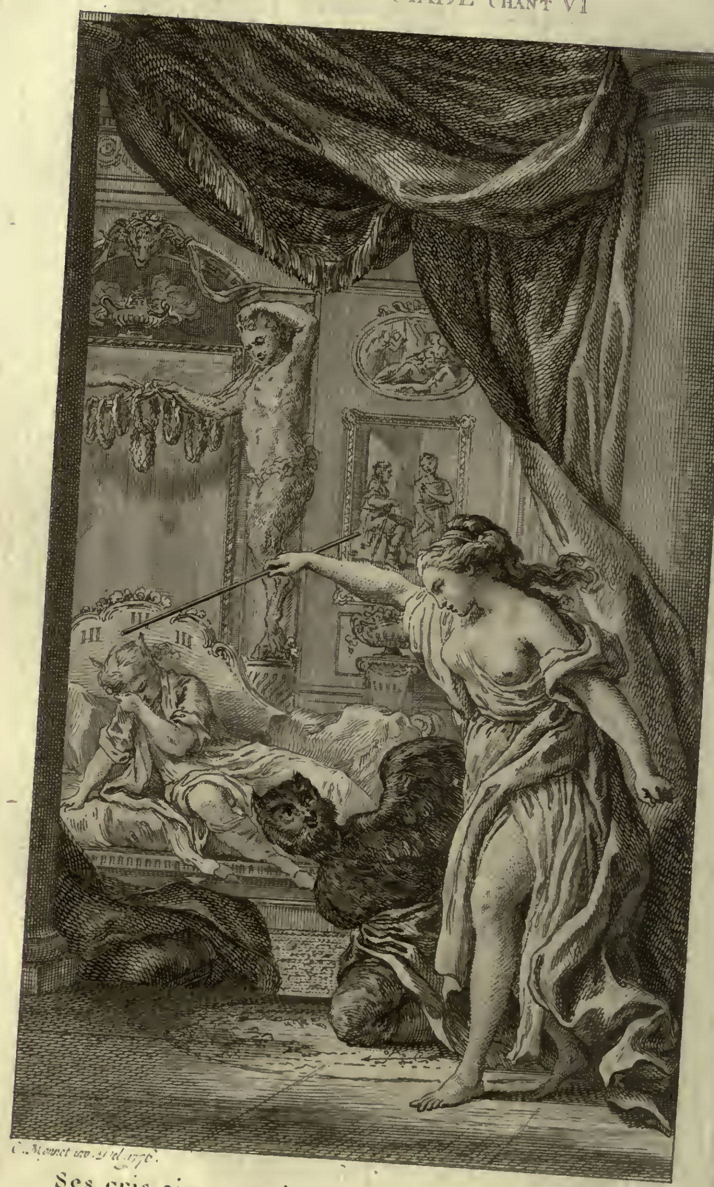
REMARQUES.

q) Ecrivain du même ordre que les précédens. On a dit qu'il n'avait de l'eſprit que contre Dieu; mais ce n'était point alors une recommandation.

Ainſi jadis les animaux charmés
Des chants d'Orphée ont reconnu l'empire,
Et les lions, les tigres déſarmés,
Obéiſſaient aux accords de ſa lyre.



LA



Ses cris aigus, mais moins durs que ses vers,
D'un bruit perçant font retentir les airs.



LA DUNCIADE.

CHANT SIXIEME.

LE BOUDOIR.

O Que l'Amour ſur nos ſens a d'Empire !
Dès qu'en ſes lacqs on eſt empriſonné,
La raiſon fuit. On ſe trouble, on ſoupire,
On n'entend plus, on ne voit, on n'admire
Que l'objet ſeul dont on eſt faſciné :
Un faible enfant produit tout ce délire.

Ainſi que moi, ſans doute, cher Lecteur;
Vous connaiſſez cet aimable Enchanteur.
Pas n'eſt beſoin qu'avec plus d'énergie
J'expoſe ici ſes preſtiges divers.
Il n'eſt recoin, dans ce vaſte univers,
Inacceſſible à ſa douce magie,
Et ſon nom ſeul en dit plus que mes vers.
C'eſt au milieu de la ſtupide Orgie,
Parmi la joie & les cris des buveurs,
Que maintenant il répand ſes faveurs.

Tandis qu'au gré de leur verve imbécille,
Ils détonnaient leur bruyant Vaudeville,
D'un autre ſoin Marmontel occupé
Prenait alors peu de part au ſoupé.
L'œil allumé de plaiſir & d'yvreſſe,
Il contemplait la ſtupide Déeſſe.
Il ſoupirait. Une vive rougeur
De ſes deſirs manifeſtait l'ardeur.
Stupidité, qui ſe ſentait confondre,
Diſſimulant ſa douce émotion,
Jouait le trouble & la diſtraction,
Et commençait pourtant à lui répondre.
Du Général le regard amoureux
Etait ſi tendre, annonçait tant de feux,
Qu'on oublia qu'il était téméraire.
C'était la force unie à l'art de plaire.
Notre Héros aurait déconcerté
Dans ſes rigueurs la prude la plus fiere;
Pouvait-il moins ſur la Stupidité?

Sexe charmant, oſez être ſincere.
Sans doute il eſt plus d'un moment par jour
Où votre orgueil a peine à ſe défendre,
Où la raiſon ne ſe fait plus entendre,
Où tout conſpire en faveur de l'Amour.
Ce trouble heureux que lui-même a fait naître,
Ce doux tranſport eſt facile à connaître.
Le ſein palpite, un feu ſéditieux

Brille, s'allume, étincelle en vos yeux.
Un vif éclat colore le visage :
Des sens émus ce désordre est l'ouvrage.
Notre héroïne éprouvant ces combats,
Voulait envain s'armer d'un œil sévere,
Ou se couvrir des voiles du mystere,
Tout décélait son timide embarras.
Ce n'était plus un secret que sa flamme.
Déjà le Miere avait lu dans son ame :
Non qu'il osât ni témoigner ses feux,
Ni déranger ce tête-à-tête heureux ;
Et cependant le choix de l'immortelle
Porte à son cœur une atteinte cruelle.
Mais dédaignant de s'en appercevoir,
Stupidité, dans ce moment critique,
Faisant parler un regard énergique,
De son amant encourage l'espoir,
Et le conduit à son galant Boudoir.

Lieu favorable à l'amoureux mystere,
Et décoré par la main des plaisirs,
Où la beauté cesse d'être sévere,
Où tout l'invite à flatter ses desirs,
Et dont l'aspect, même à la plus austere,
A quelquefois dérobé des soupirs.

La Déité, dans ce lieu de délices,
A de son goût prodigué les caprices.

Tous les objets dont il eſt embelli
Sont répétés par le cryſtal poli
De cent miroirs, dont le reflet magique
Etonne l'œil abuſé par l'optique.
Ici, le nain paraît être un géant,
Là, le Cyclope a les traits d'un enfant;
Et d'un art faux la biſarre impoſture
De toutes parts y maſquait la nature.

Sur les lambris, mille artiſtes rivaux,
Favoriſés des regards de leur Reine,
Ont déployé le feu de leurs pinceaux.
Le Général voit ſon Ariſtomene, *a*)
Dont le ſuccès affligea Melpomene.
Il voit l'aſpic, *b*) qui, par un ſifflement,
De Cléopâtre a fait le dénoûment,
Et ce Tyran de mémoire abhorrée,

REMARQUES.

a) Tragédie du Général, fort applaudie par ſes amis dans ſa nouveauté, mais qui fut trouvée déteſtable à la lecture, & qui n'a jamais reparu.

b) Le Héros avait imaginé de dénouer ſa Tragédie de Cléopatre par un aſpic automate qui, du fonds d'une corbeille, s'élançait, *en ſifflant*, ſur le ſein de Mlle. Clairon. Ce *ſifflement* fit dire à un homme de beaucoup d'eſprit qu'il était ſur la Piece, de l'avis de l'aſpic.

Qui but la mort dans la coupe ſacrée. *c*)
Tel de Didon le fugitif amant,
Sur les lambris du Temple de Carthage,
Conſidérait avec étonnement
De ſes exploits l'intéreſſante image, *d*)
Dans le Boudoir, ainſi notre Héros
De ſon Théâtre admirait les Tableaux.

On y voyait l'aveugle Béliſaire, *e*)
Embéguiné du bonnet Doctoral
Dont l'affubla ſon Apollon moral.
Auprès de lui, l'auteur de ſa miſere,
Juſtinien, *f*) qui l'écoute à regret,
Paraiſſait dire : ah! que n'eſt-il muet!

REMARQUES.

c) Alluſion à ces vers du Héros, dans ſa Tragédie de Denis le Tyran:

> . . . . . . Sa main déſeſpérée
> M'a fait boire la mort dans la coupe ſacrée.

On obſerva très-judicieuſement que ce dernier vers pouvait être Anglais, Italien, Latin, Grec, mais qu'il n'était pas Français.

d) Voyez le premier livre de l'Enéide.

e) Voyez la derniere note du 4e. Chant.

f) Perſonnage du Roman de Béliſaire.

D'autres ſujets, empruntés de la Fable,
Ornaient encor ce ſéjour délectable.
C'était Protée & ſes peſans troupeaux. *g*)
Non loin delà, ſous l'amant qu'elle adore,
Paſiphaé travaille au Minotaure.
Enfin d'Alcide on voyait les travaux.
Par la vigueur de ſes amours rapides
Il étonnait toutes les Danaïdes. *h*)

O Marmontel, un ſpectacle ſi doux
Témoigne aſſez ce qu'on attend de vous!
Or vous ſavez que lorſqu'une Déeſſe

REMARQUES.

g) Les Monſtres Marins de Protée, & le Tableau des Amours de Paſiphaé, forment une décoration de goût très-convenable au lieu de la Scene. Cette décoration nous rappelle certains détails d'un Poëme intitulé la *Neuvaine de Cythere.* Dans ce Poëme qui ne devrait préſenter que des images gracieuſes, l'Auteur s'eſt permis une Peinture dégoûtante de Serpens accouplés. Voilà bien le ridicule dont parlait Horace:

Serpentes avibus geminantur, Tigribus agni.

h) Elles étaient cinquante. On ſait comment Hercule les étonna dans une ſeule nuit. On ne manquera pas d'obſerver ici le voile que l'Auteur a ſu jetter ſur des images qui pouvaient paraître un peu trop libres.

Veut d'un mortel honorer la tendreſſe,
Si dans l'ardeur de ſes premiers deſirs,
Sans éprouver ni langueur, ni faibleſſe,
Il la conduit de plaiſirs en plaiſirs,
S'il vient à bout d'étonner ſa maîtreſſe,
S'il porte au moins ſes amoureux exploits
Au nombre heureux formé de trois fois trois *i*)
Le deſtin veut qu'avec elle il partage
Le noble don de l'immortalité.
Ce don ſublime eſt le prix du courage.
Jeune Adonis, ta fragile beauté,
Ni la Déeſſe, objet de ton hommage,
Ni ſes baiſers, n'ont pu du ſort jaloux
En ta faveur adoucir le courroux;
Et Marmontel du beau feu qui le guide
Se promet bien un bonheur plus ſolide.

Toi qui traças de ſi galans tableaux,
Légiſlateur d'Amathonte & de Gnide,
Gentil Bernard, *k*) prête-moi tes pinceaux,

REMARQUES.

i) Voyez, dans le docte & diſcret Mathanaſius, combien l'Antiquité ſavante a toujours eu de vénération pour le nombre *Trois*.

k) Auteur du joli Poëme de l'Art d'aimer: Ouvrage au-deſſous de la réputation qu'il avait avant de paraî-

Car mon ſujet demande un autre Ovide.

Le Général s'élance dans les bras
De l'Immortelle. O vous que j'idolâtre,
Lui diſait-il, ma chere Cléopâtre,
Ceſſez enfin d'inutiles combats.
A mes tranſports livrez ce ſein d'Albâtre;
Quittez, quittez ce timide embarras.
D'un œil avide où la volupté brille,
De la Déeſſe il parcourt les appas.
Stupidité qui riait aux éclats,
Se laiſſe aller ſur un Sopha jonquille.

O de Roſois, ô Baculard, ô Blin,
Je vis fouler par l'auguſte derriere
Tous vos Ecrits ſi bien mis en lumiere,
Si décorés par l'élégant Burin

REMARQUES.

tre. Le ſtyle en eſt quelquefois défiguré par ce néologiſme, ou plutôt par ce jargon de bonne Compagnie auquel une ſorte de ſéduction nous familiariſe, & qu'on peut regarder comme un abus de l'uſage du monde. On ne trouve, dans ce Poëme, aucun trait de ſentiment; mais il eſt d'ailleurs plein d'eſprit, d'images riantes, de détails charmans, & l'Auteur eſt ſouvent inſpiré par les Graces.

Des Gravelot, des Longueil, des Cochin. *l*)
Le beau volume, aux jeux d'amour propice,
Sous la Déeſſe officieux couſſin,
A Marmontel rendit un doux ſervice.

Enfin il touche au terme de ſes vœux;
Il s'oriente; & ſans que rien l'arrête,
Il s'établit dans ſa noble conquête,
Et des mortels ſe croit le plus heureux.
De cent baiſers il couvre ſa maîtreſſe,
Qui les reçoit avec des yeux diſtraits:
Cette indolence a pour lui des attraits,
Et redoublait ſon amoureuſe ivreſſe.

Déja pourtant aux charmes du plaiſir

REMARQUES.

l) Célebres Graveurs. Il ſemble que les Editions les plus belles, les plus ornées, ayent été réſervées, de nos jours, aux ouvrages les plus inſipides. On a cru leur donner du prix par ces ornemens : erreur qui reſſemble à celle de ces femmes laides qu'un excès de parure ne rend que plus effroyables. Un homme de goût qui venait d'acheter un de ces ouvrages ſi magnifiquement décorés, rendit au Libraire tout ce qui était imprimé, & n'emporta que les Eſtampes. La ſurpriſe de l'Auteur du livre, que le hazard rendit témoin de cette Scene, eut fourni le ſujet d'une gravure très-piquante.

Stupidité ſe montre plus ſenſible.
Son feu caché, trahi par un ſoupir,
Encourageait ſon amant invincible.
Il franchiſſait l'inſtant déterminé
Par qui ſa gloire allait être certaine.
Huit fois de ſuite il s'était couronné
D'un beau laurier dans les bras de la Reine.
Il atteignait au nombre fortuné ;
Mais un malheur dérangea ſa neuvaine.
Le ſort jaloux voulut que Marmontel
N'eut pas l'honneur d'être un ſot immortel. *m*)

Il faut, Lecteur, qu'ici je vous confie
Ce qui cauſa cette étrange avanie. *n*)

Le Miere alors, dans un ſallon voiſin,
S'était gliſſé ſans nul mauvais deſſein;
Mais ſeulement ayant la fantaiſie

REMARQUES.

m) Aucun Poëte n'a donné un plus bel exemple de modeſtie. La Dunciade ne ſerait donc pas un ouvrage immortel, ſi le Général ne l'était pas! ah! nous en augurons mieux, & nous croyons que la mémoire du Général ne périra jamais.

n) *Avanie* eſt, en pareil cas, le mot d'uſage dans la bonne compagnie.

De combiner un plan de Tragédie.
Depuis long-tems il méditait envain,
Quand tout-à-coup, pouſſé par le deſtin,
Dans ſon accès ſe croyant Roi de Perſe,
Il déclama quelques vers d'Artaxerce. *o*)
Du mieux qu'il put contrefaiſant le Kain, *p*)
Criant, beuglant & ſe trouvant divin.
Du Général, ô ſoudaine merveille!
Ces vers à peine avaient frappé l'oreille,
Que ſans vigueur au terme du combat,
Il devint nul, & plus froid que Dorat; *q*)
Pétrifié ſur la ſotte amazone,
Tel que Phinée en voyant la Gorgone. *r*)

REMARQUES.

o) Tragédie de M. le Miere, dont la Scene eſt en Perſe.

p) Célebre acteur Tragique, mais dont le jeu n'eſt pas toujours naturel.

q) Nous ignorons ſi M. Dorat, qui eſt auſſi un Poëte à bonnes fortunes, a le malheur d'être un peu ſujet aux mêmes accidens qu'éprouve ici le Général, ou ſi l'Auteur n'a voulu faire alluſion qu'à la froideur de ſes ouvrages. Nous abandonnons cette partie du Commentaire à la diſcrétion des Dames, qui peuvent connaître plus à fonds que nous les talens de M. Dorat.

r) Voyez le cinquième livre des Métamorphoſes.

Stupidité, perdant ſon doux eſpoir,
Quitte auſſi-tôt le céleſte Boudoir,
Court au Sallon, ſaiſit l'Auteur tragique;
Autour de lui trace un cercle magique,
Et tout à coup, ô prodige imprévu!
Sous la baguette il reſte confondu.
Ne pouvant fuir, ni parer ſa diſgrace,
Dans la terreur il paraît abſorbé.
Déja ſon corps occupe un moindre eſpace,
Son nez s'allonge en un bec recourbé, *s*)
Il voit ſes bras ſe couvrir de plumage,
Oiſeau de nuit, il en a le langage.
Ses cris aigus, mais moins durs que ſes vers,
D'un bruit perçant font retentir les airs;
Et cependant, ſous ſa forme nouvelle,
A la Déeſſe il eſt encor fidele.

REMARQUES.

s) Autre imitation des Métamorphoſes. M. le Miere ſemblerait avoir eu quelque preſſentiment de la ſienne, lorſqu'il a dit, à la fin de ſon Poëme ſur la Peinture.

Ce corps vil & mortel a revêtu des aîles.





Entre les bras de la ſtupide Fée,
Il s'abandonne aux charmes de Morphée.



LA DUNCIADE.

CHANT SEPTIEME.

LA VISION.

Muse, reviens au Boudoir amoureux,
Qui du Héros trompa les tendres vœux.
Entre les bras de la ſtupide Fée,
Il s'abandonne aux charmes de Morphée,
Qui ſur ſes yeux, pour prix de ſes travaux,
D'un doux ſommeil répandait les pavots :
Er cependant ſon amante fidelle
Veut lui payer par des bienfaits nouveaux
Le noble effort qu'il a tenté pour elle.

Elle commande aux folles viſions,
Aux ſonges vains, aux larves menſongeres,
De le couvrir de leurs aîles légeres,
De l'entourer de leurs illuſions ;
Et ſur le champ la troupe fantaſtique,
Du ſombre Empire accourant à ſa voix,

Peint à ses yeux, dans un songe magique,
La Déité donnant partout des loix,
Et l'univers rempli de ses exploits.
Que ces tableaux lui font aimer sa Reine!
Qu'avec plaisir, au-devant de sa chaîne,
Il voit voler les peuples & les Rois!

Du charme heureux telle était la puissance,
Que des objets de ces divers tableaux
La fugitive & trompeuse apparence
Semblait réelle aux regards du Héros:
Il croit veiller & sentir leur présence.
Tel en dormant, un chien rempli d'ardeur
Croit tout-à-coup entendre le chasseur;
Au son du cor, il s'agite, il aboye,
Et semble prêt à fondre sur sa proye:
Ou tel encore un généreux Coursier,
Par un effet de son instinct guerrier,
Rêve aux combats, frémit, s'impatiente;
Et de son pied frappe la plaine absente: *a*)
De même alors le Héros enchanté
Entend, voit, suit sa chere Déité.

REMARQUES.

a) Imitation d'un beau vers, que nous croyons de Claudien:

. . . . *Absentem ferit ungula campum.*

Elle conduit la Horde hyperborée
De ces brigands que le Nord a vomis, *b*)
Déſolateurs de l'Europe éplorée,
Et des beaux arts farouches ennemis.
Sous ſes drapeaux allez, troupe cruelle,
Aux bords du Tybre où ſa voix vous appelle.
Portez la flamme aux palais des Céſars.
Sur les débris des Temples, des ſtatues,
Des Arcs briſés, des Colonnes rompues,
Foulez aux pieds l'orgueil de leurs remparts,
Exterminez ces fiers enfans de Mars.

Du ſein de Rome embraſée & fumante,
Le Général eſt ſoudain tranſporté
Vers ces climats où la Stupidité
Aujourd'hui même eſt encor triomphante:
Bords enchanteurs, couronnés de palmiers, *c*)
Et du ſoleil viſités les premiers.
Quelle autre ſcene à ſes yeux ſe préſente?
La Déité ſe coiffe d'un Turban,

REMARQUES.

b) Tableau du ſaccagement de Rome par les peuples du Nord. Les ruines de l'Italie atteſtent que la Stupidité marchait réellement à la tête de ces barbares.

c) La Syrie, théâtre des premieres conquêtes des Sarraſins.

Tient dans ſes mains le ſabre & l'Alcoran.
A ſes genoux, l'erreur, l'hypocriſie,
Le fanatiſme a fait tomber l'Aſie,
Et l'ignorance affermit ſon pouvoir.
Le Muſulman, féroce par devoir,
Guidé par elle aux murs d'Alexandrie,
Va ſignaler ſa pieuſe furie. *d*)
Voyez les arts pleurans ſur leurs débris,
Voyez brûler ce vaſte amas d'écrits,
Ce grand dépôt des tréſors du génie.
Que de travaux en un jour effacés;
Que de grands noms à la fois éclypſés,
Trompent le vœu des filles de Mémoire!

Or maintenant, Meſſieurs les beaux eſprits,
Tous immortels, ſi l'on veut vous en croire,
Petits Auteurs d'une chanſon à boire:
D'un Madrigal, d'un bouquet pour Doris,
Petits rimeurs qui remportez des prix,
Conteurs moraux d'un ſot orgueil pétris,
Compilateurs de fadaiſes nourris,
Qui de vos noms croyez remplir l'hiſtoire,
Commentateurs de bouquins vermoulus,

REMARQUES.

d) Embraſement de la bibliotheque d'Alexandrie, par le Calife Omar. On ne peut évaluer la perte que firent alors les connaiſſances humaines.

Liſant

Lisant toujours pour n'être jamais lus,
Il vous sied bien de prétendre à la gloire !

Mais la Déesse accourt dans nos climats.
Elle y triomphe ; & sur son front barbare
Met tour-à-tour le casque & la thiare.
L'Hermite Pierre accompagne ses pas. *e*)
Prêtres, nonnains, brigands, moines, soldats,
D'aventuriers fanatique ramas,
Font à l'Hermite un cortege bisarre.
Sur l'orient, surchargé de leur poids,
Tout l'occident semble fondre à la fois.
Pieux fléaux des pays qu'ils désolent,
Guerriers sans chef, meurtriers sans aveu,
Ces insensés pillent, brûlent, violent,
Et par le crime ils pensent venger Dieu.

Dans les accès de leur aveugle rage,
Dans cet esprit de démence & d'erreur,

REMARQUES.

e) Le fanatisme des Croisades. L'effet en fut terrible ; mais de ces calamités mêmes nâquit un nouvel ordre de choses qui contribua au bonheur de l'Europe. Suivez ce beau développement dans l'excellente introduction préliminaire de l'Histoire de Charles-Quint, par M. Robertson ; mais si vous savez l'Anglais, ne consultez que l'original.

La Déité contemple ſon ouvrage,
Et leur délire établit ſa grandeur.
Pour mieux régner ſur l'Europe ſoumiſe,
Elle s'aſſied au trône de l'Egliſe. *f*)
L'épaiſſe nuit des ſuperſtitions
Vient aveugler toutes les Nations.
Au gré d'un Prêtre, à ſa voix ſanguinaire,
L'Europe entiere eſt un champ de fureur,
Sur un décret de l'anneau du Pêcheur,
On voit le fils armé contre ſon pere.
A l'aigle altier l'humble agneau fait la guerre,
Et le Pontiſe, abuſant de ſes droits,
Oſe marcher ſur la tête des Rois.

Alors s'éleve un pouvoir ſacrilege,
Né pour flétrir les autels qu'il protege. *g*)
C'eſt par le glaive & par les feux vengeurs
Qu'il aſſervit, & croit gagner les cœurs.
Vêtu d'un froc, l'abſurde fanatiſme
Erige en loi cet affreux deſpotiſme,

REMARQUES.

f) Les guerres de l'Empire & du Sacerdoce, pendant la barbarie du X. ſiecle, que le Cardinal Baronius lui-même appelle un ſiecle de fer & de plomb. Il regardait ces ſcandales comme les naufrages de l'Egliſe Romaine.

g) L'Inquiſition.

Ce tribunal imbécille & cruel,
Monſtre ſanglant qui frappe au nom du ciel.

Dans ce cahos d'ignorance profonde,
La Déité, ſouveraine du monde,
Levant ſon front couronné de brouillards,
Promene au loin ſes ſtupides regards.
De ſon aſpect la fatale influence
Se fit ſurtout ſentir à notre France.
Elle y regna dans ces ſiecles groſſiers,
Trop célébrés par nos vieux Romanciers,
Où, noblement dépourvus de ſcience,
D'illuſtres foux, appellés Chevaliers, *h*)
Couraient le monde avec leurs Ecuyers,
Et ſe battaient par fois à toute outrance;
Où nos ayeux croyaient aux Négromans,
Aux poſſédés, & même aux revenans;
Où la raiſon, ſur les bancs des écoles,
Avait fait place aux vains raiſonnemens,
Aux graves riens, aux ſottiſes frivoles,
Dont nous berçaient de prétendus ſavans,

REMARQUES.

h) Les Sottiſes héroïques de la Chevalerie, beaucoup trop vantées aux dépens du tems préſent. Liſez, pour vous en convaincre, le Diſcours intéreſſant qui ſert d'introduction à l'Hiſtoire des Troubadours, par M. l'Abbé Millot.

Qui ſous les mots étouffaient le bon ſens. *i*)
Ciel ! quel ramas de formes ſcolaſtiques,
D'argumens creux, de rêves fantaſtiques,
Logeaient alors, ſous leurs bonnets quarrés,
Tous ces pédans plaiſamment bigarrés,
Noirs, blancs, gris, bruns, capuchonnés, fourrés,
Chauſſés, déchaux, raſés, barbus, mitrés !

Ces diſputeurs, fiers de leur ignorance,
N'étaient pas ſeuls les fléaux de la France.
Dans leurs châteaux mille petits brigands,
De leurs cantons ſubalternes tyrans, *k*)
Rivaux jaloux, ardens à ſe détruire,
Toujours armés, & toujours prêts à nuire,
Pour leur plaiſir détrouſſaient les paſſans,
Puis s'égorgeaient : c'était l'eſprit du tems.
Tems malheureux, âge de barbarie,

REMARQUES.

i) Le régne des Pédans Scolaſtiques. Les Ecoles reſſemblaient alors à des Salles d'eſcrime, dit le Cardinal Duperron. C'eſt dans cet âge barbare qu'on vit cette foule de Docteurs irréfragables, ſéraphiques, illuminés, ſolemnels, authentiques, univerſels, &c. L'ignorance la plus profonde eut été moins humiliante que cette ſcience ténébreuſe.

k) Tableau de l'Anarchie féodale.

Siecles affreux qui laſſent mon pinceau,
Privés de mœurs, dénués d'induſtrie;
Mais regrettés de Jean-Jacques Rouſſeau! *l*)

Dieu! quelle nuit encore plus exécrable,
Par des forfaits triſtement mémorable;
Traîne après elle une éternelle horreur! *m*)
D'un Dieu de paix les Prêtres en fureur
Oſent preſcrire à des mains meurtrieres
De ſe plonger dans le ſein de leurs freres.
Paris ſanglant les voit avec terreur
Offrir au ciel d'homicides prieres.
Stupidité, le poignard à la main,
Conduit ce peuple enyvré d'un faux zele.
Elle applaudit à ce zele inhumain:
Qui le croirait? La Sottiſe eſt cruelle! *n*)

REMARQUES.

l) Si les Arts & les Sciences ont produit en effet les malheurs du monde, comme l'a prétendu l'éloquent Citoyen de Geneve, ce ferait une conſéquence naturelle de regretter, d'après ſes principes, les tems d'ignorance & de barbarie que nous venons de parcourir. Le Paradoxe de M. Rouſſeau eſt mieux combattu par les faits, que par les raiſonnemens.

m) La fatale nuit du mois d'Août 1572.

n) Ce vers nous paraît du plus grand ſens. Qui

Heureufement, la fiere Déité
N'a pas toujours cette férocité.
Le ridicule à la fureur fuccede.
Pauvres humains, à la Ville, à la Cour,
En robe, en froc, vous êtes tour-à-tour
Sots, ou méchans; c'eft un mal fans remede.

Paffons du moins à des excès plus doux.
Jettons les yeux un moment fur la Fronde.
Que de fripons, d'intriguans & de foux,
Dans cette époque en fottifes féconde!

REMARQUES.

ne frémirait à la vue de cette chaîne de défaftres, tous émanés de l'ignorance, de la fuperftition, du fanatifme; en un mot de la fottife humaine? Ce grand tableau appartenait à la Dunciade. Il y jette la plus intéreffante variété. Le Poëme borné, comme celui de Pope, à des objets purement littéraires, pouvait être un très-bon ouvrage; mais ces détails hiftoriques y donnent un nouveau prix. On voit que l'Auteur n'eft pas moins Philofophe que Poëte, fans ufurper, comme tant d'autres, cette dénomination faftueufe. Il eft bien loin de penfer qu'on foit coupable pour vouloir éclairer les hommes; mais il ne faut pas faire du flambeau de la vérité un inftrument d'incendie & de deftruction.

Quoi ! c'eſt donc vous Monſeigneur de Gondi, *o*)
Prélat galant, factieux étourdi ?
Soufflez le feu des diſcordes civiles,
Faites mouvoir ce troupeau d'imbécilles,
Tous ces badauts ſans pudeur & ſans frein,
Qui, ſur vos pas, au bruit des Vaudevilles,
Vont dans Paris criant au Mazarin.
Pour enflammer leurs têtes indociles,
Vîte accourez, Meſſieurs les gens de loi,
Criez comme eux ; & ſans ſavoir pourquoi,
Au nom du Roi faites la guerre au Roi. *p*)

A ces tableaux d'antiques balourdiſes,
Qui du Héros fixaient l'attention,
Stupidité, ſans interruption,
Fit ſuccéder nos modernes ſottiſes
Que je ſupprime avec diſcrétion.
Quel art d'ailleurs, quel peintre aſſez habile

REMARQUES.

o) Le fameux Cardinal de Retz, factieux par caractere, & ſans avoir de projet bien arrêté. Il s'eſt peint lui-même, dans des Mémoires pleins de génie, tel à peu près qu'on le repréſente.

p) Le grand Condé diſait que la guerre de la Fronde ne méritait d'être chantee qu'en vers burleſques. Ce vers en eſt la preuve.

Pourrait ſaiſir cette ſcene mobile,
Ce tourbillon de travers paſſagers
Que l'on reproche à nos français légers.

Vous penſez bien que parmi ces images
De nos erreurs, de nos goûts inconſtans,
Le Général vit nos prétendus ſages. q
Sophiſtes vains, effrontés charlatans,
De qui l'intrigue avait ſu pour un tems,
De notre ſiecle extorquer les hommages.
Détruiſant tout, voulant ſeuls exercer
Le droit d'écrire, & celui de penſer;
Fabricateurs de ſyſtêmes futiles,

REMARQUES.

q) Voyez les petites Lettres ſur de grands Philoſophes, faites il y a plus de vingt ans, & qui ont depuis été ſervilement copiées par tant de plagiaires, qui ſe ſont bien gardés de les citer. Voyez auſſi la Comédie des Philoſophes, & remarquez que c'eſt à l'abus de l'eſprit philoſophique qu'on doit imputer, parmi d'autres maux plus graves, l'entiere décadence de preſque tous les Arts, le mépris des bonnes régles & des vrais modeles, enfin toutes ces innovations biſarres qui nous ramenent inſenſiblement à la barbarie. La même choſe arriva chez les Grecs & chez les Romains. Dès que les Sophiſtes parurent, les beaux Arts tomberent dans l'aviliſſement.

Frondeurs hardis des préjugés utiles,
Et dont l'orgueil & la témérité
Feraient haïr même la vérité.

Que le Héros les voit avec yvresse
Contre le goût sceller leur union,
Tout asservir à leur opinion,
Des noms fameux de Rome & de la Grece
Flétrir l'honneur, & porter au Permesse
La barbarie & la confusion!

Sur un autel qu'éleva leur démence,
Le Général voit un colosse immense *r*)

REMARQUES.

r) Ce Colosse immense n'aurait-il pas quelque rapport allégorique à la masse volumineuse de l'Encyclopedie! Ce n'est pas que le projet de ce grand ouvrage ne fût digne d'un siecle de lumiere, & que l'ouvrage même, comme on l'a répété souvent, n'ait eu quelques coopérateurs d'un mérite distingué; mais il s'en est trouvé de très-médiocres en bien plus grand nombre. Une imagination fougueuse & déréglée, une esprit de licence, de vertige & d'orgueil, ont présidé à trop d'articles. On a déjà observé que M. Diderot lui-même n'en a pas jugé plus favorablement. C'est, à bien des égards, le Cahos d'Ovide : *rudis indigestaque moles.*

De qui le front eſt caché dans les airs,
Et dont la main s'étend ſur l'univers.
Il reconnaît la Déeſſe qu'il aime.
Cette merveille enyvre tous ſes ſens.
Mais, ô prodige! il s'apperçoit lui-même,
Environné d'un nuage d'encens.
Il eſt aux piés de l'auguſte Immortelle,
Comblé d'honneurs qu'il partage avec elle.
A tout le Pinde il impoſe des loix, *s*)
Et la raiſon diſparaît à ſa voix.

REMARQUES.

s) Alluſion à la Poétique du Général. Boileau avait donné pluſieurs chef-d'œuvres, &, entre autres, ſa belle Epitre ſur le paſſage du Rhin, avant que de s'ériger en Légiſlateur du Parnaſſe.







C. Monnet inv. et del. 1776.

Homére en Gréce aurait eu cet honneur.



LA DUNCIADE.

CHANT HUITIEME.

L'AMBASSADE.

QUAND le Héros, fier de ſa viſion,
En ſavourait la douce illuſion,
Et qu'enyvré du ſonge prophétique,
Il voit déja de nouveaux Marmontels
Répandre au loin ſa doctrine hérétique,
Et du bon goût renverſer les autels,
Que faiſiez-vous, Nymphes de l'Hippocrene ?
Divinités, ſi cheres autrefois
A nos français, quand le plus grand des Rois
Vous appellait aux rives de la Seine,
Et qu'on vous vit accourir à ſa voix.

Filles du Ciel, ô Muſes adorées ;
Tout a changé, ces beaux jours ne ſont plus.

La barbarie habite nos contrées,
Et les accords de vos lyres ſacrées
D'un peuple ingrat ſont à peine entendus.
Stupidité dès-long-tems vous menace,
Et des complots de ſon orgueil jaloux
Déja le bruit eſt monté juſqu'à vous.
De ſes guerriers vous connaiſſez l'audace :
Pudiques Sœurs, ah ! pour vous j'en frémis.
Par un ſerment ils ſe ſont tous promis,
Si le Deſtin leur livre le Parnaſſe,
De faire, hélas ! à vos chaſtes attraits
L'affront cruel qu'on ne vous fit jamais.
D'avance entre eux ils diſputent leur proye.
Tels que jadis, ſur les cendres de Troye,
Les fils d'Atrée, Ulyſſe, Mérion,
Pyrrhus, Ajax, tous les chefs de la Grece,
Dans les tranſports d'une inſolente yvreſſe,
Se partageaient les veuves d'Ilion,
Telle eſt des ſots la ſuperbe folie.
Diderot veut qu'on lui cede Thalie. *a*)
Robé prétend, même aux yeux des vainqueurs,

REMARQUES.

a) On ſait que c'eſt une des prétentions favorites de M. Diderot, que d'avoir réformé & perfectionné le genre comique; & véritablement, quiconque peut ſe paſſionner pour ſes Comédies, eſt bien en droit de mépriſer celles de Moliere.

De Polymnie *b*) arracher les faveurs.
Mille rivaux menacent Melpomene.
Plus fier qu'eux tous, l'Auteur d'Ariſtomene,
S'il en eut cru ſes brûlantes ardeurs,
Pour effacer l'affront de ſa neuvaine,
Eut, à lui ſeul, violé les neuf Sœurs. *c*)
Mais il s'arrête, & veut borner ſa gloire
A profaner la Muſe de l'hiſtoire. *d*)
Pauvre Clio, quoi! tes tréſors divins
Seraient en proye à ſes peſantes mains!

L'impur deſſein de la horde ſtupide
Fait friſſonner la troupe Aganippide.
Elles tremblaient qu'un arrêt des deſtins

REMARQUES.

b) Polymnie eſt la Muſe de la mélodie & du Chant; & perſonne n'a moins reſpecté l'harmonie dans ſes vers, que M. Robé. L'attentat qu'il médite ſur cette Muſe, n'en eſt que plus original.

c) Tout ce morceau paraît une imitation de ces vers de Claudien:

Jam credunt viciſſe Deos, mediiſque revinctum,
Neptunum traxiſſe fretis. Hic ſternere Martem
Cogitat, hic Phœbi laceros divellere crines.
Hic ſibi promittit Venerem, ſperatque Dianæ
Conjugium, caſtamque cupit violare Minervam.

d) Il faut ſe rappeller que le Général eſt hiſtoriographe.

A Marmontel n'abandonnât leurs charmes.
Dans un couvent de timides nonnains,
Au front modeſte, aux yeux doux & bénins,
Un Grenadier répandrait moins d'allarmes.
Rien n'eſt égal à cet effroi mortel
Qu'aux doctes Sœurs inſpire Marmontel.

Témoins du trouble où ces complots perfides
Avaient plongé les chaſtes Piérides,
Apollon veut diſſiper leur frayeur.
Quoi ! leur dit-il, mes compagnes fidelles,
Quoi ! ſous mes yeux craindre qu'un raviſſeur
De vos appas ne profane la fleur !
Conſolez-vous, vous reſterez pucelles :
Plaiſant moyen de conſoler des belles !

Le Dieu pourtant, dans le fonds de ſon cœur,
Quoi qu'il en dît, ne pouvait ſans ombrage
Voir contre lui ſe former cet orage ;
Non qu'il craignît, car un Dieu n'a pas peur ;
Mais des projets de la fiere Immortelle
Voulant du moins percer la profondeur,
Il réſolut de députer vers elle
Un eſpion qu'on nomme Ambaſſadeur. *d*)

REMARQUES.

c) Non pour faire une alliance avec elle, intention ridicule que quelques perſonnes ont fait ſemblant

Pour cet emploi brillant & difficile,
Jadis à Rome il eut choisi Virgile;
Homere en Grece aurait eu cet honneur,
Milton dans Londre, & le Tasse à Ferrare.
Un seul Français, favorisé comme eux, *f*)
Du grand Henri Chantre à jamais fameux
Pouvait prétendre à ce titre si rare.
Il fut nommé. Le Parnasse applaudit.
L'envie alors fut réduite à se taire.

Flatté d'un choix qui prouvait son crédit
Près d'Apollon, l'impatient Voltaire,
Quoique malade & presque octogénaire,
Chez la Déesse en hâte se rendit.
Même on prétend que pour aller plus vîte,
Il enfourcha le superbe Grison,
Dont autrefois à sa Jeanne il fit don. *g*)

REMARQUES.

de prêter à l'Auteur. Il sait trop bien qu'*entre ces ennemis il n'est pas de traité;* mais comme il le dit, pour pénétrer les projets de la Déesse.

f) Quel éloge! on voit bien que le talent de l'Auteur ne se borne pas au genre satyrique.

g) Il serait très-permis en Poésie de représenter l'Arioste, monté sur son hippogriffe. L'âne qui eut l'honneur de porter la Pucelle, le beau Dunois, &c.

Cette monture aſſez hétéroclite,
Chemin faiſant lui rappellait Fréron.

Peut-être ici, quelque lecteur profane
Demandera : mais à quoi bon cet âne !
Je vous l'ai dit, il fallait un Courſier
Pour tranſporter notre illuſtre malade.
Et puis, d'ailleurs, ce baudet ſingulier
De ſon eſpece eſt-il donc le premier
Que l'on ait fait conſeiller d'ambaſſade ?
Ah ! je connais maint âne plus groſſier
Qui dans l'état occupe un plus beau grade :
Reſpectez donc le céleſte baudet,
Et laiſſez-moi de grace aller au fait.

Pour illuſtrer à jamais ſon entrée,
Une brillante & nombreuſe livrée
Accompagnait le grave Ambaſſadeur,
Et de ſon rang annonçait la ſplendeur.
Comme il en fit le choix à la volée,
C'était un peu marchandiſe mêlée.

REMARQUES.

n'eſt pas indigne de porter M. de Voltaire. Le choix de cette monture nous paraît même d'autant plus judicieux, que c'eſt une politique très-adroite à un Ambaſſadeur, que de ſe ménager, au beſoin, quelque intelligence dans le pays ennemi.

J'en

J'en ſuis fâché; mais d'un hiſtorien
La loi premiere eſt de ne cacher rien.

Un des ſuivans était Robert Covelle, *h*)
Grand ſectateur de la loi naturelle,
Qui doit ſa gloire au libelle grivois
Ecrit en vers contre les Genevois.
Plus loin venait, aux ordres de Voltaire,
D'avanturiers une troupe légere.
Le dur Martin *i*), le prudent Cacambo,
Et ce Pangloſs, qui voyait tout en beau,
Et ce Candide amant de Cunégonde,
Vaurien aimable & libertin charmant,
Lui qui parfois combat ſi plaiſamment

REMARQUES.

h) C'eſt le Héros du Poëme intitulé la Guerre de Geneve. L'Auteur de ce Poëme a eu grande raiſon de dire en parlant du ſtyle de Boileau:

Il eſt trop beau, je ne puis l'imiter.

Il y a véritablement une prodigieuſe différence de la Guerre de Geneve au Lutrin.

i) Perſonnages du Roman de Candide par le Doctеur Ralph. Il était difficile de prodiguer plus de gaîté ſur un fonds plus triſte. L'Auteur veut prouver que tout eſt mal. Eſt-ce donc une vérité philoſophique bien conſolante pour le genre humain?

La providence arbitre de ce monde :
Tous égrillards & pécheurs endurcis,
Et se moquant du peuple circoncis. *k*)

On discernait, dans la joyeuse bande,
Maints beaux esprits frondeurs de la légende.
L'un des premiers est Guillaume Vadé, *l*)
De l'Evangile ennemi décidé.
On y voyait l'auteur de l'Ecossaise,

REMARQUES.

k) C'est un des symptomes de l'épidémie philosophique actuellement dominante, que de se répandre en invectives contre le peuple Juif. On croit rabaisser le mérite des Pseaumes de Rousseau, en les appellant des Chansons hébraïques. Veut-on humilier Racine? on ose dire qu'il n'a peint que des Juifs. Ces outrages d'une Philosophie qui devrait se piquer de tolérance & d'humanité, commençaient à révolter le Public impartial; les Lettres de quelques Juifs Portugais ont enfin vengé la Synagogue aux dépens des railleurs.

l) Nous ne connaissons Guillaume Vadé, que par le témoignage de Catherine Vadé, sa cousine. Elle nous apprend que son cousin était si modeste, qu'il ne voulait pas que l'on dônnât à ses Opuscules d'autre titre que celui de fadaises : ce qui prouve qu'il en jugeait assez comme le public.

Qui, ſous le nom de Jérôme Carré, *m*)
Donna le jour à plus d'une fadaiſe
Dont le public ne lui ſut aucun gré;
L'Abbé Bazin, *n*) diſcoureur agréable,
Par qui l'hiſtoire eſt traveſtie en fable;
De cet abbé le cauſtique neveu,
Qui, ſur un mot, pour ſon oncle prend feu; *o*)

REMARQUES.

m) La même Catherine Vadé nous apprend que le fameux Auteur ou Traducteur de la Comédie de l'Ecoſſaiſe, ſe nommait Jérome-Thomas-Raymond-Ignace-Xavier-François-Régis Carré. Nous félicitons les Lecteurs qui peuvent avoir la clef de ces plaiſanteries. Pour nous, qui n'avons pas ce bonheur, nous avouons de bonne foi qu'elles nous paraiſſent aſſez inſipides.

n) Auteur de la Philoſophie de l'Hiſtoire. Cette Philoſophie conſiſte à ébranler la certitude hiſtorique, en ſubſtituant aux témoignages des Hiſtoriens une foule de conjectures ſouvent haſardées. Avec une érudition plus apparente que réelle, mais d'une ſuperficie très-impoſante, il eſt aiſé à un homme de beaucoup d'eſprit de jetter des nuages ſur les verités les mieux établies.

o) Alluſion à un Ecrit intitulé la Défenſe de mon Oncle. Un Savant modeſte avait donné un petit volume des Erreurs de l'Abbé Bazin, ſous le titre de Supplément à la Philoſophie de l'Hiſtoire. Le neveu

Monsieur Imhoff, *p*) ce Russe mal-honnête,
Qui dans Paris vint nous laver la tête;
Certain Docteur appellé Zapata, *q*)
Et, pour tout dire, un fils de Loyola,

REMARQUES.

de cet Abbé répondit à la Critique de ce Savant, en le traitant de paillard effronté, d'excrément de college, d'apologiste des bord..., du péché de Sodome, de l'inceste, de la bestialité, &c. &c. il faut avouer que le style du pere Garasse était de meilleure compagnie, quoique Garasse n'eut pas l'honneur d'être philosophe.

p) C'est le Russe à Paris. Nous ne savons si c'est un personnage réel ou factice. Il s'est un peu moqué de nous, mais nous pourrons bien le lui rendre, si jamais il nous prend envie de faire un voyage à Petersbourg.

q) Nous avons de ce Docteur environ soixante questions sur la Bible. On peut juger du caractere de ses plaisanteries par une des questions qui terminent sa brochure. » Quand je rencontrerai des filles Juives, » dois-je coucher avec elles avant de les faire brû» ler? & lorsqu'on les mettra au feu, n'ai-je pas le » droit d'en prendre une cuisse ou une fesse pour mon » souper avec des filles Catholiques? «

Le pere Adam *r*) qu'on n'attendait point là.

Quelque Cenſeur va m'objecter encore
Que dans l'eſpoir d'en impoſer aux yeux,
L'Ambaſſadeur aurait pu choiſir mieux.
Brutus, Oedipe, Oroſmane, Zamore, *s*)
Tant de Héros ſi juſtement fameux,
Tant de grands noms que la gloire protege,
Et qui vivront chez nos derniers neveux,
Lui formeraient un plus noble cortege.
C'eſt mon avis. Ce choix précipité
Fut de ſa part une témérité.

Avec ſa ſuite, à la hâte aſſemblée,

REMARQUES.

r) C'eſt un bon Jéſuite, réfugié chez M. de Voltaire, & qui, malgré ſon nom, n'eſt pas le premier homme du monde, à ce que dit ſouvent cet illuſtre Ecrivain.

s) C'eſt dans ces ouvrages dignes de ſa gloire, que nous aimons à reconnaître M. de Voltaire. Il ſerait auſſi injuſte de le juger d'après ſa livrée, que de vouloir apprécier un homme d'Etat ſur les propos de ſon antichambre. On pourrait faire une énumération beaucoup plus longue des bons ouvrages de M. de Voltaire. Voyez ſon article dans les Mémoires Littéraires de l'Auteur.

Son Excellence, ainſi que je l'ai dit,
Piquant des deux ſur ſa monture aîlée,
Chez la Déeſſe en pompe deſcendit.

Les ſots d'abord lui fermerent la porte :
Ils ignoraient quelle était ſon eſcorte.
Ils redoutaient que l'eſcadron guerrier
Ne méditât contre eux quelque entrepriſe,
Et dans leur camp ne vint les défier ;
Mais en voyant les branches d'Olivier
Qu'offrait Voltaire en ſigne de franchiſe,
Stupidité revint de ſa mépriſe.
Le Général l'avertit en ſecret
Que par ſes ſoins & par ſon entremiſe
Peut-être bien Voltaire on gagnerait,
Que ſa livrée on lui débaucherait,
Et qu'en tout cas on ſe hazarderait
A l'arrêter lui-même par ſurpriſe.
A l'inſtant donc, le Miniſtre du Dieu,
Qui commençait à murmurer un peu,
Fut introduit aux piés de la ſottiſe.

Sage enchanteur, ah! c'eſt dans ce moment
Que j'ai beſoin de ta faveur divine,
Pour retracer un grand événement
Que nul lecteur, nul mortel ne devine.
Daigne m'apprendre, officieux Merlin,
Tous ces détails dont je ne dois rien taire.

Obſervant tout avec un œil malin
Qu'il promenait ſur l'aſſemblée entiere,
L'Ambaſſadeur appuié d'une main
Sur le neveu du docte Abbé Bazin,
Ainſi parla pour entrer en matiere :
Ecoutez-moi, je ſuis le vieux Voltaire,
Et d'Apollon plénipotentiaire...
Sur ce ton noble il eut continué ;
Mais chez les ſots le ſublime eſt hué.
Fréron, d'ailleurs, ſe mit ſi fort à braire,
Au ſeul aſpect de l'âne ſon confrere,
Que de ce bruit le Vieillard irrité
Prit cet affront pour une hoſtilité.
Ce n'eſt point lui, c'eſt le Dieu qu'on outrage.
Sa dignité l'oblige à ſe venger :
A haute voix il allait exiger
Qu'on lui remît le coupable en otage,
Se promettant de le bien corriger.
Fréron certain du châtiment ſiniſtre
Que d'Apollon lui gardait le Miniſtre,
Se mit à braire avec plus de fureur.
A ce ſignal, ô ſurpriſe, ô terreur !
L'Ambaſſadeur voit ſa ſuite infidelle
Fuir du côté de la ſotte immortelle.
De tant d'amis, d'un parti ſi nombreux,
Il ne lui reſte, en ce déſordre affreux
Que ſon Griſon plus eſtimable qu'eux.
O des Griſons rare & parfait modele !

Il vient s'offrir à l'Envoyé confus,
Qui prend ſon tems pour remonter deſſus.
Un peu plus tard la perfide ſéquelle,
Le Général, Diderot & Saurin,
Sur le grand homme allaient porter la main. *t*)
Ainſi, dit-on, le vainqueur de Pavie, *u*)
Au droit des gens ſe fiant un peu trop,
Pour éviter pareille ignominie,
Fut obligé de s'enfuir au galop.
Tous entouraient Voltaire avec audace,
Tous lui fermaient le chemin du Parnaſſe;
Mais il leur jette un coup d'œil qui les glace.

REMARQUES.

t) M. de Voltaire ne devait s'affilier à aucune Secte. Il a eu le tort de ne ſe pas fier aſſez à ſa gloire, & c'était, peut-être, le ſeul moyen de l'affaiblir. Il a reçu & donné bien des louanges que la poſtérité aura peine à lui pardonner.

u) Charles-Quint, preſſé d'appaiſer les troubles de la Flandres, vint ſe remettre, avec plus de légéreté que de prudence, à la diſcrétion de François Premier, qui n'en abuſa point; mais éclairé par la réflexion ſur le danger qu'il avait couru, & diſſimulant mal ſa crainte, il partit de Paris avec la plus grande précipitation.

Tel Coligny, d'aſſaſſins entouré, *x*)
Semblait un Roi par ſon peuple adoré.

L'âne intrépide & docile à ſon maître,
Se rappellant l'ardeur qu'il fit paraître,
Lorſque Milan, *y*) témoin de ſes exploits,
Le vit ſauver des attentats d'un prêtre,
Et Dorothée, & lui-même, & Dunois,
L'âne indigné pourſuit, atteint, renverſe, *z*)
Tous ces felons que la frayeur diſperſe,

REMARQUES.

x) Le choix de cette comparaiſon, tirée mot pour mot, du plus bel ouvrage de M. de Voltaire, nous a paru ſinguliérement heureux.

y) Voyez le ſeptieme Chant de la Pucelle.

z) Nous croyons que ce Chant ne pouvait être terminé d'une maniere plus ſatisfaiſante. Voilà M. de Voltaire rendu à lui-même, & débarraſſé de ſa perfide livrée. Il n'a beſoin que de ſa monture pour diſſiper cette foule orgueilleuſe qui oſait ſe promettre une réputation aux dépens de ſa gloire. Il retourne paiſiblement au Parnaſſe, où il conſervera toujours le rang d'un des plus ſinguliers & des plus rares génies qui ayent jamais illuſtré l'Europe.

NB. Que M. de Voltaire lui-même a donné à ce Chant de la Dunciade le témoignage le moins ſuſpect

Lance à Fréron un regard de mépris,
Et prend ſon vol aux céleſtes Lambris.

Tandis qu'au Pinde il reconduit Voltaire
Emerveillé de la fureur des ſots,
Stupidité, qui redevient plus fiere,
De ſon parti voyant groſſir les flots,

REMARQUES.

& le plus flatteur de ſon approbation, dans ſon charmant Dialogue de Pégaſe & du Vieillard. Voilà ce que l'on s'eſt bien gardé de remarquer, & ce que, pour l'honneur de M. P..., & pour le ſien, nous ne pouvons nous diſpenſer de tranſcrire:

J'écris une ſottiſe; auſſitôt on l'imprime.
On y joint méchamment le recueil clandeſtin
De mon couſin Vadé, de mon oncle Bazin.
Candide, empriſonné dans mon vieux Secrétaire,
En criant *tout eſt bien*, s'enfuit chez un Libraire.
. . . .
Quatre Bénédictins, avec leurs doctes plumes,
Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fut-on ſur toi monté,
Avec ce gros bagage à la poſtérité.

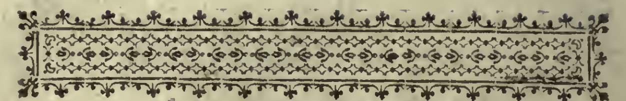
Rien ne prouve mieux la richeſſe réelle de M. de Voltaire, que cet aveu plein de nobleſſe & de franchiſe. Rien n'eſt plus propre à déconcerter ſes adulateurs, à déſarmer ſes critiques, & à prouver enfin que ce grand homme ſait lui-même apprécier, mieux

Fait dans les rangs de ſa ſuite guerriere
Diſtribuer la troupe auxiliaire ;
Et déployant ſon ſuperbe étendart,
Elle donna le ſignal du départ.

REMARQUES.

que perſonne, ſa véritable gloire. Au reſte, cette même Livrée, qui nous a paru injurieuſe pour lui, & qu'il abandonne, ferait beaucoup d'honneur à ceux de nos Gens de Lettres, qui, peut-être, ont la fatuité de ſe croire au-deſſus d'elle. Ils auraient lieu d'être très-flattés s'ils étaient ſeulement d'auſſi bonne maiſon. Nous n'en exceptons pas même ceux que M. de Voltaire a la complaiſance d'appeller ſes amis.





LA DUNCIADE.

CHANT NEUVIEME.

LES AMAZONES.

SExe enchanteur, à qui tout rend hommage,
Si j'ai paſſé le printems des amours,
Si malgré moi, j'ai l'honneur d'être ſage,
Je me ſouviens encor de ces beaux jours
Où j'ai ſubi votre doux eſclavage.
Qui n'eut alors envié mon partage!
La volupté, fidelle à mes deſirs,
En m'égarant de plaiſirs en plaiſirs,
Se conformait à mon humeur volage.
Fiere Daphné, pour vaincre tes rigueurs,
Du ſentiment j'empruntais le langage.
A moins de frais j'allumais tes ardeurs,
Folâtre Eglé, tes plus tendres faveurs
Etaient le prix d'un léger badinage.



Heureux enfant, égalez votre pére !

Mais, croyez-moi, ſexe fait pour charmer,
Contentez-vous d'un ſi noble avantage,
Et n'allez pas vous laiſſer enflammer
Pour les faux biens qui ſont à notre uſage.
Ne quittez point l'aiguille de Pallas
Pour le compas de la grave Uranie;
N'enviez point les palmes du génie;
Le Ciel vous fit pour de plus doux combats:
Donnez des loix, & n'en recevez pas.
N'allez jamais, d'une ardeur indiſcrette,
De Calliope emboucher la Trompette.
Si quelquefois, pour le docte Côteau,
Vous négligez les myrthes de Cythere,
Suivez plutôt la tendre Deshouliere.
Les ſons légers de l'humble chalumeau
Offrent aſſez de quoi vous ſatisfaire.
Je n'aime point une femme guerriere:
J'aime encor moins celle qui ſur les bancs
Va ſe mêler au troupeau des pédans.
Signalez-vous dans une autre carriere.
Que dans les cieux Prométhée ou Newton
Aillent encor dérober la lumiere,
Il eſt plus doux d'égarer la raiſon.
Du bel Eſprit l'importune chimere,
Même à nos yeux, ne vaut pas l'art de plaire.

Stupidité ne penſe point ainſi.
Elle a ſans ceſſe autour de ſa perſonne

Un bataillon qu'elle-même a choisi.
Ce fut jadis la prude Scudéri *a*)
Qui commanda cette troupe Amazone.
A cet emploi succéda Gr-f-gny. *b*)
Sottise après fit choix de du B-c-ge, *c*)
Fiere beauté, l'ornement d'un autre âge.
Elle y viendra cette Ricc-b-ni,

REMARQUES.

a) Madeleine de Scuderi, Auteur des Romans de Clélie, du grand Cyrus, &c. ouvrages qui n'ont plus de lecteurs.

b) Des Lettres d'une Métaphysique précieuse, sous le nom d'une Péruvienne, une Comédie Romanesque, prise d'une autre Comédie du même genre, intitulée la Gouvernante, firent à Madame de G... quelque réputation de son vivant : encore n'est-il pas bien avéré qu'elle fut l'auteur de ces ouvrages. Il est difficile de reconnaître la main d'une femme dans la Métaphysique amoureuse des Lettres Péruviennes.

c) Madame du B... est connue par une Tragédie des Amazones, & par un Poëme imité du Paradis perdu de Milton. Une femme née pour les Graces devrait être peu jalouse de figurer à la suite de Calliope & de Melpomene. Madame Déshoulieres fit une Tragédie de Genseric, on lui conseilla de retourner à ses moutons.

Qui n'a point fait le Marquis de Cressi, *d*)
Qui n'a point fait les Lettres de Fanni,
Qui n'a point fait Juliette Catesbi.
P-ys-eux, *e*) peut-être aura son tour aussi.
Vous étiez-là, vaillante Hermaphrodite,
Belle Malcrais, mais ennuyeux Maillard, *f*)
Pour exprimer votre double mérite,
Calot lui-même, *g*) eut épuisé son art.

REMARQUES.

d) Jolis Romans que beaucoup de gens refusent à l'Auteur dont ils portent le nom.

e) On a retenu d'un des Romans de cette Dame, intitulé Zamor & Almanzine, une naïveté précieuse à conserver : » La Princesse s'ennuyait fort du Serrail: » le moyen de ne pas périr d'ennui avec des Eu- » nuques! «

f) L'original de la fameuse Mériadec de la Métromanie. C'était un Poëte Breton, qui sous le nom de Mlle. Malcrais de la Vigne, adressa des vers flatteurs à tous nos Ecrivains célebres, qui lui répondirent par des hommages galans, & même par des déclarations fort tendres. Il crut avoir acquis le droit d'avouer son sexe, & l'admiration fit place aux huées.

Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût!

g) Tout le monde connaît le burin original de Calot, l'expression singuliere & la variété surprenante de ses grotesques.

Telles marchaient ces ſuperbes rivales,
De la Déeſſe intrépides Veſtales,
Se ſouvenant d'avoir eu pour guidon,
Dans ſes beaux jours, la Comteſſe Fréron. *h*)
Trompette en bouche, & Clairon au derriere, *i*)
Pour annoncer leurs illuſtres exploits,
On voit partir la Déeſſe aux cent voix;
Et le hibou, qui fut jadis le Miere,
Voltige autour de la troupe guerriere.

Stupidité, qui connait leur valeur,
Veut, à leur tête, envahir le Parnaſſe.
Le bataillon, ſenſible à cet honneur,
Fait éclater ſa belliqueuſe audace.
Mais l'immortelle a beſoin d'un Courſier.
Ne voyant point ſon Pégaſe ordinaire,
Elle eut d'abord le projet ſingulier

REMARQUES.

h) M. Fréron qui a été Jéſuite, puis Sous-Lieutenant d'infanterie, ſous le nom du Chevalier Fréron, puis Abbé, puis marié, puis remarié, &c. a été auſſi Comteſſe. Ses premieres feuilles s'appellaient Lettres de la Comteſſe ***

i) On ſait que la Renommée s'eſt enrichie d'une nouvelle Trompette, qui n'eſt pas aujourd'hui la moins employée.

De

De transmuer Chaumeix en dromadaire;
Lorsqu'avisant Fréron son Chancelier,
Qui soupirait encor de son injure, *k*)
Viens, lui dit-elle, & sers moi de monture.
Au même instant le grave Aliboron
Fut possesseur de deux superbes aîles.
Il les déploie : il admire le don
De la Déesse, & croit que sans façon
Il va franchir les voûtes éternelles.
Il voit déja les vastes cieux ouverts,
Quand un malheur qu'il ne prévoyait guere,
Dérangea bien ce projet téméraire.
Stupidité, qui fait tout de travers,
Avait placé les aîles à l'envers :
Si que Fréron, loin de fendre les airs,
Etait porté, par un essor étrange,
Non vers le ciel, mais toujours vers la fange.
Plus l'animal s'obstinait à grimper,
Plus il luttait contre son caractere,
Et plus son aîle, agile en sens contraire,
Dans le *Bathos* le forçait à ramper.

Mon cher Lecteur, à ce tableau risible

REMARQUES.

k) Le double passe-droit que lui a fait la Déesse en faveur du Général.

Arrêtons-nous. Contemplez un moment
Mon Hippogriffe en ſa marche pénible.
Suivez des yeux le reptile volant.
De ſon inſtinct, toujours prédominant,
Voyez agir la force irréſiſtible.
La Déité, lui ſerrant le bridon,
L'excite envain à grands coups d'aiguillon;
Tout le pouvoir de la fiere immortelle
Eſt épuiſé ſur l'animal rebelle.
Elle ne peut, qu'au bruit du fouet vengeur,
Du lourd Courſier hâter la peſanteur.
Un mot pourtant dont ſe ſouvient la belle,
Mot, à la fois, énergique & moqueur,
Du quadrupede éveille un peu l'ardeur.
Dès qu'il l'entend, ſa marche eſt plus honnête:
Waſp l) eſt le mot qui fait aller la bête.

Stupidité déſigne à ſes ſoldats
La docte enceinte où s'adreſſent leurs pas.
Déja leurs yeux étincellent de joie;
Et Marmontel croyait ſaiſir ſa proie,
Quand tout-à-coup, de glapiſſantes voix
Qui s'efforçaient de parler à la fois,

REMARQUES.

l) *Waſp*, ou Frélon, perſonnage du faiſeur de feuilles dans la Comédie de l'Ecoſſaiſe.

Font arrêter la ſuperbe Déeſſe.
A ce tumulte on accourt, on s'empreſſe ;
On veut ſavoir d'où naît ce mouvement :
Le bruit s'accroît de moment en moment :
Las! il partoit du bataillon femelle!

Sage Merlin, faut-il que je révele
Ce qui cauſait cette étrange rumeur ?
Dois-je trahir les ſecrets d'une belle ?
Comment pourrai-je, ô prudent enchanteur,
Conter un fait qui n'a pas de modele ?
Faut-il ici vous dire ingénûment
Qu'une Amazone, une docte pucelle
Faiſait alors... quoi, lecteur?... un roman?
Une chanſon ? quelque piece nouvelle ?
Un madrigal ? ... non ... c'était ... un enfant.
J'ai dit le mot. Or c'eſt à vous, Meſdames,
D'après ce fait qu'il fallait publier,
A décider ſi le ciel fit les femmes
Pour guerroyer, ou pour verſifier.
De ce grand jour l'événement ſublime
Fit que l'auteur ne put être anonyme.
Recevez-donc, douce Ricc-b-ni,
Mon compliment ſur cet enfant chéri :
On ne pourra vous nier celui-ci.
B....... vole aux cris de la guerriere.
Rien ne l'arrête. A ce tendre intérêt,
On voit aſſez qu'il était du ſecret :

Heureux enfant, égalez votre pere!

Stupidité defcendit de Fréron,
Mit pied à terre, & reçut le poupon.
La Déité n'eft rien moins que févere:
Elle embraffa le gentil nourriffon,
Qui, pour fignal de fa gloire future,
Se met foudain à beugler comme un veau, *m*)
Miaule en chat, & croaffe en corbeau.
Stupidité, pour confirmer l'augure,
Plonge l'enfant dans un marais voifin.
Deviens, dit-elle, infenfible aux bleffures,
Invulnérable aux affronts, aux injures,
Comme les Wafps de Quimpercorentin. *n*)

REMARQUES.

m) Ceci eft imité de Pope avec difcrétion. Il dit que Martin Scribler, venant au monde, beugla comme un veau, bêla comme une brebis, caquetta comme une pie, grogna comme un porc, hennit comme un cheval, croaffa comme un corbeau, miaula comme un chat, imita le cri des oyes qui fauverent le capitole, fe mit à braire comme un âne... & que le lendemain on le trouva jouant dans fon lit avec deux hiboux.

n) On prétend que la maifon Wafp eft originaire de Quimpercorentin.

Jouis en paix de ton noble destin,
Et défends-toi la plainte & les murmures.
Telle autrefois l'immortelle Thétis *o*)
Dans l'onde noire avait plongé son fils,
Tel, aux regards de la sotte phalange,
Le nourrisson de la Stupidité
Fut par trois fois replongé dans la fange,
Et son talon ne fut pas excepté.
Son goût naissant aussitôt se déclare :
Déjà dans l'air il pousse un cri bisarre :
D'après ce cri, dont retentit le lac,
Par la Déesse il fut nommé Kakouac. *p*)

O noble Enfant, né dans ce jour de guerre,
De quels exploits tu vas remplir la terre!
La Déité t'accorda l'heureux don
De plaire aux sots en choquant la raison;
De déployer, dans une hebdomadaire,

REMARQUES.

o) On sait qu'elle plongea son fils Achille dans le Styx, pour le rendre invulnérable; mais elle oublia d'y plonger son talon, précaution que la Stupidité ne néglige pas en faveur de son jeune éleve.

p) Allusion aux Mémoires pour servir à l'Histoire des *Cacouacs.* On sait que ce mot dérive du Grec, & quelle Secte l'Auteur avait prétendu désigner.

Et la bassesse, & l'orgueil d'un Corsaire;
De plaisanter, sans craindre les arrêts,
Mieux que Zoïle, ou que l'Abbé Morlaix;
De colorer la noire calomnie;
De déchaîner contre la Vérité
Tous les serpens dont se nourrit l'envie,
Et d'insulter avec impunité
Au noble essor des enfans d'Uranie.
Il eut le don de trouver tout mauvais,
Hors les écrits que lui-même aurait faits.
Il eut enfin, tout l'esprit de sa mere,
La noble audace & le feu de son pere.
Ainsi nâquit cet ante-christ du goût: *q*)

REMARQUES.

q) On aura peine à croire que la naissance de cet Enfant, si visiblement allégorique, ait fourni le sujet d'un des reproches les plus graves que l'on ait faits à l'Auteur. On voulait que, par cet accouchement supposé, il eut flétri la réputation & calomnié l'honneur d'une chaste Amazone. Mais qui ne voit que l'enfant Kakouac, qui beugla comme un veau, miaula comme un chat, & croassa comme un corbeau, n'est qu'un personnage évidemment idéal, tel que Martin-Scribler, Mathanasius, &c.? qui ne voit que ce nouveau Python n'est qu'un symbole des Zoïles à venir, & qu'enfin les vrais méchans sont ceux qui voudraient mêler de la noirceur au badinage d'une fiction purement poétique.

Puiſſent ces vers le démaſquer par-tout !

O ſouverains, qui chériſſez la gloire,
Méfiez-vous de ce nouveau Python ;
C'eſt l'ennemi des filles de Mémoire,
Qu'il ſoit percé des fleches d'Apollon.
Il a des Arts conjuré la ruine :
Tout eſt perdu ſi jamais il domine.

Stupidité remet le nourriſſon
Entre les mains de l'illuſtre guerriere;
Puis reprenant ſon audace premiere,
Elle remonte auſſitôt ſur Fréron,
Qui ſe battait alors pour un chardon
Avec Légier, Monvel & la Morliere.
Aliboron fut proclamé vainqueur:
Il en conçoit un favorable augure,
Et plus léger, plus prompt dans ſon allure,
Il ſemble enfin montrer quelque vigueur.
Tel, à la voix du Héros de Cervante,
Son fier Courſier, le fameux Roſſinante,
Du Paladin préſageant les exploits,
Oſa, dit-on, galopper une fois. *r*)

REMARQUES.

r) Voyez le XIV. Chapitre du tome 3 de Don Quichotte.



LA DUNCIADE.

CHANT DIXIEME.

LE SIFFLET.

TAndis qu'en proye à leur vaine arrogance,
Vers le Parnaſſe ils marchaient en ſilence,
Et qu'ils croyaient avec impunité
Du Dieu du jour tromper la vigilance,
Alors ce Dieu méditait ſa vengeance.
Il obſervait, ſur Pégaſe monté,
Du bataillon la ſuperbe ordonnance.
Il fut d'abord un peu déconcerté
Quand il eut vu leur nombreuſe affluence :
Sur cette foule il n'avait pas compté,
Et tant de ſots paſſaient ſon eſpérance.

Stupidité l'apperçoit dans les cieux.
A ſon aſpect, Fréron & la guerriere



C. Monnet inv: et sc. 1770.

O grand pouvoir du terrible sifflet !



Voudraient déjà retourner en arriere ;
Mais à l'envi se rassurant tous deux :
C'est bien à toi, Dieu faible & téméraire, *a*)
D'oser, dit-elle, irriter ma colere !
Sœur du Cahos, je regnais avant toi ;
Je commandais à la nature entiere,
Quand sur le Pinde on ignorait ta loi.
Longtems la nuit précéda la lumiere,
Et le destin te fit naître après moi : *b*)
Fuis ton aînée, & crains de me déplaire.

Elle parlait ; Apollon, né railleur,
Lui répondit par un regard moqueur,
Accompagné d'un sourire ironique.
Ce froid mépris, ce silence énergique
Fit son effet ; & la Déesse eut peur.
Pour s'en tirer ne sachant comment faire,
D'un ton plus doux elle lui dit : mon frere,
La tolérance affermit les états :
Vous l'apprendrez en lisant Bélisaire.
Que l'intérêt, parmi les potentats,

REMARQUES.

a) Imitation d'Homere.

b) Rien de plus vrai que cette allégorie. Le droit d'aînesse est incontestable ; l'ignorance & la barbarie ont toujours précédé les Arts.

Céde une fois au bonheur de la terre.
Donnons au monde un exemple ſi beau :
De la diſcorde éteignons le flambeau,
Et qu'entre nous, l'eſprit philoſophique
Forme, du moins, un accord politique.

A ces propos, Meſſer Aliboron,
Penſant déjà que la paix était sûre,
Voulut traiter de monture à monture,
Et s'allier au courſier d'Apollon.
En ſa préſence il gambade, il s'exerce,
Et jusqu'à lui portant ſon vol inverſe,
Il veut agir de pair à compagnon :
Mais le courſier, bleſſé d'un tel commerce,
Et dédaignant l'ex-Jéſuite étalon,
Tournant le dos, d'une fiere ruade,
Du lourd Griſon repouſſa l'accolade.

Cherchez, Lecteur, dans Pline ou dans Buffon,
Ce qu'ils ont dit à l'article Fréron : *c*)
Vous y verrez que l'animal eſt traitre.
C'eſt ce qu'alors il fit aſſez paraître.
Plein de dépit, mais le diſſimulant,
Aliboron toujours caracolant,

REMARQUES.

c) Voyez la premiere page du 8e. volume de l'Hiſtoire Naturelle de M. de Buffon, édition *in*-12.

Tourne Pégafe; & bouillant de colere,
Vint lâchement le mordre par derriere.
Toute l'armée applaudit à grands cris;
De fon audace Apollon fut furpris :
Pour un moment il le crut redoutable;
Car il pouvait entraîner par fon poids
Phébus, Pégafe & l'Olympe à la fois.
Le bataillon, d'ailleurs, eft formidable :
Vers le Parnaffe il avançait toujours :
Apollon voit qu'il faut être implacable.

Mufe, dis-moi qui vint à fon fecours,
A quel prodige il eut enfin recours;
Révele-moi ce combat mémorable,
Et de Fréron la chûte épouvantable.

Mon cher Lecteur, vous faurez qu'Apollon
N'eft pas réduit feulement à fa lyre :
Il a de plus une arme qui déchire,
Arme fatale à plus d'un avorton
Qui croit régner dans le facré Vallon.
C'eft un gardien qui veille à fon Empire.
Ce n'eft pourtant que le fifflet du goût :
Mais ce fifflet l'accompagne partout.
Lorfqu'un rimeur, en proye à fon délire,
Prend fon accès pour le talent d'écrire,
Tout auffitôt Phébus en eft inftruit
Par fon fifflet, & mon fot éconduit.

Pour Marmontel il siffla de lui-même,
Quand sur le Pinde on entendit sa voix.
Il redoubla, quand son orgueil extrême
Osa donner de poétiques loix.
Il est doué de ce pouvoir suprême:
Tels ces Trépiés, chef-d'œuvre de Vulcain, *d*)
Marchaient sans guide au Conseil du destin.

Apollon siffle : & le bruit énergique
Qui retentit du sifflet satyrique,
Par l'Hélicon est au loin répété.
Jamais Astolphe, avec son cor magique, *e*)
Ne fit d'effet si promt, si redouté:
Déja tout cede à l'instrument cynique.

O grand pouvoir du terrible sifflet!
Vous verriez fuir & Raynal *f*) & Trublet,

REMARQUES.

d) Voyez l'Iliade, & remarquez comme tout s'anime sous la main d'Homere.

e) Voyez l'Orlando furioso.

f) M. l'Abbé Raynal, non comme l'Auteur de l'histoire philosophique & politique du commerce des Européens dans les deux Indes, que certainement il n'a ni pu, ni dû faire; mais comme l'Auteur des

Le vieux d'Arnaud, & le peſant Sedaine.
Le Général interdit & confus,
En ſoupirant ſe rappelle Egyptus. *g*)
Dorat frémit, & penſe à Théagene. *h*)
Thomas lui-même eſt contraint de céder :
Nul n'obéit, nul ne veut commander.
L'effroi glaçait la troupe fugitive :
Ainſi jadis, de la trompette juive
Les ſons vengeurs répétés par l'Echo,
Firent tomber les murs de Jéricho.
Sur Diderot Saurin ſe précipite.
Le bruit perçant les atteint dans leur fuite.
L'Abbé le Blanc ſe retire à grands pas,
En maudiſſant le démon des combats.
La peur ſe met au quartier des femelles.
L'Abbé Coyer, leur diſant des fadeurs,
En ce moment redoublait leurs vapeurs ;
Il eſt réduit de s'enfuir avec elles :
Et cependant l'Apôtre des ruelles,

REMARQUES.

hiſtoires du Stadhoudérat, & du Parlement d'Angleterre, qui ne ſont remplies que de jolies phraſes, & d'antitheſes de mots.

g) La derniere Tragédie du Général, & la plus ſifflée.

h) Tragédie de M. Dorat, non moins malheureuſe.

Même en fuyant, s'égayait fur les mœurs. *i*)
Une Amazone... Ah! j'en rougis de honte!
Tombe en courant, & produit au grand jour
Ce qui n'eft fait que pour l'œil de l'Amour.

Quoi! vous auffi, mes beaux efprits de Cour,
Pour l'Hélicon déferteurs d'Amathonte,
Quoi! votre orgueil fe dément à fon tour!
Vous vous cachez, auteur d'Amalazonte, *k*)
Faible guerrier, un fifflet vous furmonte!

Les chefs partis, on voit fuir les foldats,
Déja Monvel *l*) & le fombre Falbaire *m*)

REMARQUES.

i) Allufion au goût dominant de M. l'Abbé pour les Bagatelles morales.

k) Tragédie très-oubliée, quoiqu'elle ne foit pas très-ancienne.

l) C'eft ici le rebut de l'Armée, ou plutôt la ménagerie de la Déeffe.

m) M. Fenouillot de Falbaire, l'un des plus ennuyeux Dramaturges qui ait affligé notre théâtre. On lui doit l'*Honnête Criminel*, *le Fabriquant de Londres*, & en dernier lieu, une certaine Ecole des Mœurs, célebre par un bon mot de M. le Kain. « Comment pouvez-vous » recevoir de pareilles Pieces, lui demanda une très-

Blin, de Rosois, Charpentier, la Morliere
L'ami Robbé, qui n'en conviendra pas,
Et Sabatier *n*) roulent dans la poussiere.

Alors tomba le petit Poinsinet; *o*)
Il fut dissous par un coup de sifflet.
Telle au matin, une vapeur légere
S'évanouit aux premiers feux du jour,
Tel Poinsinet se perdit sans retour.

REMARQUES.

» grande Dame excédée de l'ennui qu'elle avait éprou-
» vé! Madame, répondit l'Acteur, *c'est le secret de la*
» *Comédie.* «

n) L'Auteur des *Trois Siecles*, plagiaire qui avilit tout ce qu'il dérobe. Il peut avoir les oreilles, mais certainement il n'a pas les mains de Mydas.

o) C'est celui qui croyait avoir le don de se rendre invisible, qui a donné tant de Scenes à Paris par son étonnante crédulité, & qui a fini par aller se noyer au pays de Don Quichotte, près du Toboso. Sa folie était du moins d'un genre gai qui prêtait à l'amusement, public; mais celle de l'ami Robbé vise à la fureur comme on peut en juger par sa derniere Satyre, & c'est l'effet des coups de bûche qui l'ont rendu convulsionnaire.

Dans cet amas de fugitives buſes,
Le rédacteur de l'Almanach des Muſes *p*)
Reçoit auſſi le prix de ſon orgueil;
Il diſparaît ainſi que ſon Recueil.

Mais Marmontel rappellant ſon courage,
De ſon malheur veut tirer avantage.
Il ſe releve, & bouillant de courroux:
Lâches amis, vous m'abandonnez tous!
Eſt-ce donc là cette ardeur enflammée
Qui vers le Pinde entraînait votre eſſor?
Un ſifflet ſeul diſperſe mon armée!
Y penſez-vous! quoi! votre oreille encor
A ce vain bruit n'eſt pas accoutumée?
Oſez me ſuivre, ou ſoudain contre vous
Mon déſeſpoir va diriger ſes coups.

A ce Diſcours, pillé dans la Pharſale, *q*)
Notre Héros crut de ſes combattans

REMARQUES.

p) Petite compilation annuelle rédigée ſans l'aveu des Muſes. Les Notes ſeules appartiennent au Rédacteur, & ce ſont préciſément les Notes qui ont fait tomber l'Almanach.

q) On a déjà parlé de la belle paſſion du Général pour Lucain.

Reſſuſciter

Reſſuſciter la vigueur martiale ;
Mais, par malheur, ce n'était plus le tems
Où l'éloquence enhardiſſait les gens.
Loin d'applaudir à ce nouveau Tyrthée, *r*)
Loin de le ſuivre, ô vertige fatal !
O trahiſon ! la troupe révoltée
Oſe ſiffler ſon propre Général.
Tels de Satan les ténébreux confreres,
A ſon orgueil, ſi l'on en croit Milton,
Répondaient tous ſur un ſemblable ton,
Et le ſifflaient du ſein de leurs chaudieres. *s*)
Pour Marmontel effrayante leçon !
Phébus, au ciel, & les ſots ſur la terre,
En l'écoutant, ſifflent à l'uniſſon :
Tel fut pour lui tout le fruit de la guerre.
Fréron toujours gardant ſon caractere,
Ne ſifflait pas, car il aimait mieux braire.

REMARQUES.

r) C'eſt le Poëte guerrier dont Horace a dit :

Tyrthæuſque mares animos ad Martia bella
Verſibus exacuit.

s) Voyez le X. livre du Paradis perdu. » Satan » ſuſpendit ſon diſcours pour goûter, au milieu des » acclamations, les applaudiſſemens qu'il croyait mé- » riter, quand il entendit, de tous côtés, d'épouvan- » tables ſifflemens, ſigne du mépris général.

Aux mouvemens de l'effréné Grifon,
La Déité, peu ferme fur l'arçon,
De l'animal empoigna la criniere;
Mais vainement elle épuife fon art
Pour contenir fa monture infidele;
Déjà Fréron méditait fon départ.
Il fait femblant de diriger fon aîle
Vers l'Empirée; & la fotte immortelle
S'applaudiffait de cet effor gaillard;
Mais à l'inftant il s'échappe fous elle.
Il eft contraint de céder à la fois
A fon inftinct, à fa honte, à fon poids.
Il obéit à la loi qui le guide;
En defcendant fon vol eft plus rapide.
Il s'abyma dans un marais profond;
Sa pefanteur l'entraîna jufqu'au fond.
Stupidité, des fiens abandonnée,
Dans fon palais retourna confternée;
Et cependant Phébus victorieux
Prend congé d'elle & plane au haut des cieux.

Meffieurs les fots, nous voilà quitte à quitte.
Chacun de nous a le lot qu'il mérite.
Dans vos écrits vous m'avez outragé,
J'en fuis content, ma gloire eft votre ouvrage.
Par fon fifflet Apollon m'a vengé,
Et les regrets feront votre partage.
Je goûte enfin le repos du vrai fage.

Pour le troubler vos cris ſont impuiſſans.
Vivons en paix déſormais, j'y conſens;
Mais reſpectez mon tranquille hermitage,
Ou je reviens terrible à l'abordage:
N'eſpérez pas éviter mon coup d'œil,
Meſſieurs les ſots, je vous vois d'Argenteuil. *t*)

ÉPILOGUE.

Ainſi j'oſais ſans crainte & ſans ſcrupule,
Mais reſpectant & les loix & les mœurs,
Sur les Écrits de nos fades rimeurs,
En me jouant, lancer le ridicule.
Dans ma retraite, oubliant leurs clameurs,
Exempt de fiel, j'oppoſais à leur rage
Quelques bons mots (innocent badinage)

REMARQUES.

t) Jolie retraite de M. P... aux bords de la Seine. C'eſt par alluſion à cette retraite, & à une femme très-aimable qui venait ſouvent en partager la ſolitude, qu'un homme d'eſprit adreſſa ces vers à l'Auteur.

> Nos rimeurs vont craindre Argenteuil,
> Comme ils craignaient jadis Auteuil: *
> Heureux pourtant dans leurs diſgraces,
> Que pour adoucir vos pinceaux!
> Vous ayez près de vous les Graces;
> Elles manquaient à Deſpréaux.

* Village près de Paris, où Boileau avait une maiſon.

Et l'amitié, qu'on ignore à Paris,
Venait regner ſous mes berceaux fleuris.
Et cependant, ô ſiecle déplorable !
O de forfaits aſſemblage exécrable !
Quelles horreurs, que de fléaux divers,
Se déchaînaient ſur ce triſte univers ! *u*)

N'a-t-on pas vu le fanatiſme impie,
Dans ſa fureur, non encore aſſoupie,
Fouler aux pieds les plus auguſtes droits,
Et menacer la majeſté des Rois ?

N'a-t-on pas vu les élémens en guerre
Se réunir pour effrayer la terre,

REMARQUES.

u) On ne ſait ſi l'on s'exagere les maux préſens ; mais aucun ſiecle, peut-être, n'a raſſemblé, dans un eſpace de moins de vingt ans, un plus grand nombre de calamités que celui-ci. Les tremblemens de terre qui ont menacé d'engloutir Lisbonne & Conſtantinople, des guerres allumées dans les quatre parties du monde, les Rois de France, de Portugal & de Pologne ſucceſſivement aſſaſſinés... Ah ! Virgile du moins avait l'avantage de datter ſes Géorgiques d'un ſiecle de gloire. Mais que nous ſommes encore barbares, & que l'Europe enorgueillie du progrès de ſes lumieres, eſt encore voiſine du fanatiſme !

Pour agiter, jusqu'en ses fondemens,
Le globe entier par de longs tremblemens ?

De l'Amérique à l'Europe ébranlée
N'a-t-on pas vu Bellone échevelée,
Teinte de sang, sécouant ses flambeaux,
Creuser partout d'innombrables tombeaux ?

Quittez, quittez ces armes que j'abhorre,
Faibles mortels, formés pour les douleurs.
Votre séjour est baigné de vos pleurs ;
Faut-il, hélas ! l'ensanglanter encore ?

Sage Choiseul, c'est toi qui loin de nous
As de Bellone écarté le courroux.
C'est par tes soins que nos heureux rivages
Sont désormais fermés à ses ravages,
Lorsqu'on la voit, chez les peuples du Nord,
Porter l'effroi, la discorde & la mort.

Viens ranimer nos Muses qui sommeillent.
Que tous les Arts à ta voix se réveillent !
A peine, hélas ! les a-t-on vu fleurir,
Qu'un sort jaloux les condamne à périr.
I en est tems, préviens leur décadence.
Les protéger, c'est honorer la France ;
De ton grand nom c'est affermir l'éclat.

Le Dieu des vers ne fut jamais ingrat. *x*)
S'il fit chérir Mécene & sa mémoire,
Il doit un jour éterniser ta gloire.
L'ami d'Auguste, indulgent aux bons mots,
Aux traits d'Horace abandonnait les sots.
Ainsi que lui, daigne un moment sourire
A la gaîté d'une utile Satyre;
Et délassé de tes soins importans,
Livre à mes vers les Scudéris du tems.

REMARQUES.

x) On ne peut trop répéter, à la gloire des Gens de Lettres, que Fouquet, dans sa disgrace, n'éprouva de fidélité que de leur part. On sait quel fut le dévoûment de Pélisson. Le bon la Fontaine, lui-même, déploya, dans cette occasion, le plus grand caractere: c'est qu'il n'est pas de vrai génie sans élevation d'ame & sans courage.



VARIANTES

CHOISIES

Dans les différentes Éditions de la Dunciade.



VARIANTES

Choisies dans les différentes Éditions de la Dunciade.

I.

La plupart des Éditions précédentes commençaient ainsi :

MEssieurs les Sots, dont la prose & les vers
Depuis longtems fatiguent mes oreilles,
Vous que Fréron, l'orateur des déserts,
Trois fois par mois, *a*) met au rang des merveilles,
Voici les jours par Apollon prédits :
Egayez-vous, Messieurs les beaux Esprits.
Vous qui craigniez le sel de la Satyre,
Sel que jamais n'anima vos Écrits,
Égayez-vous, voici l'instant de rire.

Si l'on m'a vu, dès mes plus jeunes ans,

REMARQUES.

a) L'Année Littéraire de M. Fréron paraît par cahier tous les dix jours.

Suivre tes loix, te consacrer ma vie,
Dieu des beaux Arts, si tes soins bienfaisans
Me consolaient du courroux de l'Envie,
Quand sur la Scene amené par Thalie,
Je démasquai les Sophistes du tems, *b*)
Reviens encore inspirer mon génie,
Prête à mes vers le charme des bons mots.
Je vais chanter les ténébreux complots
De la sottise & de sa confrérie.
Venger le goût c'est servir sa patrie:
Je n'attends pas de plus digne loyer.
Quel prix plus beau pourrait flatter un Sage?
Il n'en est point, malgré l'Abbé Coyer; *c*)
Et mon pays a mon premier hommage.

O mes Amis, rendez grace à Merlin,

REMARQUES.

b) Allusion à la Comédie des Philosophes. Moliere avait joué les Hypocrites de Religion, qui sont aujourd'hui très-rares. L'Auteur, dans sa Comédie, joua les Tartuffes de mœurs, qui sont devenus très-communs. Moliere fut persécuté par les faux Dévots; l'Auteur ne le fut pas moins par les faux Philosophes.

c) M. l'Abbé Coyer a fait un beau Discours moral pour prouver que le mot *Patrie* est un mot abusif qui n'a plus de sens dans aucune langue.

Si cet Ecrit mérite de vous plaire,
Remerciez cet Enchanteur divin
Du beau préſent qu'il a daigné me faire :
J'en dois conter le ſurprenant myſtere
Pour obéir aux ordres du deſtin.

Vous connaiſſez l'agréable domaine,
Le Tivoli que je dois à Mécene. *d*)
Vous avez vu ſouvent ces lieux chéris,
Paiſible Empire, où notre ſouveraine,
La liberté, conduite par les ris,
Vient préſider aux plaiſirs qu'elle amene.
Mille Côteaux, par Bacchus enrichis,
Forment, au loin, une riante Scene.
L'œil enchanté, s'égarant dans la plaine,
Découvre enfin le ſuperbe Paris,
Ses toits dorés, & cette pompe vaine
Dont en ſecret mon cœur n'eſt plus épris :
Je vis en ſage, & j'ai briſé ma chaîne.

Jardins charmans, gazons toujours fleuris,

REMARQUES.

d) On ſe rappelle d'avoir vu dans le cabinet de l'Auteur un Portrait de M. le Duc de Choiſeul, avec cette Inſcription : *Nobis hæc otia fecit.* Ce témoignage de reconnaiſſance eſt le Commentaire de ces vers.

Que maintenant je foule avec Lifette,
Par qui mes jours déformais embellis
Coulent en paix au fein de la retraite,
Ombrages frais, beaux lieux que j'ai choifis,
Vous n'êtes rien au prix de ma Lorgnette.

Cette Lorgnette où le nom de Merlin, &c.

Ce commencement nous femble très-agréable ; mais celui de l'Édition actuelle l'emporte par la précifion.

II.

Après ce vers :

Combien d'Auteurs elle a pour favoris !

On lifait :

Combien d'entre-eux que ma fimple franchife
Mettait au rang de nos plus beaux efprits,
Sont à fes pieds inceffamment admis !
Combien je vis, riant de ma méprife,
De fots enfans, de fots à barbe grife,
En robe, en froc, en foutanne, en plumet,
Que de Cotins, & que d'Abbés Trublet !

III.

Après ce vers :

Car, entre nous, je la croyais plus fiere.

Il y avait

Mais parmi ceux dont le masque hébêté
Prête à son front le plus de majesté,
Celui de tous qui la coiffe à merveilles,
Le plus plaisant sous ses longues oreilles,
Qu'elle préfere à tout autre patron,
C'est, comme on sait, celui de Jean Fréron.

IV.

L'Auteur passait ensuite à quelques détails sur les menus plaisirs de la Déesse :

Elle a ses Jeux, ses Acteurs, son Orchestre;
Elle y nota tous les vers d'Hypermnestre. *e*)
. . . .
A son Théatre on n'entendit jamais
Les sons divins de Phédre ou d'Athalie.
Ces vers charmans, ces accords si parfaits,

REMARQUES.

e) La premiere, & l'une des plus dures Tragédies de M. le Miere.

Fatigueraient ſon oreille engourdie.
Jamais Cinna, Camille, Cornélie,
Ni les enfans du ſombre Crébillon,
N'ont abordé cette terre ennemie.
On y frémit ſeulement à leur nom.
Mérope en pleurs, ni la tendre Zaïre,
N'ont point d'accès dans ce biſarre empire;
Mais tour à tour les ſinges de Pradon,
Les Marmontel, les Saurin, les le Miere,
Y ſont fêtés en dépit d'Apollon,
Et ſont vengés de l'importune guerre
Que leur faiſaient les ſifflets du parterre.

Si vers le Pinde élevant ſon eſſor, *f*)
Dans ſes Écrits une muſe nouvelle
Fait éclater quelque noble étincelle
Du feu divin que l'on admire encor
Dans le vieux Chantre & d'Achille & d'Hector,
Le jeune Auteur eſt honni chez la belle.
Tout auſſitôt la ſtupide immortelle
Le livre aux traits de maître Aliboron,
Son Chancelier, autrement dit Fréron.
Lors diffamant & l'Auteur & ſes œuvres,

REMARQUES.

f) Ces vers ne ſe trouvent que dans les Éditions de 1764.

Aliboron fait siffler ses couleuvres ;
Mais ces serpens qu'il emprunte à l'Ennui,
N'ont un venin funeste que pour lui.
De leurs poisons lui-même il est la proye.
Sottise insulte à ses cris impuissans ;
Jusques chez elle on rit à ses dépens ;
Des camouflets lui tiennent lieu d'encens ;
Et ses douleurs sont la publique joye.

V.

Après ces vers :

Le naturel, la piquante finesse,
Les tours heureux, les bons mots sont proscrits
Au Tribunal de la triste Déesse,

Il y avait, dans l'Édition de 1770 :

Les Dufresnys lui semblent odieux,
Voisenon lourd, Collé fastidieux.
Le seul Scarron est plaisant à ses yeux,
Et la fait rire à force de grimaces :
Aussi jamais ne vit-on sur ses traces
De Turcaret l'Auteur ingénieux,
Ni les Gresset, ni ce peintre des Graces, *g*)

REMARQUES.

g) M. de Saint-Foix, Auteur des Comédies de l'Oracle, des Graces, &c. & des Essais Historiques sur Paris.

Cet Écrivain charmant, voluptueux,
Le favori de Minerve & des jeux.

Par ſon jargon Marivaux ſut lui plaire.
Peut-être même un excès de froideur
Eut à Deſtouche acquis le même honneur,
Si d'une verve & plus mâle & plus fiere,
Il n'avait peint le Comte de Tufiere, *h*)
Et cet Époux biſarre en ſon humeur,
Ce philoſophe amoureux de ſa femme, *i*)
Mais qui rougit d'avouer ſon bonheur,
Et par orgueil craint de montrer ſa flamme, &c.

V I.

On trouvait encore les vers ſuivans dans l'Édition de 1770 :

La Déité veut que ſes favoris
Soient excités par l'amour de la gloire.
Impatiens d'une illuſtre victoire,
Vous les voyez accourir à grands cris,
Et le ciſeau tranſmet à la mémoire

REMARQUES.

h) La Comédie du Glorieux.

i) Celle du Philoſophe marié.

Cénie, Drame en Proſe du même genre, mais qui n'eſt qu'une imitation de la Gouvernante de la Chauſſée.

Les

Les combattans qui remportent des prix.
On applaudit à des honneurs ſi juſtes.
Leurs noms fameux ſont gravés ſous leurs buſtes.
Au premier rang j'apperçus cet Auteur,
De Jérémie ennuyeux traducteur, *k*)
Et ce pédant au ſtyle énigmatique,
De la nature interprete emphatique, *l*)
Et d'Acajou le grave hiſtorien, *m*)
Proſateur ſec & froid grammairien,
Qui ſe flattait d'éclypſer la Bruyere.
A ſes côtés je diſtinguai le Miere,
Rival heureux des talens de Boyer.
Je reconnus le docte Abbé Coyer,
Qui ſe permet, dans ſa verve légere,
De perſiffler la Fontaine & Moliere.

O mes Amis, parmi tous ces Héros,
Qui ne rirait de voir les traits falots

REMARQUES.

k) M. Baculard.

l) L'Auteur du Livre inexplicable, intitulé Interprétation de la Nature.

m) M. Duclos, qui a travaillé dans le genre, & non dans le goût de la Bruyere, a fait le petit Conte d'Acajou, avec une Préface très-orgueilleuſe, & très-mépriſante pour le public.

Du gros Fréron, tiré d'après Sylene ?
Mais, croyez-moi, le burin des Calots
Doit attrister quand on a vu Sedaine.
Tous ces Messieurs, assis sur leurs pivots,
Branlent la tête ainsi que nos magots,
Et la Déesse en rit à perdre haleine.

Lorgnette en main, je parcourais ces lieux, &c.

LE CHANT SECOND

Commençait ainsi dans une des dernieres Éditions.

Vous qui des yeux mesurant la carriere,
Brûlez déja d'en courir les hazards,
Jeunes Amans de Minerve & des Arts,
Nobles rivaux, dont la gloire premiere
A des neuf Sœurs attiré les regards,
Que j'aime à voir ces Nymphes du Parnasse
Encourager votre naissante audace !
Et que je hais ces Frelons vénimeux,
Qui dans la fange & dans l'ignominie,
Ont l'œil blessé des rayons du génie !
Que je suis loin d'être injuste comme eux !
Le vrai mérite est sûr de mon suffrage ;
Mais de l'or pur je distingue le faux.
Guidé par Pope, instruit par Despreaux,
Mon Apollon, sage dans ses bons mots,
Loue avec joie, & blâme avec courage.

Grace à Merlin, vous savez, mes Amis, &c.

II.

Après ce vers :

Vinrent en foule inonder ses parvis.

L'Auteur avait ajouté :

Tous n'attendaient qu'un regard de leur Reine,
Qui souriait de voir grossir sa Cour ;
Et Charpentier *n*) leur servait de tambour,
Frappant des mains sur sa lourde bedaine.
Quoique son air parût un peu pesant,
On admirait son maintien imposant,
Son geste noble & sa démarche fiere ;
Quand, pour hâter un bataillon trop lent,
A ses côtés Crévier *o*) se mit à braire.
Chaumeix jaloux l'imita sur le champ ;
Aliboron reconnaît son plain-chant ;
Et courroucé contre le téméraire
De qui la bouche osait le contrefaire,
A son Larinx donnant un libre essor,
Fit résonner ses poumons de Stentor. *p*)

REMARQUES.

n) Écrivain très-obscur.

o) Auteur d'une Histoire de l'Université, & d'une Critique de l'Esprit des Loix.

p) Soldat, connu dans l'Iliade par sa voix terrible.

Tels que les flots ſoulevés par l'orage, &c.

III.

Après ce vers :

Prêtez l'oreille à de plus nobles faits.

On liſait :

Mes ennemis cimentent ma puiſſance.
Vous avez vu ce Rouſſeau que je hais,
Ce Génevois, dont le nom ſeul m'offenſe,
Lui, qui pouvait arrêter mes progrès,
Vous l'avez vu, par ſon inconſéquence,
En ma faveur armer ſon éloquence. *q*)
Mais je dédaigne un ſecours étranger,
Et mieux que lui vous m'avez ſu venger.

Si de nos jours un Code poétique, &c.

IV.

Après ces vers :

Je verrais Phédre & Tartuffe & Chimene,
Enſevelis ſous mes Drames anglais.

REMARQUES.

q) Alluſion au fameux Diſcours de M. Rouſſeau contre les Arts & les Sciences.

Il y avait :

Eh! qu'a produit la gaîté de Moliere?
Eſt-ce en riant qu'on réforme les mœurs?
Il faut tracer d'énergiques horreurs.
Il faut montrer, pour briſer tous les cœurs,
Un Barnevelt, *r*) à ſon heure derniere,
Sur l'échaffaut prêchant les Spectateurs.

V.

Après ce vers :

Et va partout lui briguer des ſuffrages.

L'Auteur avait mis dans les premieres Éditions :

Il me reſtait un parti redouté.
Je m'appuiais ſur ces modernes ſages,
Qui, ſous mes loix, cherchant la vérité,
Me conſacraient leurs pénibles ouvrages.
Je n'avais pas de Sujets plus zélés.

REMARQUES.

r) Principal Perſonnage d'un Drame Anglais, intitulé *Le Marchand de Londres.* Ce Heros vole ſon maître, aſſaſſine ſon oncle, & finit par être pendu. On a fait un Opéra comique français de cette gentilleſſe Anglaiſe.

Un Monſtre *s*), né dans le ſein des furies,
Oſa ſur eux porter ſes mains hardies :
Je les vis tous indignement ſifflés.
Ce jour fatal, préſent à ma mémoire,
Ce jour affreux fut l'écueil de ma gloire.

J'euſſe eſpéré quelque accès à la Cour ;
Mais vain eſpoir dans un malheur extrême !
Près de Louis les Arts font leur ſéjour,
Énorgueillis de ſa faveur ſuprême,
Minerve a pris les traits de Pompadour ;
Tout me pourſuit juſqu'à la beauté même !
Ah ! ç'en eſt trop... Venez venger l'affront, &c.

VI.

Après ce vers,

Fait éclater une ardeur qu'il n'a pas.

On liſait :

D'Arnaud les ſuit, & fier de leur eſtime,
D'un air balourd médite un Chant ſublime.
Tels s'aſſemblaient autour d'Agamemnon, &c.

REMARQUES.

s) Alluſion à la Comédie des Philoſophes. La Deeſſe parlait de l'Auteur, comme ces Meſſieurs en ont parlé dans leurs Libelles.

CHANT TROISIEME.

Après ce vers :

Il eſt né doux ; les combats lui font peur.

On liſait :

L'Abbé Morlaix lui ſervait d'Acolyte ;
Sa *Viſion t*) lui valut cet honneur ;
Et ce n'eſt pas la premiere faveur
Que cet ouvrage attire à ſon mérite.

CHANT QUATRIEME.

Après ce vers :

Pouſſe dans l'air d'affreux gémiſſemens.

Il y avait dans les Éditions précédentes :

L'Young Français, *u*) par la flamme ennemie,

REMARQUES.

t) Voyez la premiere Note du ſecond Chant.

u) Les amis de M. Baculard l'appellent l'Young Français. Le véritable Young, que nous ne connaiſſons que par la belle traduction de M. le Tourneur, eut été bien choqué de la comparaiſon. La traduction en vers des Lamentations de Jérémie, par M. d'Ar-

Voit consumer son triste Jérémie,
Et son Cominge avec son Euphémie,
Et son recueil qu'il a désavoué,
Son Coligny, qui ne fut point joué,
Et son Fayël par Fréron tant loué,
Mais du public obstinément hué.

O quel fatras de fades poésies, &c.

CHANT CINQUIEME.

Après ces vers :

Fréron pourtant, avec un ris malin
Veut qu'on le mette audessus de le Miere.

L'Auteur avait ajouté :

Ce jugement est frondé par Saurin,
Qui, sur les mots jouant d'un ton badin, *x*)

REMARQUES.

naud, n'avait été que le prélude du Galimatias lugubre & sépulchral qu'il a employé depuis dans ses Tragédies de Cominge, d'Euphémie & de Fayël. Le Recueil de ses Poésies galantes, qu'il a désavoué, était du moins d'un ennui plus supportable. Il est vrai que dans ce même Recueil, on trouvait déjà une Tragédie bien funeste, intitulée la Mort de Coligny, ou le Massacte de la Saint Barthelemy.

x) On peut juger de ce badinage ingénieux, par

Dit que le Miere eſt l'unique lumiere
Du goût français qui touche à ſon déclin,
Qu'il eſt des Arts l'eſpérance derniere,
L'honneur du Pinde, & que Voltaire enfin
Depuis longtems n'a qu'un vol-terre-à-terre.
Ces Calambours *y*) dignes de Triſſotin,
Sont, à leur goût, du meilleur ſel attique.

REMARQUES.

ces vers qu'il avait mis à la tête de ſa Comédie de l'Orpheline léguée:

> Ma femme, qui n'es pas ma femme,
> Ou plutôt ma femme qui l'es,
> Reçois l'hommage de ce Drame,
> Digne d'un plus heureux ſuccès.

y) On ne pouvait gueres ſe diſpenſer, dans un Poëme tel que celui-ci, de donner une idée de ces ſtupides Calambours, qui ont ſuccédé aux Turlupinades. On en trouve ſouvent dans les feuilles de M. Fréron. C'en eſt un, par exemple, que de changer, comme il l'a fait, le nom de famille de M. de Voltaire (*Arouet*) en celui d'*Arouer.* Voyez ce que dit Moliere de ces inſipides jeux de mots, dans la premiere Scene de ſa Critique de l'Ecole des Femmes.

M. de Voltaire les caractériſe ainſi:

> La louche énigme, & les mauvais bons mots
> A double ſens, qui font l'eſprit des ſots.

Par Béverley ! *z*) voilà de bon comique,
Dit la Sottiſe ; & ce plaiſant refrein
Eſt répété par la troupe héroïque.

Mais la Satyre a pour eux plus d'attraits.
Contre Buffon, le bataillon cauſtique
Forme le plan d'un Vaudeville unique.
On ſe partage un nombre de couplets
En bout-rimés, & Fréron les commence
Avec gaîté ſur un air de Romance.
Chacun le ſuit en élevant la voix.
Le ſeul d'Arnaud garde un profond ſilence.
Plus occupé du nombre que du choix,
Sur tous les mets il s'élance à la fois.
Il eſt doué de la faim des Harpies,
Préſent fatal qu'il reçut des Furies.
Il ſe flattait d'égaler par ſes vers
Du Phlégéton les lugubres concers. *aa*)

REMARQUES.

Mais perſonne ne leur a imprimé un ridicule plus piquant que M. le Marquis de Bievre, en paroiſſant ſe livrer lui-même à cette manie, pour mieux s'en moquer.

z) Serment favori de la Déeſſe, depuis le Drame Anglais de M. Saurin.

aa) Alluſion à la manie de M. d'Arnaud pour le genre ſombre.

Il s'en vanta. Cet orgueil téméraire
De Tysiphone excita la colere.
Depuis ce tems, l'Auteur infortuné
Se plaint toujours d'avoir trop peu dîné. *bb*)
Tel fut puni cet imprudent Satyre,
Ce Marsyas, *cc*) au chant lourd & grossier,
Quand follement il osa défier
Les doux accords du maître de la lyre.
Ce châtiment, mortels audacieux,
Doit vous apprendre à respecter les Dieux. *dd*)

CHANT SIXIEME.

I.

Après ce vers :

Et commençait pourtant à lui répondre.

REMARQUES.

bb) Cette insatiable faim n'était évidemment qu'une plaisanterie. Ce n'est point le *souci qui trouble Colletet:* c'est la faim d'Eréfichton ou de Mydas, qui pouvait se concilier avec la plus grande opulence.

cc) Voyez le VI. livre des Métamorphoses.

dd) Virgile avait dit avant l'Auteur:

Discite justitiam moniti & non temnere Divos.

L'Auteur avait mis :

Levant les yeux avec précaution,
Puis les baiſſant avec diſcrétion,
Et découvrant, d'une main complaiſante,
De ſon gros ſein la blancheur ſéduiſante.

Peut-être ici quelque importun Cenſeur
M'accuſera d'un peu d'irrévérence.
Quoi ! Sans combats, oubliant la décence,
Une Déeſſe au penchant de ſon cœur,
Céder ainſi !.. Je conviens, cher Lecteur,
Que cet excès d'amoureuſe indulgence,
Que tant d'ardeur pour un ſimple mortel
Doit étonner... Mais c'était Marmontel !
Nul mieux que lui d'une beauté ſévere,
Par une audace aux amans néceſſaire,
Ne connut l'art de vaincre les mépris.
Il ſait d'ailleurs (car il a lu l'hiſtoire)
Qu'un Général doit ſuivre ſa victoire,
Et qu'Annibal vit ſes lauriers flétris
Pour n'avoir pas aſſez connu le prix
Du ſeul inſtant qui décidait ſa gloire.

De Marmontel le regard amoureux
Était ſi tendre, &c.

II.

Après ces vers :

Cette indolence a pour lui des attraits,
Et redoublait ſon amoureuſe yvreſſe.

Il y avait :

Il eſt des goûts de différente eſpece.
Moi, je voudrais, dans mes tendres accès,
Être excité par ma vive maîtreſſe,
En recevoir careſſe pour careſſe,
Et que ſon feu ne s'éteignît jamais.
J'avais peut-être, en ma belle jeuneſſe,
D'autres deſirs, & des ſens plus parfaits ;
Mais le tems fuit, & nous changeons ſans ceſſe.

Déjà pourtant aux charmes du plaiſir, &c.

CHANT DIXIEME.

I.

Ce Chant commençait ainſi dans les précédentes Éditions :

Je vais finir ſans aucun préambule,
Ami lecteur, ma Muſe en ce moment
S'impatiente & court au dénoûment.
Fréron m'appelle, & j'aurais du ſcrupule

De retenir ſon lourd individu
Dans ſon eſſor plus longtems ſuſpendu : &c.

II.

Après ce vers :

Le vieux d'Arnaud & le peſant Sédaine.

On liſait :

Le Général interdit & confus
Croit aſſiſter à ſon Ariſtomene.
Ce jour fatal lui rappelle Egyptus.
Le Miere entend la troupe conjurée
Des ſifflemens qui pourſuivaient Térée. *ee*) &c.

REMARQUES.

ee) Tragédie de M. le Miere, durement accueillie du Public.

On trouverait une foule d'autres Variantes, qui prouvent l'attention ſévere que l'Auteur a cru devoir donner à cet ouvrage ; mais elles ne ſont pas aſſez importantes pour être recueillies.

Fin des Variantes.

PIECES RELATIVES A LA DUNCIADE.

'AVIS

AVIS
DES ÉDITEURS.

QUoique la perſécution ſe ſoit inſenſiblement rallentie, ſinon contre l'Auteur de la Dunciade, du moins contre ſon ouvrage, nous avons cru devoir conſerver toutes ces pieces, qui ſont moins l'apologie perſonnelle de M. Paliſſot, que celle du genre dans lequel il a travaillé.

La quantité de ces Apologies prouve les violences qui les ont rendu néceſſaires. Elles appartiennent, par conſéquent, à l'hiſtoire de notre Littérature; elles ſervent à peindre l'eſprit du tems; elles contiennent, d'ailleurs, ou des Anecdotes très-piquantes, & qui le deviendront encore davantage, ou des principes de goût d'autant plus utiles, qu'il s'éleve chaque jour de nouveaux légiſlateurs qui nous replongeraient bientôt dans la barbarie, ſi l'on n'employait à combattre leurs paradoxes, autant de vigilance, qu'ils employent de manege pour tâcher de les accréditer.

On entend répéter ſans ceſſe contre le genre Satyrique, contre la Mémoire de Boileau, &

contre Moliere lui-même, d'impertinentes Objections, qui se trouvent ici réfutées invinciblement. L'Auteur en liant sa cause à celle de ces grands hommes, ne l'a rendu que plus intéressante, & c'est à la mal-adresse de ses ennemis qu'il est redevable d'un systême de défense dont il ne se dissimule ni les avantages, ni l'honneur.

Le nom d'Aristophane, qu'il n'eut osé attendre de l'adulation, lui a été donné par la haine. Rien ne prouve mieux l'aveuglement des passions violentes, & ne fait mieux sentir que le moyen le plus sûr d'apprécier un homme célebre, c'est de compter les aveux qui échappent en sa faveur à ses ennemis les plus déclarés; jamais on n'a plus médit de la Dunciade de Pope, que depuis que l'Auteur a donné la sienne; jamais on n'a plus décrié les Satyres de Boileau; jamais on n'a prodigué plus de fiel & d'injures. Les personnes impartiales n'ont pas besoin qu'on leur explique ce que cette affectation signifie: il faudrait que M. Palissot fût bien modeste, pour n'avoir pas été tenté quelquefois de devenir bien vain.

PRÉFACE

De l'Édition de 1764.

On sait que l'illustre *Pope* a donné à l'Angleterre un poëme immortel, connu sous le nom de la *Dunciade*. Le modele de ce Poëme n'existait chez aucune Nation. Un mélange singulier de peintures hardies, bisarres quelquefois, mais décélant toujours le grand Maître, toutes les richesses de l'invention dans un sujet qui paraît stérile; les finesses de la raillerie accompagnées d'une gaîté continue; le sel piquant des bons mots, celui de la naïveté, souvent même les principes du goût le plus délicat, forment à-peu-près le caractere de ce Poëme original, dont nous n'avons aucune traduction digne d'être lue.

La France où la gaîté était autrefois si bien accueillie, semblait naturellement devoir s'approprier ce Poëme, où tout respire l'enjoûment. Mais il faut convenir aussi qu'il regne dans cet Ouvrage un certain goût de terroir (si l'on peut hazarder ce mot) qui a dû décourager quiconque n'aurait eu que l'intention de le traduire. Les traits y paraissent sou-

vent trop recherchés, les peintures trop chargées, les plaisanteries trop dures, les métaphores trop prodiguées. Enfin, par une licence Anglaise dont on trouverait aujourd'hui parmi nous plus d'un exemple, la satyre y frappe jusques sur les mœurs. Le Gouvernement, qui doit être étranger à toutes les disputes littéraires, & en recueillir les fruits, n'eût pas à se louer des ménagemens de l'Auteur qui paraît d'ailleurs s'être un peu trop occupé de la vengeance de ses querelles particulieres. Ce sont-là, sans doute, les raisons qui ont dû faire perdre l'idée de transporter dans notre langue les beautés de l'ouvrage Anglais.

On s'est proposé d'atteindre, s'il était possible, au caractere de ce Poëme singulier, sans dérober les idées du Poëte. On a tâché de donner la Dunciade sous la forme qui pouvait plaire en France, & à laquelle on a jugé que Pope lui-même se fût assujetti, s'il eût écrit pour nous. C'était ainsi que l'on devait imiter un Ouvrage dont presque toutes les beautés sont purement locales, mais dont l'idée générale est charmante. L'ordonnance du Poëme Français, le merveilleux, les fictions qui sont l'ame de la Poésie, appartiennent donc uniquement au nouvel Auteur.

La Dunciade, lorsqu'elle parut à Londres,

fut l'époque d'une révolution très-avantageuſe pour les Lettres ; révolution dont les ſuites ſe ſont encore ſentir en Angleterre. On ſait combien la gloire des Nations eſt liée à celles d'un petit nombre de génies rares qui les rendent reſpectables par leurs travaux. Les noms, aujourd'hui obſcurs des Dennys, des Ralph, des Théobald, des Norton, des Cibber, des Blackmore, ayant été livrés, dans ce Poëme, au ridicule qu'ils méritaient, la juſtice que l'on devait à leurs célebres adverſaires fut plus prompte, les Grands Hommes furent conſolés, les ſuffrages du peuple, encore partagés, ſe réunirent, on ne prononça plus ſans reſpect les noms des Dryden, des Adiſſon, des Swift, de Pope lui-même ; & le génie fut vengé.

On oſe croire qu'un ouvrage de ce genre devenait à Paris d'une néceſſité plus indiſpenſable encore. » Il n'y a plus d'autre moyen, » dit M. de Voltaire, de rendre les lettres reſ- » pectables, que de faire trembler ceux qui » les outragent. C'eſt le dernier parti que prit » Pope avant de mourir. Il rendit ridicules » à jamais, dans ſa Dunciade, tous ceux qui » devaient l'être. Ils n'oſerent plus ſe montrer, » ils diſparurent. Toute la nation lui applau- » dit : car ſi dans les commencemens, la mali- » gnité donna un peu de vogue à ces lâches

» ennemis de Pope, de Swift & de leurs amis,
» la raiſon prit bientôt le deſſus... Le vrai
» talent des vers eſt une arme qu'il faut em-
» ployer pour venger le genre humain. «

On ne peut ſe diſſimuler, en effet, que la barbarie ne commence à ſe reproduire. Jamais le ſavoir ne fut plus rare, & la maladie d'écrire plus commune. Il était tems, ſans doute, de réprimer l'orgueil de cette foule d'Ecrivains, par qui la conſidération de la France diminue ſenſiblement chez l'étranger. La plupart, s'érigeant d'eux-mêmes en légiſlateurs, ſemblent ne s'attacher qu'à flétrir cette partie de la gloire nationale qu'aucune révolution n'avait encore altérée. Les noms immortels des Boſſuet, des Paſcal, des Boileau, des la Fontaine, des Rouſſeau, ceux des Monteſquieu, des Voltaire, des Buffon, paraiſſent ne devoir plus être expoſés aux caprices inſolens de quelques plumes téméraires ou vénales. S'il eſt juſte & raiſonnable que le Gouvernement tolere tous les écrits qui ne peuvent bleſſer ni ſon économie, ni la religion, ni les mœurs, il n'eſt pas indifférent à l'honneur des lettres que le bon goût reſte ſans vengeur. L'impunité légale dont jouiſſent les détracteurs des Grands Hommes, ne s'étend pas juſqu'à les mettre à l'abri du ridicule.

Ce fut en se rendant redoutable à ces perturbateurs des arts, que Boileau fut véritablement utile à sa Patrie. Il consola Racine prêt à se décourager. De son tems, on se permettait encore d'écrire que le rival d'Euripide n'était qu'un caprice de mode, *que l'on verrait passer comme l'usage du caffé.* Eh! qui décidait ainsi sur le plus beau génie qu'ait eu la France? Une femme du monde (*), respectée, donnant le ton, & recommandable en tout, si elle se fût abstenue de juger ce qu'elle ne devait qu'admirer. Dans le même tems, Madame Déshoulieres dangereuse par le crédit que ses talens apparens ou réels donnaient à ses décisions, tenait à-peu-près le même langage. Elle faisait en faveur de la Phedre de Pradon, de mauvais sonnets, mais qui avaient alors d'autant plus de vogue, que l'envie est plus empressée à humilier un Grand Homme. Le bel esprit, Saint-Evremont, avait introduit cette maniere de penser si défavorable à Racine, sous prétexte de l'admiration exclusive qu'il avait vouée à Corneille : comme si l'on ne pouvait louer un homme célebre qu'au préjudice de ses émules. Assurément, l'ennemi de Racine n'était pas digne d'admirer Corneille.

(*) Madame de Sévigné.

Boileau fut obligé de commencer par détruire. L'usage courageux qu'il fit des traits du ridicule, sauva le goût de la Nation incertaine encore de ce qu'elle devait applaudir, & flottant entre le génie & la médiocrité. L'académie Française avait perdu de sa gloire par des choix indignes d'elle. Chapelain, l'oracle de M Colbert & de la maison de Longueville; Perrault, chargé du rôle des pensions; Cotin, tant admiré à l'Hôtel de Rambouillet; Pradon, soutenu par une cabale puissante; une foule d'Ecrivains pareils, dont les noms sont presque oubliés, mais qui faisaient alors le grand nombre, menaçaient la Littérature à peine naissante d'une destruction qui semblait inévitable : Boileau se dévoua pour l'intérêt des arts, & fixa la gloire de la Nation.

On sçait qu'il s'est élevé, de nos jours, un parti contre les meilleurs Ecrivains du siecle de Louis XIV, auxquels on ose manquer de respect, contre Despréaux en particulier, & sur-tout contre le genre satyrique. Quelques-uns de ceux qui s'appellent Gens de Lettres, & qui en sont les plus dangereux ennemis, qui proscrivent la satyre & qui font des libelles, relevent avec une exagération maligne, ces divisions indispensables par lesquelles se soutient la Démocratie littéraire, & qui sont les ressorts

néceſſaires de l'émulation. Ces Meſſieurs voudraient qu'une doucereuſe aménité rapprochant tous les eſprits, fît ceſſer pour jamais le prétendu ſcandale de ces querelles. On ne doute pas qu'ils n'aient leurs raiſons pour penſer ainſi, & pour redire, avec une affectation de ſentiment devenue fort à la mode, ce que diſaient autrefois les Cotins & les Pradons leurs devanciers. Mais il faut leur répondre avec M. Helvétius, que » le peu d'analogie des idées d'un » ſot & d'un homme d'eſprit rompt entr'eux » toute ſociété, & qu'en fait de mérite, c'eſt » le ſigne d'anathême que de ſe plaire trop » à la ſociété des gens médiocres. « Il faut leur apprendre qu'il n'eſt pas de traité poſſible entre le bon & le mauvais goût; & à propos du grand Poëte qu'ils tâchent de rabaiſſer, il faut leur rappeller cette anecdote infamante pour eux, mais honorable pour les lettres, dont on a trop négligé le ſouvenir.

Louis XIV, dans le privilege qui fut expédié à Boileau pour le débit de ſes Ouvrages, commanda que l'on fît mention du ſingulier plaiſir (ce ſont les termes) qu'il avait éprouvé en les liſant. Que devinrent alors ces recueils d'injures accumulées contre un Grand Homme? Ces inimitiés qui ſemblaient ne devoir jamais finir? Ces accuſations vagues de noirceur, de

méchanceté, si prodiguées par des ames noires & méchantes ? La vie de Boileau Citoyen servit d'apologie à la conduite du Poëte. Son désintéressement, sa probité, ses mœurs produisirent enfin l'effet lent, mais sûr, que produit toujours l'honnêteté sur les ames justes. Il eut l'honneur d'avoir pour amis les Condé, les la Rochefoucault, les Vivonne, les Lamoignon, les Daguesseau ; & Montausier prévenu finit par l'estimer.

Quelque réservé qu'ait été Boileau dans ses satyres, on se flatte d'avoir porté la circonspection plus loin encore que lui. On ne trouvera point dans la Dunciade :

J'appelle un chat un chat, & Rollet un fripon.

On n'y verra l'infortune de personne humiliée, comme dans ces vers :

Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

On a tâché d'emprunter une maniere différente de celle de Boileau. Ses jugemens toujours fondés sur la raison la plus sévere ne permettaient aucun appel aux Ecrivains qu'il a critiqués. On a cru que dans un Poëme on pouvait se livrer davantage aux caprices de l'i-

magination, dont les écarts ſont toujours ſoupçonnés d'une certaine exagération ; & pour adoucir l'amertume de la ſatyre, on a eſſayé d'allier à ce genre auſtere la gaîté de l'Arioſte ; mais cette gaité ne tombe que ſur le travers de l'eſprit, jamais ſur les mœurs. L'Auteur a veillé ſur lui-même avec d'autant plus d'attention, qu'il a été longtems expoſé à tout ce que la calomnie & la haine pouvaient imaginer de plus atroce, mais heureuſement de plus abſurde. Il a été pourſuivi juſques dans ſa retraite par des lettres anonymes non moins odieuſes que ces libelles, & parmi les Ecrivains qu'il a joués dans la Dunciade, il en eſt peu qui ne ſe ſoient rendus coupables envers lui de quelques excès. On verra par ſon Poëme qu'il ne s'eſt point avili par d'indignes repréſailles. Il ne s'abaiſſa point dans le tems, à ſolliciter une vengeance que les Loix n'auraient pu lui refuſer. Il aima mieux ne la devoir qu'à lui-même en repouſſant d'infames injures, & de viles calomnies par les ſeules armes du ridicule.

On demande en quoi la ſatyre permiſe differe du libelle. Il faut de l'audace pour affecter de les confondre ; & ce ſerait outrager ceux au Tribunal de qui cette queſtion pourrait être portée, que de les ſuppoſer capables d'une mépriſe ſur un objet de cette nature.

Le Gouvernement exige de tout Citoyen des mœurs & de la probité. Il doit par conséquent protéger quiconque eſt attaqué ſous l'un ou l'autre de ces rapports. Les Loix ſeules ont le droit de diffamer; & quelle circonſpection n'apportent-elles pas lorſqu'il s'agit d'infliger cette peine! Mais il eſt très-indifférent à l'Adminiſtration que tel ou tel Citoyen faſſe bien ou mal des vers, & qu'il ait plus ou moins de ce qu'on appelle talens agréables. Le bel eſprit eſt un luxe, de même que les Arts d'agrément. Il eſt libre à chacun d'afficher ce luxe; mais aux conditions d'être puni par le ridicule, de l'orgueil de l'affiche ſi en effet elle eſt téméraire.

On ſent bien qu'il n'eſt pas poſſible à un homme tel que M. de Voltaire, par exemple, lorſqu'il eſt attaqué par un mauvais Poëte, de ne pas ſe moquer de ſes méchans vers. C'eſt un mouvement involontaire pareil à celui qui faiſait friſſonner Rameau, quand il entendait de la mauvaiſe muſique. Ce ſentiment ne ſuppoſe même aucune malignité.

S'il arrivait pourtant qu'un Auteur d'un goût trop difficile ſe trompât dans ſes jugemens ſatyriques, le public le rendrait garant de ſes mépriſes, & plus elles ſeraient groſſieres, plus il ſerait humilié. Cette réflexion devrait calmer

peut-être, le reſſentiment de ceux qui ſe croient injuſtement critiqués. Tout le riſque en eſt pour le Juge. Il eſt vrai que s'il eſt mortifiant d'avoir compromis ſon goût par des critiques hazardées, il eſt auſſi très-flatteur d'avoir eu le premier un ſentiment à ſoi, qui ait entraîné celui du public, & qui ſe trouve confirmé par la poſtérité.

C'eſt préciſément à cauſe de cette alternative de gloire & d'humiliation dans laquelle tout Auteur ſatyrique eſt ſi naturellement placé, qu'il paraîtrait convenable d'interdire toute eſpece de ſatyre anonyme, & d'exigér qu'à la liberté qu'il ſe donne, l'Auteur joignît toujours le courage de ſe nommer. Ce ſerait la ſeule barriere raiſonnable que le Gouvernement pourrait oppoſer au droit que tout homme a d'écrire ſur des objets auſſi indifférens en eux-mêmes que les arts d'agrément. En effet, les honnêtes gens reconnaîtront toujours quelque vérité dans cette maxime de M. Greſſet:

Un Ecrit clandeſtin n'eſt pas d'un honnête homme.

Quiconque du moins ſe cache pour attaquer, s'expoſe avec juſtice à être regardé comme un lâche.

Malgré des limites ſi claires, ſi préciſes, on ne manquera pas de crier encore à la mé-

chanceté contre l'Auteur de la Dunciade ; & ce ſeront ceux mêmes qui l'auront déchiré avec le plus de fureur, qui feront le plus de bruit. Mais malheur à tout Ecrivain, & à tout homme en place qui n'exciteraient aucune envie ! Les gens ſenſés croiront que cet Auteur a fait en faveur du goût, un uſage courageux des talens que lui a donné la nature, & ils lui en ſauront gré.



LETTRE
DE L'AUTEUR
AU ROI DE POLOGNE,
DUC DE LORRAINE ET DE BAR,

En lui envoyant un Exemplaire de ſon Poëme.

SIRE,

Ce ſiecle, éternellement recommandable par les Ouvrages de pluſieurs Grands hommes, & ſur-tout par ceux de Votre Majeſté, ſemblait manquer encore d'un genre de Poëme dont le modele appartenait à l'Angleterre. L'illuſtre Pope, qui eût été votre admirateur, crut ajouter quelque choſe à la gloire de ſon pays, en livrant au ridicule une foule d'Ecrivains ſans génie, qui ſont les plus dangereux ennemis des véritables Gens de Lettres. Un ſiecle que les Ecrits de V. M. ont rendu mémorable à jamais, devait être l'époque d'un pareil ouvrage. Le Poëme de Pope réprima

en Angleterre l'ignorance & la barbarie, comme vos immortelles productions ont réprimé, parmi nous, les coupables efforts d'une Philosophie vaine & dangereuse. A l'exemple de cet Anglais célebre j'ai eu le courage, Sire, d'employer les armes du ridicule pour la défense des Arts que Votre Majesté a daigné cultiver. Mais Pope fut quelquefois dur & amer; j'ai tâché d'être moins sérieux; & si ce badinage était digne de vous amuser quelques momens, j'aurais sur l'Auteur Anglais un avantage qui déterminerait en ma faveur la préférence de tous les gens de goût. J'ai pensé, Sire, que le tems était venu d'humilier les ennemis de la gloire & du génie. Boileau qui a tant contribué à la réputation du siecle de Louis XIV. aurait été animé d'un zele plus ardent encore pour la défense des Arts, s'il avait eu l'honneur d'être votre contemporain; il eût cru devoir les venger d'autant plus, que Votre Majesté les a rendus plus respectables. C'est à ce titre, Sire, que j'ose présenter à un grand Roi l'hommage de la Dunciade.

(1764.)

AUTRE LETTRE

DU MÊME

A Mgr LE DUC DE CHOISEUL.

MONSEIGNEUR,

J'Ai l'honneur de vous envoyer un des premiers exemplaires de la Dunciade. Il eſt digne de vous de protéger un ouvrage entrepris pour l'honneur des Lettres, & peut-être, pour le bien public. Il ſerait en effet très-avantageux que beaucoup de gens qui n'ont que la manie d'écrire, & nulle eſpece de talent, n'ayant plus de gloire chimérique à eſpérer dans la Littérature, cherchaſſent à ſe rendre utiles à la Société, en embraſſant quelques profeſſions plus convenables. Vous entendrez bientôt, Monſeigneur, le cri des Oies s'élever de tous côtés contre cette production, qui pourtant n'eſt qu'un badinage; mais toutes les fois que les Oies crient, il ne faut pas croire que l'on aſſiege le Capitole.

Je ſuis, &c. &c.

(1764)

LETTRE

DU MÊME

A MADAME LA MARQUISE *DE POMPADOUR.*

MADAME,

J'Ai dû mettre aux pieds des Graces un ouvrage fait pour la défenſe du goût. Je deſire bien vivement que ce badinage puiſſe vous plaire, & vous paraître digne des mêmes bontés dont vous avez honoré la Comédie des Philoſophes. Après avoir combattu la ſottiſe pompeuſe à laquelle on a donné, ſi improprement, le nom de Philoſophie, j'ai cru qu'il était tems de jetter un peu de ridicule ſur celle des prétentions au bel eſprit; qui ſont aujourd'hui ſi communes, & ſi prodigieuſement exaltées. Vous êtes, Madame, la Protectrice des véritables Gens de Lettres, * qui n'ont pas d'ennemis plus

* Malheureuſement pour eux & pour l'Auteur, Madame de Pompadour mourut peu de tems après que cette lettre fut écrite.

dangereux que les ſots, c'eſt-à-dire, ceux qui ſont animés de l'orgueil de la médiocrité inſolente. Vous vous ſeriez fait un devoir de défendre Boileau contre leurs calomnies ; ils auroient ceſſé d'être à craindre, & vous n'en auriez été que plus reſpectable.

Je ſuis, &c.



O 2

LA petite Piece ſuivante courut manuſcrite à Paris, quelque-tems après que la Dunciade eût paru. Elle fut faite, ſans doute, pour conſoler l'Auteur du Libelle qui avait été répandu contre lui ſous le titre de la Viſion ; *& l'atrocité de ce dernier Ecrit ne pouvait être plus heureuſement réprimée que par la gaîté de celui-ci.*

LA VÉRITABLE VISION DE CHARLES P...

. . . .

. . . . Et je m'éveillai en ſurſaut, & je reconnus l'Enchanteur Merlin à ſa longue barbe blanche; & j'entendis diſtinctement ces paroles :

Raſſure-toi, mon fils, & quoiqu'il y ait eu des pſeudo-prophetes, tel que celui de Bohémiſchbroda,

Et d'ignorans Viſionnaires, tel que l'Auteur de la Viſion,

Et que l'eſprit de menſonge ait parlé par leur bouche pour décrier les vrais prophetes, prens confiance en ce que je vais t'annoncer, & ne te décourage point.

Et parce que tu as été mon ſerviteur,

Et que tu as fidélement employé ma Lorgnette à l'uſage auquel je l'avais deſtinée, tu éprouveras la perſécution comme tu l'as déjà éprouvée :

Et les ſots entreront en fureur, parce que tu auras découvert en riant leurs longues oreilles ;

Et ils iront ſonner l'alarme dans tous les bureaux d'eſprit & chez tous leurs protecteurs ;

Et chacun d'eux s'empreſſera de dire : Monſeigneur ou Madame, ſi je ne ſuis qu'un ſot, que deviendra la petite réputation que j'avais pris tant de peine à vous faire ?

Et ils ſouleveront contre toi les Académies, quoique tu ayes loué pluſieurs membres de ces Académies ; & ils tâcheront de faire tomber quelques gens de mérite dans les pieges de leur vanité ;

Et ils te fourniront la matiere de pluſieurs nouveaux Chants pour ta Dunciade ;

Et parce que tu auras été plaiſant, ils t'appelleront ſcélérat.

Et ils recueilleront les injures qu'on diſait à Moliere,

Et celles qu'on a dites à Boileau & à Alexandre Pope :

Et ſans le vouloir ils t'égaleront aux Grands Hommes, en t'aſſociant aux mêmes inſultes qu'ils leur ont faites ;

Et ils conſigneront ces gentilleſſes de leur eſprit, juſques dans l'Encyclopédie, qu'ils appellent le *Livre*,

Et perſonne n'y prendra garde.

Et cette compilation des compilations, qui ne devait contenir que des vérités utiles, n'aura plus de Lecteur, parce qu'elle ſera devenue le dépôt des erreurs, des libelles & des menſonges.

Et déſabuſés des gros Dictionnaires qu'on ne lit point, ils te diront des injures dans de petits Almanachs qu'on ne lira pas davantage ;

Et quand ils auront fait de mauvaiſes Satyres, ils te les attribueront pour te punir d'en avoir fait de bonnes ;

Et les honnêtes gens ne les croiront pas :

Et pour te contredire, ils donneront le titre de ſots à de Grands Hommes ;

Et ils donneront celui de grands hommes à des ſots ;

Et pourtant chacun d'eux ne ſera offenſé que des traits de la Dunciade qui le regarderont perſonnellement, (*) & ne pourra s'empêcher de rire tout bas de ce que tu auras dit des autres,

Et le public rira d'eux tous :

---

*) Ceci fait alluſion à une anecdote aſſez plaiſante. L'Auteur lut ſa Dunciade, avant qu'elle parût, à pluſieurs des héros du Poëme pris ſéparément, avec l'attention de ſupprimer toujours le nom de celui qui en écoutait la lecture. Chacun de ces Meſſieurs riait de la meilleure foi du monde, & convenait qu'il n'y avait rien du tout à redire à la liberté que l'Auteur avait priſe. C'était à qui répéterait *pulchrè, benè, rectè :* tant il eſt vrai qu'intérieurement ces Meſſieurs ſe rendent juſtice, & qu'en s'exceptant eux-mêmes, ils ſe jugent à-peu-près comme l'Auteur les a jugés. Rien ne prouve davantage que ce dernier a eu raiſon ; & c'était le meilleur expédient qu'il pût choiſir pour éprouver ſon propre ouvrage. Il eſt vrai que dès que la Dunciade parut, ceux qui ne s'attendaient pas à y trouver leur nom, ne manquerent pas de faire cauſe commune avec les autres ; &, comme on peut bien le penſer, l'Auteur n'en fut ni affligé, ni ſurpris.

Et maître Aliboron de l'Académie des Arcades ne cessera de braire,

Et il sera imité par beaucoup d'autres, qui crieront derriere toi : Voilà le monstre :

Et ils feront pleuvoir jusques dans ta retraite, de petits libelles anonymes, que tu pourras ajouter en forme de supplément à la Dunciade :

Et comme il est plus aisé de calomnier que de plaire, ils finiront par ennuyer même leurs semblables ;

Et ils cabaleront pour t'interdire les Presses, comme si tu avais fait, à leur exemple, des Ouvrages téméraires & des Ecrits calomnieux :

Et la Dunciade aura plus de peine à être imprimée que les *Si*, les *Mais*, les *Quand*, les *Qu'est-ce*, les *Pourquoi*, & les *Facéties Parisiennes* :

Et parce que tu auras dit qu'ils font mal des vers ou de la prose, on te débitera sous le manteau comme le Portier des Chartreux,

Et ils débiteront pendant ce tems-là leurs

petits Pamphlets philoſophiques ſur le Gouvernement & ſur la Religion ;

Et malgré tous leurs efforts, la bonne compagnie de la Cour & de la Ville ſera pour toi, ainſi que tu l'as déjà éprouvé ;

Et de ce débordement d'Ecrits que tu auras excités, il ne ſubſiſtera au bout de quelques années, que tes Philoſophes & la Dunciade ;

Et tu feras à leur amour-propre de nouvelles plaies auxquelles ils ne s'attendent pas ;

Et ils auront dans leur parti beaucoup de déſerteurs ;

Et tous ceux qui ſont demeurés fideles au bon goût ſe réuniront avec toi ;

Et je me ſuis réſervé un petit troupeau d'Elus, qui ſubſiſtera juſqu'à la conſommation des ſiecles ;

Et l'Année Littéraire ne prévaudra pas contr'eux ;

Et la génération qui ſe prépare, vaudra mieux que la précédente, & te conſolera ;

Et leurs ouvrages & les tiens rendront à ta Nation un peu de cette gaîté qui lui convenait ſi bien, & qui n'a jamais produit de mal;

Et la manie du bel eſprit & la folie du raiſonnement commenceront à décliner;

Et il y aura moins de Philoſophes;

Et les Dames auront moins de vapeurs;

Et les ſoupés redeviendront plaiſans, & l'on y chantera des vaudevilles comme au tems paſſé;

Et la maladie des prétentions diſparaîtra devant la joie;

Et tant de gens qui s'y entendent ſi mal, ne ſe mêleront plus ni de finance, ni de politique, ni d'agriculture, ni de commerce, ni même de querelles Théologiques;

Et les Matelots ſe repoſeront de la manœuvre du vaiſſeau ſur l'art du Pilote:

Et tout digne Français ſe contentera d'aimer ſon maître, ſa Patrie, ſa Dame & le plaiſir:

Et l'ancien honneur, l'ancienne franchiſe,

l'ancienne galanterie, l'ancienne politeſſe & l'ancienne bravoure régneront en France plus que jamais ;

Et ta Nation ramenée à ſon premier caractere, redeviendra la plus brillante & la plus aimable des Nations,

Et il n'y aura plus d'Anglomanie.

Et lorſque ce bon tems ſera revenu, tu feras quelques Comédies plaiſantes, & l'on ne s'étonnera plus de ne pas pleurer aux Comédies,

Et on ceſſera de rire aux Tragédies,

Et tout rentrera dans l'ordre,

Et il te ſera permis d'avouer la Dunciade,

Et les honnêtes gens qui auront prévu ces choſes, diront avec toi :

Venger le goût, c'eſt ſervir ſa patrie.



LETTRE
DE L'AUTEUR
A MONSIEUR
LE COMTE DE B......

Qui servit de Discours préliminaire à l'Édition de 1771.

VOus me demandez, Monsieur le Comte, si j'ai quelque part à une nouvelle édition de la Dunciade qui vient de paraitre, & dont vous avez la bonté de m'envoyer un exemplaire. Je commence par vous en remercier. Cette Edition mérite d'être préférée à celles que l'on a faites en différentes Provinces, & dans lesquelles on s'est borné à contrefaire servilement l'édition de Paris. Mais j'ai l'honneur de vous assurer que sans vous j'ignorerais absolument son existence.

En supposant que je fisse réimprimer ce Poëme, vous voulez bien m'honorer de vos conseils. Vous seriez bien aise, dites-vous, qu'à l'égard de certaines gens, je ne persévérasse

point dans ce que vous appellez mon impénitence finale. Vous desireriez de ne plus voir les noms des Diderot, des Duclos, des Marmontel, confondus avec une foule de noms vulgaires que vous m'abandonnez sans regret.

Je conviens d'abord avec vous (& voici ma profession de foi en littérature) que la plupart de ces Messieurs ont véritablement beaucoup d'esprit, & que M. Diderot, entr'autres mérite une considération distinguée par l'étendue de ses connaissances. Malgré l'enflure de son style, & l'obscurité dans laquelle il lui plaît souvent de s'envelopper, on ne peut nier que l'imagination la plus brillante ne perce quelquefois par éclairs dans ses ouvrages; mais cette imagination, belle par momens, est presque toujours déréglée ou confuse. Je n'en suis pas moins persuadé, que s'il eût voulu se renfermer dans son personnage de savant, jamais on n'aurait tenté de lui disputer sa réputation. La seule ambition qu'il a eue de passer à la fois pour un Philosophe profond, & pour un bel Esprit agréable, me paraît la source de ses disgraces. Je n'ai parlé, dans la Dunciade, que du bel esprit; & il faut avoir le courage d'avouer que le *Pere de Famille* & le *Fils naturel*, annoncés avec tant de faste, & qui ont produit de si méchantes copies, ne sont que

des Ouvrages très-médiocres dans un genre infiniment plus facile que celui de la bonne Comédie, contre lequel il ſemble que la philoſophie moderne ait conſpiré.

A l'égard de M. Marmontel, ſes Contes moraux, qui pourtant ne ſont que des Contes, & des Contes en proſe, lui font à la vérité plus d'honneur dans le monde, que toutes les Tragédies par leſquelles il a débuté avec une ſi rare perſévérance, & que la longue & inutile poétique qu'il n'a donnée ſans doute qu'en faveur de ſes poéſies. Si ſa proſe eſt en général aſſez correcte, j'applaudis de bon cœur à ce mérite. Mes principales plaiſanteries ne portent que ſur ſes vers, qui malheureuſement ont produit ceux de M. le Miere, leſquels en produiront d'autres, qui en ameneront de plus barbares, juſqu'à ce que notre langue retombe enfin dans le cahos dont l'harmonie de Racine avait ſçu la tirer.

Je ne déſavouerai pas non plus que l'on ne trouve beaucoup d'eſprit dans les *Conſidérations ſur les mœurs* de M. Duclos. Il ſe peut même qu'il y en ait davantage que dans la Bruyere; & cela me rappellerait encore Racine, qui diſait en parlant de M. Toureil, dont cependant il eſtimait les connaiſſances : » Le » bourreau fera tant qu'il donnera de l'eſprit à » Démoſthene! «

Je penſe donc à peu près comme vous à l'égard de tous ces Meſſieurs. Mais me direz-vous, ce ſont pourtant ces gens d'eſprit que vous traitez impitoyablement de Sots dans votre Dunciade. J'en conviens avec vous, Monſieur le Comte; mais expliquons-nous, s'il vous plaît.

Vous ſavez auſſi-bien que moi, ſans doute, que le nom de Sot en poéſie, n'a pas tout-à-fait la même ſignification qu'il aurait dans la ſociété. La poéſie ſatyrique dans laquelle il doit entrer toujours un peu d'exagération, & qui évite les circonlocutions & les périphraſes, emploie le mot de Sot qui a l'avantage d'être très-court, pour déſigner ſans façon un homme de beaucoup d'eſprit, qui a le malheur de faire habituellement des ſottiſes; & aux yeux du goût, tout Ouvrage médiocre en eſt une. C'eſt ainſi du moins que mes devanciers, Horace, Perſe, Juvénal, Regnier, Boileau, Moliere & Pope en ont uſé chacun dans leur langue; & il faut bien ſe garder de croire que par le mot de Sot, ils entendiſſent à la rigueur, un homme dénué de tout eſprit & de toutes connaiſſances. En ce cas-là, ils n'auraient pu même l'appliquer à aucun Auteur, car le plus inepte a toujours reçu quelque éducation, a fait quelques études, combiné quelques idées, & c'en eſt aſſez pour n'être pas un Sot; du moins dans

l'acception

l'acception du terme. Mais, Monſieur, ſavez-vous bien que le mauvais goût & le faux bel eſprit, ſur-tout quand ils ſont joints à des prétentions, indiſpoſaient plus vivement un homme tel que Boileau, que de ſimples platitudes? permettez à ce propos, que je vous rappelle une anecdote de l'autre ſiecle.

Moliere qui a ſi bien dit:

> Un ſot ſavant eſt ſot plus qu'un ſot ignorant.

Et qui eut volontiers répété avec le grand Rouſſeau:

> Que Dieu préſerve mon ouïe
> D'un homme d'eſprit qui m'ennuïe,
> J'aimerais cent fois mieux un ſot.

Moliere pourtant repréſentait un jour à Boileau que Chapelain était en grande conſidération dans le monde, que pluſieurs gens de lettres le conſultaient, qu'il était particuliérement aimé de M. Colbert, & qu'enfin les railleries outrées de Boileau pourraient lui ſuſciter quelques affaires auprès de ce Miniſtre, & peut-être du Roi-même. Ces réflexions un peu trop ſérieuſes ayant mis le Satyrique de mauvaiſe humeur: „ Oh! le Roi & M. de Colbert feront ce qu'il leur plaira, répondit-il brusquement, mais à moins que le Roi ne m'ordonne expreſſément de trouver bons les vers

„ de Chapelain, je ſoutiendrai toujours qu'un
„ homme, après avoir fait la Pucelle, mérite
„ d'être pendu. " Moliere ſe mit à rire de cette ſaillie, & la conſacra depuis dans ſon Miſantrope.

Voilà, Monſieur le Comte, l'énergique impétuoſité du bon goût révolté. Il ne peſe & ne peut plus peſer ſes termes. Que les Lecteurs en rabattent de ſang-froid tout ce qu'ils voudront, à la bonne heure. Mais le Poëte dominé par ſon enthouſiaſme, ne s'arrête pas à ces convenances minutieuſes du diſcours ordinaire. Il nomme les choſes par leur nom, & pour lui une mauvaiſe poétique n'eſt qu'une ſottiſe. L'Auteur peut avoir tout l'eſprit du monde & n'être qu'un ſot. Il y aurait de la pure chicane à nous conteſter ces expreſſions. Eh ! Monſieur, ne vous eſt-il jamais arrivé à vous-même d'être détourné de la lecture d'Iphigénie, par exemple, pour entendre des vers d'Ariſtomene, qu'un partiſan mal-adroit de M. Marmontel aurait entrepris de vous faire admirer ? Dans votre premier mouvement, qui eſt toujours celui du ſentiment & du goût, n'auriez-vous pas de bon cœur alors envoyé le Poëte & ſon impertinent admirateur à tous les diables ?

Eh bien, Monſieur, c'eſt-là notre hiſtoire,

ou ſi vous le voulez, notre péché à tous tant que nous ſommes d'Ecrivains ſatyriques! Nous paſſons volontiers quelques ſottiſes à tout homme de mérite qui n'a pas l'habitude d'en faire, & qui s'eſt diſtingué par de bons Ouvrages. Mais ſi nous ſommes indulgens pour le génie, nous ſommes impitoyables pour les gens orgueilleux & médiocres. Qui les oblige de prendre l'affiche de bel eſprit? Nous leur tranſportons dans nos vers, par une hardieſſe de poéſie très-uſitée, l'épithete dûe à leurs écrits, & ce n'eſt qu'une figure de Rhétorique. Après tout, Monſieur le Comte, vous qui êtes l'aménité même, que diriez-vous d'un boiteux qui aurait la fureur de danſer & de s'égaler à Veſtris?

D'ailleurs (& ceci eſt une réflexion très-importante) ce ne ſont pas les imbécilles qui ſont à craindre dans la littérature. L'homme le plus dangereux eſt au contraire un Ecrivain de beaucoup d'eſprit, mais ſans goût, qui ſe croit du génie, qui a eu l'art d'en impoſer à la multitude, & qui tant que le preſtige dure, décourage par ſes ſuccès l'émulation des bons eſprits qui n'ont ni cabale, ni manege. Lamotte était préciſément l'homme que je viens de peindre : auſſi n'aurais-je pas manqué de le mettre dans la Dunciade, ſi

j'euſſe vécu de ſon tems, ou j'aurais fait une Dunciade très-inutile. Après cela, je ne ſais trop de quoi nos beaux eſprits pourraient avoir à ſe plaindre.

Un nom ne doit donc pas être exempt du ridicule, uniquement parce qu'il eſt fameux; & ce qui vous prouvera, Monſieur, combien toutes les opinions différent, c'eſt que l'on m'a fait un reproche directement oppoſé au vôtre, en m'accuſant d'avoir employé dans mon Poëme quelques noms trop obſcurs. Cependant on trouverait au hazard, plus de noms de cette eſpece dans les Satyres de Boileau que dans toute la Dunciade. Je n'en veux pour témoins que ces vers:

> On ne lit gueres plus Rampale & Ménardiere,
> Que Magnon, Duſouhait, Corbin & la Morliere.

Je ne parle ni de Motin, ni de l'Abbé de Pure, ni de Pinchêne, qui vraiſemblablement ne faiſaient pas une grande ſenſation dans leur tems, puiſqu'ils ſont aujourd'hui ſi complettement oubliés. Mais ſi l'on n'a pas reproché à Boileau d'avoir employé de pareils noms, je devais m'attendre, au moins, à la même faveur, moi dont l'Ouvrage eſt de plus longue haleine que ſes Satyres, & qui m'étant propoſé de peindre un combat, ne pouvais gue-

res me dispenser de donner des soldats à mes Généraux.

Vous avez entendu faire, Monsieur, un autre reproche à la Dunciade, auquel je ne me serais jamais attendu. Quelques personnes ont dit que ce Poëme était trop littéraire, & par conséquent ne pouvait gueres intéresser que des Gens de Lettres. A cela je n'ai rien à répondre, sinon que le sujet le voulait ainsi. Je ne doute pas qu'en Angleterre Pope n'ait essuyé la même critique. Il y a dans sa Dunciade, un bien plus grand nombre d'acteurs que dans la mienne. On y trouve jusqu'à des Libraires ; & l'objection de mes Censeurs ne me paraît pas mieux fondée que si l'on reprochait à la *Rome sauvée* de M. de Voltaire, que le sujet en est trop étranger à nos mœurs, & ne peut intéresser que des Romains. Je demande aux auteurs de cette objection, si la Dunciade pouvait être autre chose qu'un Poëme littéraire.

Cependant, depuis que j'ai lu dans Boileau mon maître, *qu'un fat quelquefois ouvre un avis important*, je ne dédaigne aucune critique ; & l'on sera peut-être fort étonné de voir un jour dans la Dunciade un bien plus grand nombre de morceaux de Poésie, qui ne tenant en rien à la Littéra-

ture, y jetteraient en effet beaucoup plus de variété ; de voir cette même Dunciade augmentée de nouveaux traits d'imagination, de nouvelles peintures, (car vous ſavez combien je penſe que ſans les peintures point de ſalut en poéſie :) & voilà pourquoi j'ai tâché que chacun de mes Chants pût fournir au beſoin, à un Graveur qui ſerait né plaiſant, le ſujet des trois ou quatre eſtampes, pour leſquelles j'évoquerais volontiers l'ombre de Callot mon compatriote. Oui, Monſieur le Comte, ſi Dieu me prête vie, je vous prédis que vous relirez un jour la Dunciade bien revue, bien corrigée, bien augmentée, & devenue peut-être un Poëme épique tout comme une autre ; car enfin il me paraît que tous mes héros pris enſemble valent bien au moins, & le Lutrin chanté par Boileau, & l'Hypogriffe de l'Arioſte, & les Grenouilles d'Homere.

Vous ne ſauriez croire combien le retour du printems fait fermenter, depuis quelques jours, toutes ces idées dans ma tête. Vous vous en appercevrez bien à cette longue réponſe, & peut-être vous repentirez-vous de m'avoir donné lieu de vous la faire. Mais je me flatte du moins que la franchiſe de mes aveux vous prouvera toute mon impar-

tialité ſur le compte de nos beaux eſprits. Au reſte, Monſieur, la poſtérité nous jugera tous, & c'eſt ce qui devrait, ce me ſemble, adoucir la haine de ceux qui peuvent croire que je les ai mal jugés.

Je n'ai pas la ridicule prétention de faire trouver la Dunciade plaiſante à ceux qui ont de très-bonnes raiſons pour n'en pas rire. Mais il y a dans le Public une certaine portion de connaiſſeurs qui ne ſont dévoués à aucun parti, & qui ſe laiſſent aller tout naturellement à l'impreſſion qu'ils éprouvent. Ce ſont eux que nous avons vu rire à la Comédie des Philoſophes, au milieu des cris de fureur qu'ils entendaient jetter autour d'eux par quelques fanatiques, qui faiſaient ſemblant de croire que l'on avait eu le projet d'outrager la ſaine philoſophie : projet qui eût été digne des petites Maiſons, & dont ils ſuppoſaient apparemment que la Ville & la Cour avaient été complices. Vous m'avez appris, Monſieur, que dans le monde, beaucoup de perſonnes de ce caractere indulgent vous avaient avoué que la Dunciade les avait amuſés. Les plus honnêtes paraiſſaient même me ſavoir gré de mes ménagemens pour les mœurs de ceux qui m'ont le plus indécemment attaqué dans leurs libelles. C'eſt de ces

ames juſtes & éclairées que j'ambitionne les ſuffrages, & j'oſais m'en flatter après avoir obtenu le vôtre. Sur le nombre & la qualité des Lecteurs qui me conviennent, je ſuis entiérement de l'avis d'Horace, qui ſe conſolait avec Pollion des injures de Criſpinus.

Vous connaiſſez, Monſieur le Comte, mon attachement & mon reſpect.

D'Argenteuil ce 23 Mars 1767.



APOLOGIE
DU POËME
DE LA
DUNCIADE,

Par feu M. l'Abbé BRUZZOLLI, *de l'Académie des* Invaghiti *de Mantoue.*

LA Dunciade eſt un Poëme ſatyrique : c'eſt donc avec les Ouvrages du même genre qu'il convient de la comparer. Si l'Auteur s'eſt permis contre l'honneur de quelques Citoyens une licence condamnable, on ne peut ſans doute l'excuſer. Si au contraire on démontre qu'il s'eſt abſtenu de tous les excès dont on lui avait donné l'exemple, & qu'il a circonſcrit la ſatyre dans les juſtes limites que la raiſon & le goût lui ont fixées, non-ſeulement il doit s'attendre à l'indulgence, mais à la conſidération de tous les honnêtes gens.

Je ne le jugerai que d'après des Ecrivains de ſa Nation, car ſon apologie ſerait trop ai-

ſée, ſi je mettais ſes traits les plus hardis en parallele avec les exceſſives libertés qu'ont priſes en Angleterre les Rocheſter & les Pope; en Allemagne les Rabener & les Haller, ou même parmi nous, notre Arioſte & notre Menzini, quoique les plus réſervés de nos ſatyriques. Je ne le comparerai pas même à Regnier, mais à Boileau, le plus circonſpect des auteurs Français : On ne compare point les talens, mais les faits.

L'Auteur obſerve avec raiſon dans la Préface de ſon Poëme, que l'on n'y trouve aucun vers de l'eſpece de celui-ci :

> J'appelle un chat un chat & Rollet un fripon.

Il y pouvait ajoûter ces autres vers du même Poëte :

> On compterait plutôt combien dans un printems
> Guénaud & l'antimoine ont fait mourir de gens,
> Et combien la Neveu, devant ſon mariage,
> A de fois au Public vendu ſon pucelage,

Ces traits portent directement ſur les mœurs, & ce n'eſt pas la ſeule hardieſſe dont Boileau fournirait des exemples. Pluſieurs Citoyens, tels que les Avocats Gautier, Huot & le Mazier, décriés ſur leur état; tous les Chanoines de la Sainte Chapelle, repréſentés comme des

Epicuriens fainéans & imbécilles ; l'Architecte Perrault accusé d'ignorance dans son art ; le traiteur Mignot, qualifié d'empoisonneur ; le Perruquier, l'Amour parlant à sa femme des plaisirs défendus qu'ils ont goûtés ensemble avant le mariage ; tous ces particuliers (qui n'étaient pas gens de Lettres) auraient peut-être eu lieu de se plaindre de ces libertés de Boileau, qui ne s'en fût pas justifié aussi facilement que de ses innocentes plaisanteries sur les Ecrits des Cotin & des Pradon. Or on ne trouve dans la Dunciade que des plaisanteries de ce dernier genre, & à l'exception de quelques Auteurs, *qui sont esclaves nés de quiconque les achete*, aucun Citoyen ne paraît avoir eu lieu de se plaindre de M. P...

Eh ! qui sont encore les Gens de Lettres aux dépens desquels il s'est permis de rire ? A-t-il, à l'exemple de certains Ecrivains, dont les ouvrages paraissent cependant tous les jours *con licenza de' superiori*, a-t-il essayé d'avilir ce que la Littérature Française a de plus estimable, les Montesquieu, les Crébillon, les Voltaire, les Buffon, les Rousseau, les d'Alembert, les Condillac, les Mably, les Piron, les Gresset, & tant d'autres dont un homme étranger en France n'est pas obligé de se rappeller tous les noms ? Il a parlé de presque

tous ces Ecrivains, plus ou moins célebres, avec les juſtes égards qui leur ſont dûs. Qui donc a-t-il attaqué ? Quelques Poëtes ampoulés & barbares, quelques Charlatans de Philoſophie, quelques Pédans accrédités, quelques Auteurs de mauvais Romans, de fades Héroïdes, de petits Contes, d'ennuyeux Libelles, d'Opéra bouffons, de Parades, ou, ce qui eſt encore pis, de ces Drames lugubres qu'on ne peut lire ſans une ſecrette indignation contre ceux qui ont oſé profaner, par de pareils ouvrages, le plus beau Théâtre de l'Europe.

Exiſterait-il donc en France une loi qui défendît de s'égayer aux dépens de la plus vaine & de la plus frivole des prétentions, celle du bel eſprit, lorſque cette manie n'eſt juſtifiée par aucun talent. Que les Ecrivains proſateurs ou Poëtes ceſſent de ſe faire illuſion. Placés naturellement entre la gloire & les ſifflets, dès qu'ils ont eu l'orgueil de ſe dévouer aux arts de pur agrément, ils ſe ſont mis dans la néceſſité de plaire ſous peine de ridicule.

Il n'en eſt ni d'un verſificateur, ni d'un muſicien, comme de ceux qui exercent, ſous la protection des loix, une profeſſion utile ou néceſſaire. Ceux-ci doivent être ſoutenus ſi on les trouble dans l'exercice de leur état ; les autres ne doivent être défendus que pat leurs

propres talens. La gloire eſt pour eux une belle récompenſe quand ils réuſſiſſent, & le ſifflet une peine bien modérée quand ils ennuient.

Par quel étrange renverſement d'idées, ces Meſſieurs qui, en tout pays, ſe ſoulevent ſi volontiers contre toute eſpece de joug (même dans les matieres les plus reſpectables) voudraient-ils établir ſur le Parnaſſe l'intolérance & l'inquiſition? Quoi! leur faudrait-il des Arrêts pour ſe faire admirer? Juſqu'où ne va point le délire de la vanité humiliée! Eſt-il donc bien vrai, comme l'a dit le célebre Calderon, qu'une femme quittée pour ſa laideur, & un Poëte ſifflé pour ſon ineptie, feraient en effet les deux Etres les plus dangereux, les plus impitoyables, ſi leur dépit n'était pas heureuſement borné par leur faibleſſe!

Qu'auraient penſé dans l'autre ſiecle les Séguier, les Lamoignon, les Dagueſſeau, les Bignon, & tant d'autres Magiſtrats illuſtres, dont le génie ſans doute anime encore leurs ſucceſſeurs, ſi Cotin, quoique prédicateur, ſi Pradon, ſi Quinault même étaient venus leur demander vengeance des railleries de Deſpréaux? A cette impertinente requête ne voyez-vous pas l'auguſte Aſſemblée partager ce rire inextinguible qu'Homere prête à ſes Dieux:

Quando vider, Vulcan ſervir per caſa.

Cependant, on ne peut nier que les Satyres de Deſpréaux n'euſſent quelquefois un caractere d'amertume que toutes les plaiſanteries de la Dunciade n'auront jamais. On ſait que ſouvent il inſérait des vers ſatyriques juſques dans les Epîtres qu'il adreſſait à Louis XIV. Par-là il ſemblait rendre en quelque ſorte le Monarque complice de ſes malignités, & le ſujet maltraité avait la douleur d'être convaincu du mépris de ſon Maître.

Si l'on objectait à l'Auteur de la Dunciade la quantité de noms qu'il a répandus dans ſon Poëme, il ſerait aiſé de prouver qu'il y en a bien davantage encore dans les Satyres de Boileau. (*) On y trouve à la fois & des Ecrivains obſcurs en plus grand nombre que dans la Dunciade, & des Auteurs plus diſtingués dont preſque tous étaient de l'Académie Fran-

---

NOTE DES ÉDITEURS.

*) Pour démontrer aux yeux des Lecteurs que M. l'Abbé Bruzzolli n'exagere pas, nous croyons devoir tranſcrire ici la plupart des noms que Boileau a ſacrifiés à la vengeance du goût : Quinault, Chapelain, les deux Perrault, Charpentier, la Calprenede, Hainault, Bréboeuf, Bourſault, Deſmarets de Saint Sorlin, Regnier Deſmarets, Titreville, Colletet, Liniere, Pin-

çaiſe, & quelques hommes enfin qui conſervent encore, malgré les railleries de Deſpréaux, une juſte célébrité. Peut-être auſſi la poſtérité fera-t-elle quelques exceptions aux jugemens portés dans la Dunciade; & cette eſpérance doit ſervir de conſolation à tous ceux qui ſe croient en droit d'en appeller.

Mais c'eſt ſur-tout avec ceux de ſes Contemporains qui ont écrit des Satyres que M. P... doit être comparé. C'eſt le ſeul moyen d'apprécier avec équité le genre de malignité dont on l'accuſe.

Voici des traits ſatyriques connus & pris au hazard dans les Œuvres d'un des plus célebres Ecrivains Français.

> Ce vieux rimeur couvert d'ignominies,
> Organe impur de tant de calomnies,
> Cet ennemi du public outragé,
> Puni ſans ceſſe & jamais corrigé,

---

chêne, Pradon, Boyer, Sauval, Perrin, Bonnecorſe, Scarron, Daſſouci, Malleville, Gombaud, Tallemant, le Clerc, Faret, Saint Amand, Conrart, Rampale, Ménardiere, Corbin, Duſouhait, Magnon, l'Abbé de Pure, Ménage, Cotin, Caſſaigne, Scudéri, Neuf-Germain, la Serre, le Pays, Montmaur, Pelletier, Saint Pavin, Sainte Garde, les Journaliſtes de Trévoux, Bardin, Motin, la Morliere, &c. &c. &c.

Ce vil Rufus, *) que jadis votre pere
A par pitié tiré de la misere,
Et qui depuis serpent envénimé,
Piqua le sein qui l'avait ranimé,

. . . .

L'affreux Rufus, loin de cacher en paix
Des jours tissus de honte & de forfaits,
Va r'allumer aux marais de Bruxelles
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejetter l'affront
De l'infamie écrite sur son front.

Epître contre la Calomnie.

Quel monstre plus hideux s'avance!
La nature fuit & s'offense!
A l'aspect de ce vieux Giton.
Il a la rage de *Zoïle*,
De Gacon l'esprit & le style,
Et l'ame impure de Chausson.

C'est Desfontaines, c'est ce Prêtre
Venu de Sodome à Bicêtre,
De Bicêtre au sacré vallon.
A-t-il l'espérance bisarre
Que le bûcher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'Apollon?

Ode sur l'ingratitude.

Quel est (dit Candide) ce gros cochon qui
» m'a dit tant de mal de la Piece où j'ai tant
» pleuré?

*) Le grand Rousseau.

» pleuré ? C'eſt un folliculaire. Qu'appellez-
» vous folliculaire ? C'eſt un faiſeur de feuilles,
» un Fré...

Candide.

» Monſieur Frélon, Quoi ! l'on ne vous a
» pas encore montré en public le cou décoré
» d'un collier de fer de quatre pouces de hau-
» teur ?

L'Ecoſſaiſe (Comédie que l'on repréſente tous les jours.)

Je m'acoſtai d'un homme à lourde mine,
Qui ſur ſa plume a fondé ſa cuiſine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chaſſé pour ſes fredaînes,
Vermiſſeau né du cu de Desfontaines,
Digne en tout ſens de ſon extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid Giton,
Cet animal ſe nommait Jean F.....

Le Pauvre Diable.

On peut remarquer en paſſant, que dans cette Satyre du pauvre Diable, il y a dix à douze perſonnes de nommées. J'étais à Paris quand elle parut, & elle avait le cours le plus paiſible. D'ailleurs, les Ouvrages de l'Auteur ſont entre les mains de tout le monde.

Nous groſſirions trop ce Recueil, ſi nous nous permettions de rapporter toutes les Epi-

grammes de ce genre contenues dans les Epîtres de cet illustre Ecrivain à Madame D****, & au Vaisseau qui porte son nom; dans une de ces petites pieces fugitives, intitulée *les Chevaux & les Anes*, dans ce Chant détaché du Poëme de la Pucelle, où l'Auteur envoye tant de beaux Esprits aux galeres; dans les brochures facétieuses qu'il a successivement publiées sur MM. La Beaumelle, Larcher, Néedham, Guyon, Patouillet, Nonotte, Coger, &c. &c. enfin dans le Poëme connu sous le titre de la Guerre de Geneve.

Les Satyres du même Auteur contre M. de Maupertuis, ont à-peu-près la même teinte. Celles qu'il a faites contre M. de Pompignan, quoique plus modérées, ne laissent pas de contenir encore quelques personnalités un peu vives. Elles sont d'une verve plus gaie; mais pourtant on y reconnaît toujours le même pinceau, la même maniere.

Des Ouvrages de ce Poëte célebre qui a si bien connu le ton de son siecle, l'art des bienséances, & qui vient de publier *les Honnêtetés Littéraires*, si je passe à d'autres Ecrits satyriques qui ont eu le plus de vogue à Paris, depuis quelques années, on y verra la liberté poussée encore plus loin. L'Auteur de la Dunciade lui-même a été attaqué de la maniere la

plus indécente dans plusieurs Libelles, attribués par la notoriété publique à des gens qui ne rougissent point de s'appeller philosophes. Des Magistrats, des Femmes illustres par leur naissance, des Citoyens du premier ordre, se sont trouvés compromis dans quelques-unes de ces facéties atroces, qui n'ont pas été moins communes dans ce siecle prétendu philosophique, que dans l'âge ténébreux du pédantisme.

Voilà donc le ton qui régnait dans les Ecrits polémiques, le ton qui était à la mode, lorsque l'Auteur de la Dunciade a donné son Poëme. On demande actuellement à quiconque sait lire, s'il y a la moindre comparaison à faire entre les traits que nous avons rapportés, & les plaisanteries de cette même Dunciade. De pures fictions, telles que des Aîles à l'envers; un Bouclier, une Lorgnette, un Sifflet, des vers sans aigreur & sans fiel, tel que :

Fréron par qui l'on bâille en France;

Tout ce badinage allégorique peut-il paraître du même genre que les Ouvrages dont on s'est permis de donner une faible idée? N'est-il donc pas évident que M. P... a réformé la Satyre, & qu'il l'a ramenée à ce caractere de modération dont jamais elle n'aurait dû s'écar-

ter? Toute ſa Dunciade ſe trouverait juſtifiée par ce ſeul vers de Moliere :

Ce n'eſt point à l'honneur que touchent ces matieres.

D'après cela, ne pourrait-on pas regarder comme très-étrange, que cet Auteur ſoit accuſé tous les jours de méchanceté par quelques-uns de ces mêmes Ecrivains qui ſont dans l'habitude de ſe permettre la plus grande licence; & ne ferait-ce point ici le cas de leur appliquer notre proverbe trivial, mais plein de ſens : *La padella chiama un Caldaro cul brucciato*?

On peut ajouter à cette Apologie ſuffiſante, ſans doute, pour deſſiller les yeux les plus prévenus, que l'Auteur de la Dunciade (à ce que des perſonnes qui le connaiſſent particuliérement nous ont certifié) eſt arrivé à Paris dans ſa plus tendre jeuneſſe, c'eſt-à-dire dans l'âge de l'imprudence & des fautes : cependant, malgré la contagion de l'exemple, & le ſuccès de tant d'Ouvrages licencieux en tout genre dont l'Europe a été inondée, on ne voit pas qu'il ait été noté même d'un ſoupçon ſur aucun Ecrit contraire à l'ordre, & qui bleſſât le moins du monde l'œconomie civile & religieuſe du Gouvernement. Il a été courageux & libre, & rien de plus.

Ce ſerait donc une injuſtice bien étrange que

d'embrasser la querelle des ennemis de M. P..., tandis qu'ils emploient contre lui, non-seulement l'injure pour le diffamer, mais la violence pour l'empêcher de se défendre. Ce serait, comme on le dit parmi nous, d'après Juvenal : *perdonar a' Corvi, e punir le Colombe.* Qui donnerait à des Auteurs de Libelles le singulier privilege de se plaindre avec tant d'amertume d'un simple badinage, d'une Satyre purement littéraire? Ceci nous ramene encore à Juvenal :

Quis tulerit Gracchos de seditione quærentes!

REMARQUE DES ÉDITEURS.

Il nous semble qu'on ne peut rien ajouter à cette Apologie qui doit rendre la mémoire de M. l'Abbé Bruzzolli à jamais précieuse à toutes les personnes qui se piquent d'impartialité. Cependant nous croyons pouvoir dire encore qu'en faisant sa Dunciade, M. P.... n'a fait que se conformer au desir unanime des Gens de Lettres. On a déjà vu dans sa Préface combien M. de Voltaire souhaitait l'existence d'un pareil Poëme. Mais si l'on trouve le même souhait exprimé plus vivement encore dans un Auteur qui est ici du plus grand poids, dans M. d'Arnaud de Baculard ; si deux esprits éloignés par une échelle de degrés si incommensurables, se sont fortuitement rencontrés dans une même idée ; si l'Hysope s'est en quelque sorte exprimé comme le Cedre,

ne doit-on pas en conclure qu'en effet M. P... n'a fait que remplir le vœu public ? Or voici ce qu'on trouve dans les Œuvres de M. d'Arnaud, Tome I. page 182.

Et vous par qui ſont créés ces chefs-d'œuvres :
Vous qu'aujourd'hui ſoutiennent vos manœuvres,
Eſprits charmans qui poſſédez ſi bien
L'urbanité, ce galant entretien,
Ce doux jargon qu'on oſe trouver fade,
Dignes héros d'une autre Dunciade,
Hâtez-vous donc de remplir vos deſtins:
Vous dormirez parmi les Triſſotins.

Et ſur cela M. d'Arnaud obſerve judicieuſement dans une Note, que ſi nous n'avons pas fait à la Dunciade de Pope (Poëme qu'il dit être écrit dans le goût du Lutrin) un accueil auſſi diſtingué qu'à ſes autres Poéſies, c'eſt que par un abus de notre éducation Françaiſe, nous ne connaiſſons gueres que la Littérature de notre pays. Cependant M. d'Arnaud ſouhaiterait encore à la Dunciade Anglaiſe plus de graces & d'ironie.



AUTRE APOLOGIE DE LA DUNCIADE,

Imprimée en 1771, ſous le titre de Lettre de l'Auteur à un de ſes amis.

J'Ai peine à croire ce que vous m'annoncez, Monſieur, que l'on ait préſenté au Miniſtre une requête par laquelle on lui demande qu'il me ſoit défendu de faire paraître la Dunciade. 1) Une pareille démarche ſerait capable d'allarmer tous les gens de lettres, ceux du moins qui ont conſervé quelque reſpect pour la dignité de leur profeſſion. En effet, vouloir me faire interdire, ſans m'entendre, la liberté de publier un ouvrage purement littéraire, ce ſerait donner un exemple bien dangereux, en invitant l'autorité à violer à mon égard toutes les loix. Ce ſerait la familiariſer avec les idées d'un deſpotiſme bien effrayant. Eh! que ſe-

1) La Requête n'était que trop vraie; mais elle fut mépriſée comme elle devait l'être.

rait-on de plus ſi j'étais ſoupçonné de recéler dans mon cabinet quelques-uns de ces écrits, devenus trop communs, qui ne reſpirent que la plus audacieuſe licence?

Vous connoiſſez la Dunciade, Monſieur. Vous ſavez que c'eſt un ouvrage dans lequel j'ai vengé, ou cru venger le goût. J'oſe, dans ce poëme, avoir un avis ſur des matieres très-indifférentes. J'y parle de la proſe ou *des vers de Meſſieurs tels.* Si, par ma franchiſe, j'ai pu bleſſer la vanité de quelques écrivains, il en eſt d'autres que j'ai loués de maniere, peut-être, à mériter de leur part quelque reconnaiſſance, & ce ſont, préciſément, ceux qui pourraient inſpirer de l'envie. Il eſt vrai que la médiocrité, quoiqu'elle ne puiſſe gueres exciter que la pitié, eſt toujours la premiere à crier à la jalouſie, & que ce principe d'orgueil ſe tourne facilement, chez elle, en eſprit de perſécution. La requête dont vous me parlez en ferait une nouvelle preuve : cependant, aurait-on aſſez de mal-adreſſe pour ne pas ſentir qu'en eſſayant de faire proſcrire mon ouvrage, on ne lui donnerait que plus de célébrité? je vous le répete, Monſieur, j'ai peine à croire que cette ſeule conſidération n'eut pas fait évanouir le projet de requête, ſi, véritablement, on avoit eu l'imbécillité d'y penſer.

Je ſais bien que, dans des circonſtances à peu près pareilles, l'illuſtre Deſpréaux, dont on voudrait me faire partager le ſort, vit commencer une plainte contre lui; mais il eut pour protecteurs les Termes, les Caumartin, les Dagueſſeau, les Lamoignon, en un mot tout ce que la nation avait de plus reſpectable. Penſez-vous donc que je n'en trouverais pas dans une même cauſe, & mépriſeriez-vous aſſez notre ſiecle, pour croire que le beau ſiecle de Louis XIV n'y ſerait plus même regardé comme une autorité? permettez-moi d'en augurer mieux. Je ne déſeſpérerais pas que, par leurs intrigues, mes ennemis ne me donnaſſent pour protecteur le Miniſtre même qu'ils auraient tenté de prévenir contre moi; & alors quels remercimens ne leur devrais-je pas? Je ſais à quelle diſtance je ſuis du génie de Boileau, mais convenez du moins que, dans cette heureuſe ſuppoſition, je n'aurais rien à lui envier. L'animoſité de quelques hommes obſcurs m'aurait fait plus de bien que tous mes ouvrages.

Soyez donc tranquille, comme je le ſuis, Monſieur. Autant j'ai de reſpect & de ſoumiſſion pour les loix, autant je ſuis capable de fermeté lorſque j'ai pour moi le témoignage honorable d'une conſcience qui n'a rien à ſe reprocher. Mes ennemis ne parviendront pas ſi

facilement à me donner de l'inquiétude. Je ne ſuis pas un homme iſolé & ſans nom, comme la plûpart des délateurs qui travaillent ſourdement à me nuire. On ne m'opprimerait pas ſans exciter des cris. Il ne ſera pas dit que, ſous le régne de Louis XV, on ait perſécuté un de ſes ſujets pour avoir bien ou mal jugé des ouvrages de goût. La manie du bel eſprit n'eſt pas plus eſſentielle à la ſociété que celle de la muſique. Or, ſans manquer de reſpect, même à la premiere perſonne de l'Etat, on pourrait dire qu'elle a la voix fauſſe, ſi véritablement avec l'organe le plus rebelle & le plus ingrat, elle avait la fureur de chanter.

Penſez-vous d'ailleurs, Monſieur, que nos Miniſtres ne ſachent pas très-bien qu'une liberté raiſonnable eſt le plus ſûr moyen de réprimer la licence, que cette liberté eſt l'ame du génie, que rien ne ſerait plus dangereux que de vouloir la renfermer dans des limites trop ſéveres, que bientot les eſprits ne connaîtraient plus de frein, & qu'alors le commerce intéreſſant de la Librairie irait s'enſevelir pour jamais, chez l'Etranger. Soyez perſuadé que l'adminiſtration eſt trop éclairée pour que ces grandes vûes lui échappent. Elle ſait qu'elle doit être bien tranquille, tant que les gens de lettres ne ſeront occupés que des pe-

tites querelles de leur vanité, qui n'eſt jamais importante qu'à leurs propres yeux. Ce ſerait même une adreſſe politique que de laiſſer cette pâture à quelques eſprits turbulents, qui pourraient cauſer de l'inquiétude, s'ils ſe livraient à des ſpéculations trop ſérieuſes. Lorſque le public ne ſe paſſionnera que ſur des objets auſſi indifférens que des diſputes littéraires, tout eſt en ſûreté.

Le Cardinal de Richelieu, fondateur de l'Académie, ſentit bien qu'en dirigeant le goût de la nation du côté des lettres, il la détournait, par une conſéquence infaillible, des objets que, dans une Monarchie, la ſageſſe du Gouvernement ne doit point abandonner à des diſcuſſions téméraires. Louis XIV, dans le ſiecle de gloire qui porte ſon nom, ſe conduiſit par les mêmes principes. Il encouragea & le ſatyrique Deſpréaux, & Moliere beaucoup plus ſatyrique encore. Ce grand Prince, quoique protecteur déclaré de Quinault, ne s'offenſa point des railleries que Boileau prodiguait à ce poëte lyrique. Les dieux n'intervinrent pas dans les querelles du Parnaſſe. Il fut permis à tout le monde de rire, & la nation fut paiſible & heureuſe.

La Dunciade, puiſqu'il faut y revenir, n'eſt, comme vous l'obſervez très-judicieuſement,

qu'une pure fantaiſie poétique, 2) un ouvrage de plaiſanterie, tel à peu près que le Lutrin, qui fut fait ſous les yeux, &, pour ainſi dire, par les ordres de M. de Lamoignon. Elle eſt même à bien des égards, moins hardie, car enfin elle n'a pu bleſſer que l'amour-propre de quelques beaux eſprits, perſonnages beaucoup moins graves que les Chanoines de la ſainte Chapelle. Un pareil ouvrage ne peut donc jamais devenir une affaire d'Etat. Loin d'être un objet de rigueur, il ſerait de nature à obtenir un privilege, & je ne doute pas que, ſi le moment était venu d'en faire la demande, il ne me fût accordé ſans difficulté.

Ne remarquez-vous pas, Monſieur, dans les bruits que mes ennemis affectent de répandre, une exagération trop marquée pour n'être pas ſuſpecte? Seroit-il bien poſſible que l'on eut, comme ils oſent le dire, l'injuſtice de me rendre reſponſable des éditions d'un Poëme, dont je n'ai eu aucune raiſon de faire un ſecret, & qui eſt ſorti ſi ſouvent de mes mains? je ne veux pas lui donner plus d'importance qu'il n'en mérite; mais pluſieurs perſonnes de la ville &

---

2) La Dunciade était encore bien différente de ce qu'elle eſt devenue aujourd'hui.

de la Cour en ont possédé longtems le manuscrit. Je pourrais prouver, d'ailleurs, que, depuis 1764, on en a fait, au moins, cinq ou six éditions auxquelles je n'ai pas eu la moindre part. On y a même ajouté des Chants entiers, &, qui plus est, des Chants contre moi. Voudrait-on que je fusse le seul qui n'eut pas la liberté de le donner, tel que je l'ai corrigé, & peut-être embelli? Traiterait-on la Dunciade, comme on n'a pas traité le *Systéme de la Nature*, où quelques autres ouvrages de ce genre? Non, Monsieur, pour ménager l'orgueil de quelques importans du Parnasse, on ne se porterait pas à cet excès de ridicule. Je saurais, s'il en étoit besoin, me prévaloir pour ma justification, de cette foule de Libelles dont on a osé m'accabler depuis dix ans, & que je n'ai repoussés que par le mépris sans me permettre aucune plainte. Serait-ce donc me dédommager trop avantageusement de cette licence inexcusable, que de m'accorder un peu de liberté?

Vous pouvez vous rappeller, Monsieur, qu'une seule plaisanterie de Boileau, arrêta la main de M. de Lamoignon, prêt à signer un arrêt en faveur de la Physique d'Aristote, contre celle de Descartes. Vous savez que l'illustre Magistrat ne fit que rire de cette innocente saillie,

qui lui découvrait une ſurpriſe qu'on avait voulu faire à l'autorité. Un jeune Poëte de mes amis, ayant entendu parler, comme vous, de la Requête préſentée contre la Dunciade, vient de prendre la même liberté. Il a adreſſé, de ſon propre mouvement, à M. le Chancelier le badinage que je vous envoye. Liſez, Monſieur, & applaudiſſez à une Muſe de dix-huit ans, qui mérite ſi bien d'être encouragée.

Paris ce 18 Mars 1770.



REQUÊTE

DE PLUSIEURS GRANDS HOMMES

A M. LE CHANCELIER,

Contre la nouvelle Édition de la Dunciade.

AH ! Monſeigneur, daignez de grace
Prendre part à notre courroux.
Sachez qu'en ſes tranſports jaloux,
Un ſinge de Pope & d'Horace
Se prépare à nous berner tous.
Ah ! Monſeigneur, écoutez-nous,
Pour conjurer cette diſgrace,
Nos Muſes ſont à vos genoux.

On dit que la ſienne menace
D'immoler encor dans ſes vers
Tous les illuſtres du Parnaſſe,
Et nous diſpute avec audace
Les hommages de l'univers!
Peut-on avec indifférence
Regarder un tel attentat?
Non, non, pour ce crime d'Etat
Il ne faut point de Tolérance.

Il ſiffle ſans ménagement
Le Traducteur de Jérémie! *)
Il oſe avouer hautement
Qu'il bâille en liſant Euphémie! **)
Il croit dormir impunément
Aux Diſcours de l'Académie;
Et cacher ſa bile ennemie
Sous le maſque de l'enjoûment.
Pour tant d'audace & d'infamie,
Eſt-il un trop dur châtiment?

C'eſt peu de rendre ridicules
Les de Roſois, & les d'Arnauds,
De déchirer leurs opuſcules,
Si célebres dans les Journaux,
Et tous les vers duriuſcules
De nos rimeurs originaux.
Monſeigneur, pourrez-vous le croire?
Et vit-on jamais rien de tel!

---

*) M. d'Arnaud. Sa Traduction eſt connue par cette Epigramme:

Or ſavez-vous pourquoi pleurait tant Jérémie?
C'eſt que par don de prophétie,
Ce grand larmoyeur prévoyait
Qu'un jour d'Arnaud le traduirait.

**) *Euphémie*, Parade lugubre du même Auteur.

Il a ſifflé Guillaume Tell, *)
Et veut au divin Marmontel
Fermer le temple de la gloire.
Jamais on n'eut le goût ſi faux,
Jamais l'on n'eut l'ame ſi noire.
Le traître vante la mémoire
De ce monſtre de Deſpréaux.
Il a l'audace ſinguliere
D'immoler nos Drames Anglais,
Nos pathétiques Beverleys,
Aux vieilles farces de Moliere.
Il veut faire trouver du feu
Dans les glaces de la Bruyere.
Il a le front d'être en tout lieu
Le Zoïle de la Morliere,
Et le flatteur de Monteſquieu!
Souffrirez-vous qu'il faſſe un jeu
De renverſer tous nos ſyſtêmes, **)

---

*) La plus dure des Tragédies de M. le Miére. Nous apprenons qu'elle vient d'être rendue très-fidelement, vers pour vers, en langue Allemande, par le célebre M. Samuel Winstkispurgherghow, & que ſa traduction a été repréſentée avec autant de ſuccès que l'original, dans le Bailliage de Schwartzemburg, & dans la Comté de Rapperschweil, près Zurrachen, en Suiſſe.

**) Alluſion à la Comedie des *Philoſophes.*

Et d'ofer nous traiter nous-mêmes,
Comme nous avons traité Dieu?

S'il eût berné, dans fa Satyre,
D'Alembert, Voltaire ou Buffon,
Sans doute, on pourrait lui fourire,
Sur de tels hommes, dans le fond,
Il eft bien permis de médire.
Mais il ofe, ô crime! ô délire!
Infulter l'Opéra bouffon.
Mégere, en Mufe traveftie,
Infpira fa perverfité;
Il bleffe notre vanité,
Nous nous plaignons par modeftie,
Et fur-tout par humanité.
En vain la bonne Compagnie
S'obftine à louer fa gaîté,
Il nous couvre d'ignominie,
Aux yeux de la poftérité,
Son infolente liberté
Ne doit pas refter impunie.
Au défaut de votre équité,
Nous armerons la Calomnie.
Nous déchaînerons les ferpens
Du Fanatifme & de l'Envie;
Et puifqu'il rit à nos dépens,
Nous empoifonnerons fa vie.

Rire eft un forfait aujourd'hui.

S'il eſt ennuyé de nos rimes,
C'eſt le plus grand de tous les crimes
Que de témoigner ſon ennui.

Puniſſez ſa Muſe profane,
Et vengez enfin notre honneur.
Le tems eſt venu, Monſeigneur,
D'accabler cet Ariſtophane:
Et pour mieux le déſeſpérer,
Supprimant l'œuvre criminelle
Dont il voulait nous attérer,
Il faut que ſans plus différer,
Une ſentence ſolemnelle
Le condamne à nous admirer.



EXTRAIT
D'UNE LETTRE
ADRESSÉE
AUX AUTEURS
DU JOURNAL
ENCYCLOPÉDIQUE.

DE tous les Papiers publics, le Journal Encyclopédique eſt le ſeul dont les Auteurs aient eu le courage de parler du Poëme de la Dunciade, lorſqu'il parut, & dans le tems même où l'auteur était perſécuté. » Sans adopter, di- » ſent-ils *dans leur Volume du premier Avril* » *1764*, toutes les critiques contenues dans » la Dunciade, on ne peut cependant refuſer » au Poëte les éloges que mérite une produc- » tion remplie d'eſprit, d'imagination, & de » bonne plaiſanterie. »

Ce préambule eſt ſuivi de la Lettre, dont nous ne donnons ici qu'un extrait, pour ne pas répéter toutes les citations qui s'y trouvent.

Les difficultés qui empêchent la Dunciade de ſe répandre, laiſſent aux Auteurs qui y ſont attaqués la liberté de calomnier ce Poëme auprès de leurs Protecteurs & de leurs amis. Pour moi qui l'ai lû ſans prévention, je ne rougis pas, abſtraction faite de toute Satyre, de le mettre, non au-deſſus, mais preſque à côté de la Dunciade Anglaiſe, & de le placer dans la liſte de nos Poëmes héroï-comiques Français entre le Lutrin & le Vert-vert. Il y a plus de force & plus d'énergie dans quelques traits ſatyriques de la Dunciade Anglaiſe, des idées plus grandes & plus vaſtes; mais auſſi eſt-on révolté des images dégoûtantes & des injures atroces dont elle eſt parſemée. La Stupidité, propoſant à ceux qui pourront écouter, ſans dormir, la lecture de quelques ouvrages connus en Angleterre, de leur donner pour récompenſe le privilege excluſif de juger tous les Ecrits préſens & à venir; le ſommeil répandu ſur tous les auditeurs à cette lecture; les ames ſtupides trempées dans le Léthé avant leur entrée au monde; la viſion des triomphes préſens & futurs de la Stupidité, ſont des imaginations très-ingénieuſes & très-plaiſantes. Mais il faut convenir que le Li-

braire Curl se roulant dans une mare produite par sa Corinne, qui rend tous les matins à la terre, devant la boutique de son voisin, ce que le cabaret lui a fourni la veille; que les prix proposés par la Déesse à celui qui criera le plus, & à ceux qui seront les plus habiles à plonger dans la fange; que l'exercice des sots qui, pour mériter ces prix, se déshabillent & se précipitent dans un cloaque infect, rempli d'immondices & de chiens noyés; il faut convenir, dis-je, que ces détails sont bien insoutenables.

La Dunciade Française nous offre des traits plus heureux & plus agréables. Tout le premier Chant, qui n'est à la vérité qu'un dénombrement des originaux que le Poëte apperçoit chez la Sottise, est d'un bout à l'autre, un tissu d'épigrammes, dont le cadre est d'ailleurs très-ingénieux.

Dans le second Chant, la Sottise prononce un Discours qui me paraît bien supérieur à celui que Pope met aussi dans la bouche de la Déesse. Elle fait apporter ensuite *le vaste Bouclier qu'elle forgea de sa main immortelle.* L'Auteur a tiré le plus grand parti du contraste que lui ont offert la peinture de ce Bouclier & une description très-agréable de la Ceinture de Vénus.

Le troisieme Chant présente à la fois des idées neuves & des plaisanteries qui n'avaient point encore été imaginées ; soit dans l'aventure comique, par laquelle l'Auteur prouve que les femmes sont faites pour autre chose que *pour guerroyer & pour versifier*, soit dans l'imagination heureuse & singuliere des aîles inverses qu'il donne au Pégase de la Sottise ; soit enfin dans l'idée, non moins originale de ce Sifflet redoutable qui veille à la conservation du Goût, & qui siffla de lui-même, lorsqu'un rimeur orgueilleux *voulut donner de poétiques loix*.

Vous trouverez certainement dans ce Poëme plus de noblesse, un style peut-être moins figuré, quelquefois moins élevé ; mais plus égal & plus soutenu que dans la Dunciade Anglaise. Souvent elle étincelle de génie, mais souvent aussi elle tombe dans le bas & dans le grossier. L'Allégorie qui y domine presque d'un bout à l'autre, est difficile à saisir, ce qui rend ce Poëme plus obscur que l'obscurité même des noms de ses Héros. Les Métaphores y sont trop accumulées. Malgré tous ces défauts, la Dunciade de Pope est un de ses chefs-d'œuvre. Celle de M. P. est généralement plus gaie ; l'une l'emporte par la force, l'autre peut-être par les graces, &c.

AVIS

DES ÉDITEURS.

LEs Auteurs du Journal Encyclopédique ne furent point les ſeuls qui oſerent rendre au Poëme de M. P. *une juſtice courageuſe. On verra dans le recueil des lettres adreſſées à l'Auteur par M.* de Voltaire, *l'impreſſion vive que fit ſur ce dernier la fiction des aîles à l'envers ; mais en attendant, nous ne pouvons nous diſpenſer de rapporter encore quelques témoignages du plaiſir que parut faire ce même ouvrage à pluſieurs Gens de Lettres d'un mérite diſtingué. On ſent bien que la Dunciade ne pouvait trouver de défenſeurs que dans cette claſſe d'Ecrivains.*

LETTRE

DE M. LE BRUN,

A L'AUTEUR

DE LA DUNCIADE.

QUe vous importent, Monſieur, les vains bruits d'une populace d'Auteurs qui ſe rendront, en ſe plaignant, encore plus ridicules! Ce ſont les derniers cris de l'hydre. Raſſurez-vous, mon cher Pope; la crainte ſied mal à l'ombre des lauriers. On convient que votre Dunciade eſt pleine d'eſprit & de vigueur. Si vous n'avez d'ennemis que ceux du bon goût & du ſens commun, vous devez vous en féliciter, & vous deviez vous y attendre. Je vous promets pour défenſeurs tous les vrais enfans d'Apollon, que vous avez vengés avec autant d'adreſſe que de courage. Votre Préface eſt on ne peut pas plus ingénieuſe. Il eſt impoſſible, après l'avoir lue, de ne pas devenir, ſous peine de ridicule, le partiſan de votre ouvrage. J'oſe vous le prédire, Monſieur, le Public qui aime

à rire ne peut que s'amuſer beaucoup de tout ceci. Je connais déjà trois Editions de la Dunciade : ainſi vous ne devez pas être étonné que les murmures continuent. Mais je vous répéterai ce que diſait Racine à Boileau, très-allarmé du tumulte qu'excitait ſa Satyre contre les Femmes : » Vous avez attaqué un corps » nombreux & qui n'eſt que langues : l'orage » paſſera. " Adieu, mon ami, je vous embraſſe de tout mon cœur.



LETTRE
DE M. M**. D. M**.
AU MÊME.

J'Ai entendu faire, mon ami, tant de raiſonnemens pitoyables, & débiter tant de fauſſetés ſur les chagrins que la Dunciade vous cauſait, que j'aurais craint de vous faire injure, ſi je vous euſſe ſeulement témoigné la moindre inquiétude. Il y a quatre jours que quelqu'un ſortant d'une maiſon fort honnête, dit à une perſonne de ma connaiſſance qu'on vous avait intenté deux procès criminels, l'un à l'inſtigation de M. Crévier, l'autre de la part d'un auteur dont on ne put ſe rappeller le nom, & que M. le D. de C**. pour vous y ſouſtraire, vous avait fait donner une lettre de cachet qui vous exilait à 50 lieues. J'allai voir, dès le jour même une perſonne plus au fait de ce qui ſe paſſe, qui me raſſura, mais non pas autant que je l'aurais voulu, puiſqu'elle me dit qu'on vous ſuſcitait des ennemis de tous côtés. Vous jugez, mon ami, ſi des choſes auſſi hazardées, & qui, dans le fond, ne di-

ſent rien de poſitif, peuvent ſe mander. Il en eſt de même de quelques Epigrammes à faire horreur, où l'on dit que vous avez la baſſeſſe & les crimes de Villon, & qu'au lieu d'exil il faut vous envoyer aux galeres : en vérité, l'imagination ſe noircit, & de pareilles infamies feraient deſirer de vivre parmi les ours. Si j'avais appris quelque choſe qui pût vous être utile, je n'aurais pas manqué de vous en informer. Je vois avec étonnement que les ſots tiennent à bien des gens, & que c'eſt attaquer un corps aſſez reſpectable. Peut-être auriez-vous dû tâcher d'émouſſer un peu la pointe de votre ſel; mais malheureuſement ils avaient fait trop de libelles contre vous, pour que vous employaſſiez plus de ménagement. Après tout, vous ne faites la guerre qu'à leur vanité, & c'eſt de votre part une revanche bien modérée. Adieu, mon ami, voilà de belles occaſions pour montrer du courage.

PS. On voulait chez quelques perſonnes que l'ouvrage ne fut pas plaiſant. J'en ſuis convenu, en ajoutant qu'il ne devait pas l'être pour ceux que vous aviez nommés; mais que l'inſtrument d'Apollon, qui ſiffle de lui-même, était, à ce que je penſais, un modele de plaiſanterie.

LETTRE

DE

DE M. DE LA HARPE,

AU MÊME.

L'Intérêt que je prends à la Dunciade, & à ſon auteur m'avait déjà rendu aſſez actif pour l'avoir deux ou trois fois entre les mains dans les premiers jours où elle a paru. Elle eſt encore ici fort rare par les raiſons que vous connaiſſez ; & cette circonſtance me rend encore plus précieux le préſent que vous m'en faites. Je l'ai fait lire dans le peu de momens que je l'ai poſſédée, à pluſieurs gens de Lettres, à M. le Marquis de Ximenez, entre autres, qui n'eſt pas des plus aiſés, & qui en eſt enchanté : ce terme n'eſt pas trop fort. L'Ouvrage n'a pas encore aſſez de publicité pour que je vous rende un compte bien exact de l'impreſſion qu'il fait. Mais vous devez ſuppoſer aiſément que ceux qui y ſont attaqués le trouvent très-mauvais, que beaucoup d'autres n'oſent pas dire qu'ils le trouvent bon, & qu'il ne ſera mis à ſa place que lorſqu'il

ſera univerſellement connu. Alors le grand nombre des gens indifférens ne pourra ſe refuſer à la gaité qui y régne, & trouvera fort étrange qu'une douzaine de mauvais Auteurs qui nous ont tant de fois ennuyés, ne nous permettent pas de nous en dédommager une ſeule fois, en riant à leurs dépens. Mais ce qui donnera le plus de vogue & de crédit à l'ouvrage, c'eſt le grand nombre de vers faits pour être retenus aiſément, tels que *Fréron, par qui l'on bâille en France.* Ces traits-là ne s'oublieront jamais; & les plaintes des Auteurs bientôt ne ſeront pas plus écoutées que leurs ouvrages.

Adieu, Monſieur; la juſtice que je vous rends ici, je vous l'ai rendue par-tout. Dieu ſait ſi quelques perſonnes m'en aiment davantage, mais vous ſavez comme on ſe conſole.



OBSERVATIONS

Sur la Lettre précédente.

QUoique le ſentiment de M. de la Harpe, en faveur de la Dunciade, mérite, par lui-même, une attention particuliere, nous ne voulons cependant y conſidérer que la maniere franche & préciſe dont il y rend compte de la ſenſation que ce poëme produiſit, dès ſon origine, ſur pluſieurs gens de goût, &, entre autres, ſur M. le Marquis de Ximenez.

On verra, par les pieces ſuivantes, combien ce dernier fut allarmé de la publicité de cette Lettre, & combien la crainte de déplaire à une certaine claſſe d'Ecrivains inſpirait alors d'inquiétude à ceux-mêmes, qui liés avec l'auteur par la conformité de leurs ſentimens, ſemblaient avoir le plus d'intérêt à épouſer ſa querelle. On ſe permettait bien de l'encourager ſecrettement, mais ſous la condition tacite de le déſavouer au beſoin, & avec la précaution de ne jamais ſe fermer le retour vers le parti dominant, ſi des raiſons de prudence venaient à l'exiger.

Les Anecdotes qui peuvent ſervir à caractériſer un ſiecle, ſont toujours précieuſes ; & peut-être ne trouverait-on pas, dans l'hiſtoire de nos mœurs, une ſingularité plus piquante que cet eſprit de faction & d'audace qui régnait, d'un côté, parmi quelques gens de lettres, &, de l'autre, cet excès de puſillanimité à peine croyable, qui retenait dans un lâche ſilence tous ceux que la cauſe commune devait naturellement ſoulever contre un pareil manege.

Des Ecrivains, qui n'auraient été que ridicules, s'ils n'avaient eu l'art de perſuader qu'ils étaient redoutables, avaient pris ſur l'opinion un empire aſſez abſolu, pour intimider quiconque ne leur ſacrifiait pas ſa liberté de penſer.

Convenus de s'appeller entre eux, par une diſtinction audacieuſe, *la haute Littérature*, inſenſiblement ils avaient accoutumé le public à l'inſolence de cette dénomination. Ils avaient, ſi l'on oſe le dire, trouvé le ſecret de faire de la réputation une eſpece de monopole, & de s'en réſerver la diſtribution excluſive, ſoit à la faveur d'une ligue que tout Paris a vu ſe former, ſoit par leur adreſſe à ſe ménager des créatures, non-ſeulement chez quelques perſonnes en place, mais dans les Académies, dans les Cercles, parmi les Cenſeurs, chez des

des Libraires même, & pour ne rien laisser échapper d'utile à leurs vues, chez des Comédiens.

A couvert des ridicules du Théâtre, au moyen de l'influence prépondérante qu'ils s'étaient arrogée sur nos Spectacles, devenus d'ailleurs les maîtres du plus grand nombre des papiers publics, & peu contens encore de la violence qu'ils exerçaient, par ce manege, sur les suffrages de la nation, ils avaient tenté d'étendre leur empire jusques chez l'Etranger, en s'emparant de la plûpart des correspondances. Ils avaient imaginé de recruter les provinces d'une foule de petits émissaires à leurs ordres, dont ils faisaient, au besoin, des instituteurs pour la jeunesse, ou qui, selon leurs talens, se chargeaient de fonctions plus délicates, & réservées plus particuliérement encore à la confiance.

Un homme célebre, il faut l'avouer, mais que la supériorité de son génie n'a jamais su défendre des faiblesses communes *), séduit par leurs éternelles adulations, flatté de se trouver le chef d'une grande multitude, & ne dédaignant aucun des moyens d'en imposer à la renommée, avait singuliérement contribué à donner du crédit à cette bisarre confédération.

*) M. de Voltaire.

Il avait daigné leur prêter l'appui de sa considération personnelle, & cacher, sous des témoignages de bienveillance & d'estime, le profond mépris qu'il ressentait pour eux. C'est ainsi qu'on voit des Grands admettre à leur familiarité d'indignes favoris, & se prêter à des services, dont, intérieurement, ils ne peuvent se dispenser de rougir.

Mais, aux yeux d'une nation éclairée, tous ces prestiges de l'intrigue ne peuvent opérer qu'une illusion passagere.

C'est à la fois pour achever de la détruire, & pour nous mettre à l'abri de tout reproche d'exagération, que nous croyons devoir justifier, du moins par un exemple, tout ce que nous venons de dire de l'état actuel, ou plutôt de l'anarchie de notre littérature. Le public ne verra pas sans quelque surprise, non-seulement un homme de lettres, mais un homme d'un nom distingué, forcé de combattre sa propre opinion par la crainte de s'exposer au ressentiment de quelques écrivains qu'il a la faiblesse de redouter : pusillanimité singuliere, qui ne lui permet pas de sentir que le danger n'existe que dans son imagination, & que la frayeur, dont il ne sait pas se défendre, est le seul moyen de donner à ce fantôme quelque apparence de réalité.

PREMIERE LETTRE

DE M. LE MARQUIS DE XIMENEZ A L'AUTEUR *).

On vient de m'assurer, Monsieur, que la Dunciade était imprimée aussi bien que la Comédie du *Satyrique*, ou de l'*Homme Dangereux*. Je vous serai très-obligé de me faire savoir où je pourrais les trouver... Je vais lire avec bien de l'empressement ce que j'ai écouté avec tant de plaisir, &c.

Paris, ce jeudi 13 Juin 1771.

*) On ne transcrit de ces lettres que ce qui peut avoir du rapport à l'objet qu'on s'est proposé, On n'aurait pas même songé à les rendre publiques, si M. le Marquis de Ximenez n'eut pas fait insérer dans le Mercure de France, à leur occasion, une lettre que nous nous garderons bien d'oublier.

SECONDE LETTRE

DU MÊME.

JE viens de lire avec le plus grand étonnement la lettre que M. de la Harpe vous écrivait en 1764, & où il me cite, si ce n'est infidélement, du moins très-imprudemment. Vous pouviez, Monsieur, faire imprimer cette lettre sans que mon nom y fût mêlé.... En vérité, vous m'affligez beaucoup, & je ne sais comment réparer la faute de M. de la Harpe... J'ai pu trouver vos vers purs, corrects, élégans, dignes enfin de Boileau; mais il est impossible que je sois enchanté des jugemens que vous portez sur des hommes que j'aime, que j'estime, & avec lesquels j'ai vécu longtems, tels que Messieurs Diderot, &c.

Dimanche 16. Juin.



TROISIEME LETTRE

DU MÊME.

. . . . . . JUgez vous-même de ſang froid, Monſieur, combien il eſt fâcheux pour moi de me voir mêlé dans une querelle où je n'ai que faire. M. de la Harpe me force à y jouer ce rôle, car vous connaiſſez trop bien les hommes pour ne pas deviner quel effet mon approbation, toute mince qu'elle eſt réellement, fera ſur les écrivains que vous humiliez. *Tous ſe réuniront contre moi.* Ils me reprocheront que je n'ai pas le droit d'être ſi difficile, & que je ne vous ai loué qu'afin de n'être pas placé moi-même au-deſſous d'eux. Vous armez contre moi la plume de tous ceux qui ont à ſe plaindre de la vôtre. Je ne pouvais pas deviner en quels termes il avait plu à M. de la Harpe de me faire parler... Mais ce qui eſt fait eſt fait. Ne nous occupons que du remede. J'aurai l'honneur de vous faire part d'un moyen que j'imagine, & j'ai celui d'être avec autant de reconnaiſſance que d'attachement, Monſieur, votre &c.

QUATRIEME LETTRE

DU MÊME.

Ce mercredi ſoir 26 Juin.

. . . . . . JE vous envoye, Monſieur, ce que je me propoſais de faire inſérer dans le Mercure qui va paraître ; mais le Cenſeur ou le Libraire n'ont pas voulu imprimer cette lettre que j'écrivais à M. de la Harpe, & dont voici le premier brouillon. J'ai été obligé de faire ordonner par M. de S***, qu'on y inſérât du moins un extrait de cette même lettre, & je ſuis ravi que vous ne déſapprouviez pas cette conduite. Vous ſavez que je n'aſpire plus qu'au repos & à l'obſcurité, &c.



COPIE

DE LA LETTRE

A M. DE LA HARPE,

Que M. le Marquis de Ximenez voulait qu'on imprimât dans le Mercure.

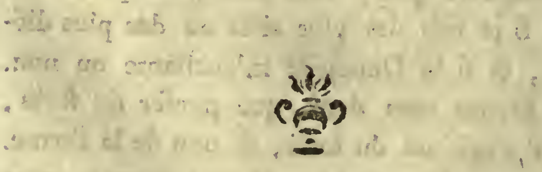
JE me trouve cité, Monſieur, je ne ſais pourquoi, dans une lettre que vous écrivites, en 1764, à M. Paliſſot, qui vient de la publier. Voici vos propres paroles. „ Je l'ai fait lire „ (la Dunciade) à pluſieurs gens de lettres, „ à M. le Marquis de Ximenez, entre autres, „ qui n'eſt pas des plus aiſés, & qui en eſt „ enchanté, ce terme n'eſt pas trop fort. „

Il importe peu, ſans doute au public de ſavoir ſi je ſuis des plus aiſés ou des plus difficiles, & ſi la Dunciade m'enchante ou non. Nous ſavons tous deux que penſer du ſtyle, mais il s'agit ici du fond, & non de la forme. Je me rappelle très-bien d'avoir entendu avec plaiſir ces vers que vous me lûtes, & qui ne ſont plus dans la nouvelle édition de la Dunciade :

En France encore il est plus d'un Mécene;
Et nous voyons l'équitable public
Malgré Fréron, applaudir à Warwick.

Vous savez quel intérêt je prenais à cette Tragédie, & combien son Auteur me sera toujours cher. Aussi je suis loin de désavouer les éloges qui sont dus à l'esprit & au singulier talent de M. Palissot. J'applaudis même à sa facilité de faire des vers *qui deviennent proverbes en naissant;* mais je dois à moi-même, & peut-être à l'honneur des Lettres, aujourd'hui trop négligé, de déclarer que je n'ai entendu, ni n'entends approuver aucun des jugemens portés, soit en bien soit en mal, par l'auteur de la Dunciade, sur aucun auteur vivant; que la Satyre ne peut être utile, & que Boileau même est inexcusable d'avoir désolé Cassaigne, Cotin, &c.

A Paris, ce 19 Juin 1771.



RÉPONSE
DE L'AUTEUR
A LA
LETTRE PRÉCÉDENTE.

JE commence par vous dire, Monſieur le Marquis, que loin d'avoir à me plaindre de la Lettre dont vous me faites l'honneur de m'adreſſer le modele, je ne vous en devrais que des remercimens, ſi les auteurs du Mercure avaient l'attention de ne la point dénaturer. *) Mais la

*) C'eſt, comme on le verra, ce que les Auteurs du Mercure ne manquerent pas de faire. Le Public ſait aſſez que ce Journal eſt un de ceux dont la Confédération philoſophique a eu le plus de ſoin de s'emparer. Auſſi le nom de M. Paliſſot ne s'y trouve-t-il jamais, &, par une diſtinction dont il s'honore, on n'y a pas même annoncé le titre de ſa Comédie des Courtiſannes, quoique l'objet de l'inſtitution de ce Journal, & ſa principale utilité ſoit préciſément d'annoncer, ſans exception, tous les ouvrages nouveaux, & d'indiquer les Libraires qui les débitent. Heureuſement la réputation du Mercure eſt toujours demeurée au niveau où la Bruyere l'avait fixée : *immédiatement au-deſſous de rien.*

croyez-vous bien capable de vous procurer le repos que vous ſemblez deſirer, & vous-même, Monſieur, auriez-vous lieu d'en être très-content ? C'eſt ce que je vais me permettre d'examiner un moment avec vous.

Je prends d'abord la liberté de demander à M. le Marquis de Ximenez, s'il s'eſt bien conſulté avant que de ſe réſoudre à appuyer de ſon nom un paradoxe tel que celui qui termine ſa Lettre. » *La Satyre ne peut être utile, & Boileau-même eſt inexcuſable*, &c.

Vous voulez, Monſieur, ne pas prendre de parti, mais eſt-il bien vrai que vous n'en prenez aucun en attaquant la mémoire de Boileau ? Regardez-vous comme un moyen bien sûr de conſerver la paix avec tout le monde, que de vous déclarer contre un Poëte à qui le bon goût donnera toujours des vengeurs, & qui vous a répondu d'avance par ces beaux vers :

La Satyre en leçons, en nouveautés fertile,
Sait ſeule aſſaiſonner le plaiſant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon ſens,
Détromper les eſprits des erreurs de leur tems.
Elle ſeule, bravant la haine & l'injuſtice,
Va juſques ſous le dais, faire pâlir le vice,
Et ſouvent, ſans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raiſon des attentats d'un ſot.

Et ſelon vous, Monſieur, cette Satyre que Mo-

liere a portée encore beaucoup plus loin que Boileau, ne ſerait utile à rien ?

J'ai l'honneur de vous répéter encore que, pour ce qui me regarde, je n'aurais pas le plus léger ſujet de me plaindre de votre Lettre; mais je vous prie de conſidérer que vous m'apprenez vous-même que les auteurs du Mercure n'ont pas voulu l'adopter telle qu'elle eſt, & qu'il vous a fallu des ordres pour obtenir qu'elle fût inſérée, par extrait, dans leur Journal. On ne manquera pas, Monſieur, de ſupprimer tout ce que vous diſiez d'honnête pour moi, & l'on ne retiendra que ce qui eſt amer contre le genre ſatyrique. On vous fera donc prendre un parti malgré vous; & le moyen que je puiſſe alors garder le ſilence! Comme ce ne ſera plus votre Lettre qui paraîtra véritablement dans le Mercure, mais un extrait infidele, je ſerai forcé d'appeller de cet extrait à vous-même.

Vous croyez, Monſieur, prendre le parti le plus sûr, en vous rangeant de celui qui paraît le plus fort. Mais ne commencez-vous pas à remarquer qu'enfin les vrais gens de Lettres, les eſprits ſages, & l'adminiſtration elle-même, ſe ſont indignés de cette confédération étrange de quelques Ecrivains qui ne tendaient qu'à la tyrannie, en uſurpant les dehors de la tolérance? Vous me croyez ſeul, & mon courage vous

étonne; mais détrompez-vous, Monſieur. Il faut bien que j'aie quelques amis, puiſque la Dunciade vient de paraître, & qu'elle n'eſt plus perſécutée. J'ai du moins pour moi le cri de tous ceux qui réclament contre l'oppreſſion, & qui ont été révoltés de voir que, même ſur de ſimples objets de littérature, on voulait attenter à la liberté publique.

Qu'arrivera-t'il, Monſieur, de votre lettre à M. de la Harpe? De deux choſes l'une. S'il avoue ſans détour la lettre que j'ai rendu publique, il aura lieu de craindre, comme vous, que ſa tranquillité ne ſoit compromiſe. S'il avait la mal-adreſſe de la déſavouer, il me forcerait à des explications que les inégalités de ſa conduite à mon égard juſtifieraient aſſez; mais que juſqu'à préſent j'ai cru devoir renfermer en moi-même, par le ſouvenir de l'eſtime que ſes premiers eſſais m'avaient inſpirée. Vous voyez, Monſieur, que tout cela ſerait bien loin du repos que vous deſirez, & de l'obſcurité qui vous ſemble ſi douce. Je peux me tromper, mais je crois que pour vivre en paix, c'eſt un très-mauvais parti que de vouloir ménager tout le monde. Je crois que ce ſyſtême de neutralité ſuppoſe une abſence de caractere ſujette à beaucoup d'inconvéniens, ſoit en politique, ſoit en littérature. C'eſt l'eſprit de la loi de

Solon, qui ne voulait pas que, dans les troubles civils, il fût permis à aucun citoyen de demeurer neutre.

Il résulte, Monsieur, de ma trop longue réponse, que je m'engage au silence le plus absolu, si la lettre insérée dans le Mercure se trouve conforme au modele que vous me faites l'honneur de m'envoyer; mais je ne vous invite pas moins, au nom de la gloire, à supprimer ce que vous dites de Boileau, & du genre Satyrique. Contentez-vous de déclarer que vous n'approuvez, soit en bien soit en mal, aucun des jugemens que j'ai portés sur les auteurs vivans. Je pense que c'en est bien assez; & qu'ils ne sont pas en droit d'exiger de vous plus de ménagemens.

Mais si les Rédacteurs du Mercure se permettent, comme je le soupçonne, d'altérer les expressions & l'esprit de votre lettre, vous ne me saurez pas mauvais gré de me servir contre eux de tous mes avantages.

J'ai l'honneur d'être, &c.



RÉPONSE

DE M. LE MARQUIS

DE XIMENEZ.

Ce samedi 29 Juin, à 7 heures du soir.

EN recevant votre lettre, Monsieur, j'ai passé chez M. la Combe que je n'ai point trouvé. J'ai passé chez l'imprimeur du Mercure (M. Lambert) qui m'a dit que j'arrivais trop tard, & que le Mercure était chez les relieurs.

Vous voyez, Monsieur, que ce n'est point ma faute, & que j'avais bonne envie de vous complaire, d'autant plus que les termes que vous voulez substituer à ceux que j'ai employés, me paraissent remplir également mon seul objet, qui est de ne point grossir le nombre de mes ennemis en paraissant approuver vos jugemens.

Ce que je ne puis comprendre, c'est la chaleur avec laquelle vous prenez le parti de Boileau & de Moliere, comme si ce que je pense sur la Satyre, d'après l'opinion des plus grands

moraliſtes, *) pouvait détruire la réputation de ces illuſtres morts. Comment, avec autant d'eſprit, avez-vous pu confondre un moment la cauſe des mœurs avec celle du génie? Si Moliere eſt le premier des poëtes Comiques, ce n'eſt pas chez des peuples chrétiens, qu'il a pu paſſer pour le plus vertueux des hommes.

J'eſpere, Monſieur, que cette explication vous ſuffira, & que vous ne me tirerez point de l'obſcurité où je me ſuis condamné depuis plus de quinze ans.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

*) Il faut en excepter du moins le célebre Arnauld, qui n'était pas ſuſpect de favoriſer la morale relâchée, & de qui pourtant Boileau a dit:

Arnauld, le grand Arnauld fit mon apologie.



LETTRE

Inſérée par les Auteurs du Mercure, ſous le nom de M. le Marquis de Ximenez, dans le premier Volume de Juillet 1771.

Je me trouve cité, Monſieur, je ne ſais pourquoi, dans une lettre écrite à M. Paliſſot, qui vient de la publier.

» Je l'ai fait lire (dit l'écrivain en parlant » de la Dunciade) à pluſieurs gens de Lettres, » à M. le Marquis de Ximenez, entre autres, » qui n'eſt pas des plus aiſés, & qui en eſt » enchanté : ce terme n'eſt pas trop fort.

Il importe peu au public de ſavoir ſi la Dunciade m'enchante ou m'ennuie ; mais il m'importe que pluſieurs Ecrivains que j'honore & que j'aime, ſachent que je ſuis loin d'applaudir aux traits malins dont on a voulu les percer, que je n'ai prétendu approuver aucun des jugemens portés par M. Paliſſot, & que Boileau même me paraît inexcuſable d'avoir déſolé des Ecrivains qui ne l'avaient point offenſé.

Nous ne nous permettons aucune réflexion ſur ces Lettres, qui s'expliquent aſſez d'elles-mêmes.

ÉPIGRAMME

ADRESSÉE A L'AUTEUR

PAR M. DE LA M**. C***.

O De tes ennemis aveuglement heureux!
Pour avoir peint les Sots, on t'exile loin d'eux.
Une haine plus éclairée
De leurs cercles nombreux t'aurait ouvert l'entrée,
De leurs bruyans essaims t'aurait environné,
Et pour mieux affliger ton attique génie,
Près de Trublet t'aurait donné
Un fauteuil à l'Académie.



VERS
ADRESSÉS AU MÊME.

REndez-nous à la fois Ariſtophane & Pope.
De Thalie au front gai la Satyre eſt la Sœur :
Que toutes deux en vous trouvent leur défenſeur.
Le Chantre du Lutrin, l'auteur du Miſantrope,
S'applaudiront enfin d'avoir un ſucceſſeur.
Faites trembler comme eux, les Cotins & leurs ſectes,
Que Waſp à votre aſpect recule épouvanté.
Les avortons nombreux de la Stupidité
Fatiguent l'Hélicon de leurs clameurs abjectes :
Eterniſez leur honte, & pour tout dire enfin,
Armé de l'inſtrument que fabriqua Merlin,
Soyez le Réaumur de ces nouveaux inſectes.



AUTRES VERS

AU MÊME.

SOus le tranchant de la Satyre,
Horace, dans ſon tems, fit expirer les Sots.
Mécene à leurs dépens riait de ſes bons mots,
Car alors on aimait à rire.
Mais ſon ami ſouvent aux jardins de Tibur,
Allait ſe délaſſer dans un repos obſcur.
O vous, de ce grand homme imitateur fidele,
Des Mévius Français vous rabaiſſez l'orgueil :
Et loin de cette foule, à Minerve rebelle,
Pour ſuivre en tout votre modele,
Vous retrouvez Tibur aux boſquets d'Argenteuil.



ÉPITRE

AU MÊME.

A Toi, dont les crayons ſi vrais
Ont repréſenté tous les traits
Des Philoſophes de notre âge ;
A toi dont les joyeux écrits
Ont repouſſé le vain outrage
De nos modernes Scudéris ;
A toi l'émule de Moliere,
Et le juge de nos chanſons,
S'adreſſent les frivoles ſons
De cette Epitre familiere,
Qui ſerait moins irréguliere
Si je ſuivais mieux tes leçons.

Mais il faut réſerver la lime
Pour les grandes productions.
Calliope & ſes fictions
Demandent un pinceau ſublime.
Euterpe brille à moins de frais.
On peut ſe jouer de la rime
Dans une Epitre ſans apprêts:
Tous nos maîtres en cette eſcrime,

Chapelle, & tant d'autres après,
Ont pris des licences exprès
Dont on ne leur fit point un crime.

Ainsi ma muse en liberté
Se livre à l'essor de sa verve.
Le Chantre du Palais du T *
Sans doute m'aurait bien prêté
Son âpre & cruelle Minerve ;
Mais qu'à lui seul elle réserve
La froide régularité
De sa pénible aridité,
Et l'ennui dont Dieu nous préserve !

Pour moi, loin du Sacré Vallon,
Dans cet asyle solitaire **
Prenant un faible violon,
Je ne combats qu'en volontaire

---

*) Ces vers font allusion au Poëme de la Peinture, non à celui de M. Vatelet, oublié depuis longtems, mais à celui de M. le Miere, dont on parlait beaucoup alors, parce qu'il n'avait pas encore paru. Il est dit, dans ce Poëme bisarre, que le génie d'un grand Peintre

Eclate avec splendeur dans le Palais du T.

**) Les jardins de Trianon, où cette Epitre fut composée.

Sous les étendarts d'Apollon.

Tandis que mon archet détonne,
Tu vas ſous tes rians berceaux
Que reſpecte encore l'automne,
Comme les Popes, les Rouſſeaux,
Implorer le fils de Latone;
Leur coloris qui nous étonne
Brille ſous tes heureux pinceaux.

Ah! ſuis cette carriere antique,
Et que tes chefs-d'œuvres divins
Prévalent contre la critique
Et le zele anti-poétique *
De nos modernes écrivains.

Brave l'infidele menace
Et le courroux de nos Cotins.
Tous ces petits Auteurs mutins

---

*) Cette manie anti-poétique qui commence à ſe produire dans notre ſiecle, eſt véritablement très-ſinguliere. Je ne ſais comment nos Proſateurs enthouſiaſtes ne craignent pas qu'on ne leur applique la fable du Renard & des Raiſins. Un de nos Philoſophes modernes a même porté ſi loin le délire ſur cette matiere, qu'il conſeille ſérieuſement de traduire la Henriade en proſe. Liſez *Le Voyageur Philoſophe.*

Veulent envahir le Parnaſſe.
Mais ſi tu viens à leur montrer
Du goût la lumiere fatale,
Au ſein de leur fange natale
Nous les verrons bientôt rentrer.

En dépit de la calomnie,
Oſe nous peindre les travers
De tous ces pédans ſans génie,
Qui ſe diſent dans leur manie
Les précepteurs de l'univers.
Ils prennent le nom des Socrates,
Mais c'eſt un détour affecté,
C'eſt un pavillon reſpecté
Qui ſert à cacher des Pirates.
Du Parnaſſe orgueilleux fléaux,
Ils blaſphement ce qu'ils ignorent; *
Et ce ſiecle qu'ils déshonorent

---

*) Un autre de nos Légiſlateurs à la mode prétend qu'il eſt abſurde de faire parler en vers les Perſonnages d'une Comédie, parce que ces Perſonnages ne ſont pas cenſés poëtes, & que la Comédie doit être une imitation des mœurs & du langage. Nous demanderions volontiers à l'Auteur de cette déciſion pourquoi il a fait dialoguer en Français les acteurs d'une Piece Anglaiſe qu'il vient de nous donner, & dont la Scene ſe paſſe à Londres.

Invoque un autre Defpréaux.

On altere dans notre France
La gaîté, l'efprit & les mœurs.
Le délire de nos rimeurs,
Leur fottife & leur affurance,
Tant d'écrivains dont l'ignorance
Ofe fe mettre fur les rangs,
Les Apôtres intolérans
De la moderne tolérance,
Leurs Philofophiques noirceurs,
Tout parmi nous aux doctes fœurs
Ravit leur derniere efpérance,
Leurs Autels, & leurs défenfeurs.

Ainfi les Mufes éplorées,
Comme autrefois, dans ces climats,
Ne fe verront plus adorées.
O toi, qui toujours les aimas
Crois-tu que ces Nymphes facrées
A la fin quittent nos contrées
Pour la région des frimats!

Si la renommée eft certaine,
Apollon s'enfuit vers Hambourg.
C'eft Copenhague & Peterfbourg
Qui font les rivales d'Athene,
Et cherchant un deftin plus beau

Le goût va porter ſon flambeau
Vers les ſources du Boryſthene.

Eh, quoi! ces lauriers toujours verds,
De qui la Grece & l'Italie
Ont à la France énorgueillie
Fourni les rejettons divers
Vont-ils, au bout de l'univers,
Parer de leur tige affaiblie
Une contrée enſevelie
Sous les glaçons des noirs hivers?

Les beaux Arts, ces Dieux que j'implore,
N'y porteront jamais leurs pas.
Qu'Euclide y tienne ſon compas,
Anacréon n'y peut éclore.
Nul Pétrarque d'une autre Laure
N'y pourra vanter les appas:
Où languiſſent Pomone & Flore
Les graces n'habiteront pas.

La Poéſie & la Peinture
Veulent de plus rians ſéjours,
Et les beaux Arts furent toujours
Voiſins de la belle nature.

Cet enthouſiaſme ignoré
De la profane multitude,
Que ne ſaurait donner l'étude

Et qu'on n'acquiert point à ſon gré,
Cette ſecrette inquiétude
Dont un poëte eſt dévoré,
Ce noble inſtinct, ce feu Sacré
S'allume dans la ſolitude.

C'eſt à l'ombrage des forêts,
C'eſt au fond des antres ſecrets,
C'eſt parmi les bocages frais,
Que le vers coule plus facile.
Théocrite, au ſein des vergers,
Et des grottes de la Sicile,
Chantait le bonheur des bergers.
Dans les campagnes d'Italie,
Virgile, en vers mélodieux,
Vantait la champêtre Thalie, *
Et célébrait le fils pieux
De la Déeſſe d'Idalie.
Horace, au bord de ſes ruiſſeaux,
Voyait de jeunes arbriſſeaux
Unir leur ombre hoſpitaliere. **
Auteuil, ſous ces rians berceaux,
Reçut ſouvent le grand Moliere.

---

*) *Nec erubuit ſylvas habitare Thalia.* Virgile.

**) *Quâ pinus ingens albaque populus*
Umbram hoſpitalem conſociare amant, &c. Horace.

C'était encore dans Auteuil
Que Boileau ranimant ſa veine,
Se moquait de la foule vaine
Des Pradons gravés par Nanteuil.
Dans la retraite d'Argenteuil,
Ami, c'eſt ainſi que ta muſe,
Bernant la ſottiſe & l'orgueil,
Lorgnette en main, rit & s'amuſe
Des Auteurs gravés par Longueil. *

Que tu dois aimer cet aſyle !
C'eſt-là que tu trouves la paix,
Qui loin des grands toujours s'exile.
Phébus, ſous ce feuillage épais,
A tes vœux devient plus docile.

Ici je vois le Dieu du vin
Prodiguer le luxe divin
De ſes pampres les plus fertiles;
Là Pomone avant les hivers,

---

*) L'attention de nos plus minces verſificateurs à ſe procurer des éditions embellies par les mains célebres des Cochins, des Choffard, des le Miere, & des Longueil, nous rappelle ces vers naïfs d'une plaiſanterie intitulée, le *Décalogue du goût*:

De ces Meſſieurs n'acheteras
Que les eſtampes ſeulement.

Fait mûrir les préſens utiles
Dont tes eſpaliers ſont couverts.

Ces bords rians, cette terraſſe,
Ces Tilleuls qui touchent les cieux,
Ce Tivoli délicieux
Eſt bien digne d'un autre Horace.
Quel ſpectacle y frappe les yeux!
Quel eſt l'horiſon ſpacieux
Que ſans peine ta vue embraſſe!

Dans ces lieux qui lui ſont ſoumis,
La liberté, ta Souveraine, *
Raſſemble ſouvent tes amis,
Et ceux que leur mérite a mis
Au rang des Dieux de l'Hippocrene.

Le Brun**, ſurtout, doit y venir,
Lui, par qui de tous ſes préceptes
Phébus nous fait reſſouvenir,
Et qui bernant les vers ineptes,
Écrit les ſiens pour l'avenir.

---

*) Alluſion à quelques vers qui ſe trouvaient dans les premieres éditions de la Dunciade.

**) Auteur de pluſieurs ouvrages pleins d'imagination & de la plus belle Poéſie. Voyez ſon article dans les Mémoires Littéraires de M. Paliſſot.

Ami, que la gloire t'éveille.
Malgré la haine & ses assauts,
De ton poëme sur les sots
Acheve la docte merveille.
Pour te faire mieux oublier
Qu'ils ont empoisonné ta vie,
L'amitié, des graces suivie,
Opposera son bouclier
Aux traits effrontés de l'envie.

Envain d'infideles clameurs
Ont défiguré ton image.
Méprise de vaines rumeurs :
A tes écrits, comme à tes mœurs,
La vérité fait rendre hommage.

Si des faux singes de Platon
La Muse n'est qu'une furie,
Toujours abbreuvée & nourrie
Des flots impurs du Phlégéton ;
La tienne, sur un meilleur ton,
Plaisante, & jamais n'injurie.
Il est plus d'un nouveau Gacon,
Et plus d'un moderne Garasse ; *

---

*) Garasse & Gacon, barbouilleurs de Libelles ; l'un en prose, l'autre en vers. Ils ont été surpassés dans notre siecle.

Mais avec le ſceptre d'Horace
Tu dois régner ſur l'Hélicon.

Parais, anéantis de grace
Ce petit peuple admirateur,
Qui ſottement imitateur
Ne ſait que ramper ſur la trace
De quelque hardi novateur..

Armé du fouet de la cenſure,
Oſe frapper d'une main ſûre
Tous nos barbouilleurs de Journaux;
Proſcris ces livrets éphémeres,
Ces Almanachs * où les d'Arnauds
Sont vantés comme des Homeres.
Flétris ces petits Tribunaux
Formés de pédans en cornettes,
Et d'imbécilles étourneaux,
Qui vont répétant les ſornettes
De nos plus vils originaux.

Soumets à tes verges critiques
Les plats Zoïles de Buffon,
Et les ſectateurs fanatiques

---

*) Ceci parait une alluſion à l'Almanach des Muſes, le plus dégoutant petit Recueil qui ait jamais ſouillé notre Littérature.

Du moderne Opéra Bouffon, *
Et ces parades dramatiques
Où des écrivains aſſommans
Mettent, au lieu des ſentimens,
Et des paſſions trop antiques,
D'ingénieux rafinemens,
Des ſentences énigmatiques,
Des enterremens pathétiques,
Des tombeaux & des oſſemens. **

N'épargne pas, je t'en conjure,
Ces philoſophes ſoi-diſant,
Dont l'eſprit doux & bienfaiſant

---

*) Les Chanſons de cet étrange ſpectacle ne ſont plus des Chanſons. Ce ſont de petits Traités de Morale où la Philoſophie ſe cache ſous les doubles croches. On y trouve de belles maximes en quatuor, & des leçons d'humanité ſur la Clef d'*ut*.

**) Les têtes de mort, les cranes, les cercueils ſont aujourd'hui les grandes reſſources de quelques Ecrivains dramatiques du genre ſombre. Il ſemble qu'on ait le projet de tranſporter le Parnaſſe aux Charniers, ou même à la Gréve. On prépare, dit-on, une Tragédie dont les principaux Perſonnages ſont des Bouchers : Cela eſt encore bien au-deſſous des Chartreux du Comte de Cominges.

Prodigue le fiel & l'injure;
Ces eſprits forts, doctes héros,
Aux préjugés livrant la guerre
Qui refont le ciel & la terre
Comme d'autres Matthieux Garos.

Que cette carriere infinie
T'offrira de tableaux divers!
Que notre ſiecle a de travers
Dignes d'occuper ton génie!
Venge le goût trop offenſé
Du ton follement emphatique
Que prend tout rimeur inſenſé
Pour réformer la Poétique. *
Venge-nous des petits ſuccès
De cet orgueilleux dramaturge,
Qui ſur le Théâtre français
Se croit un nouveau thaumaturge.
Que par toi l'Hélicon ſe purge
Des Cotins qui l'ont avili;

---

*) C'eſt un uſage établi parmi nos Dramatiques modernes, de donner religieuſement, à la tête de leurs Pieces, une longue Préface, dans laquelle ils réforment Ariſtote, Horace & Boileau, du ton le plus cavalier & le plus leſte. On diſait autrefois: *beau comme le Cid;* on pourra dire dorénavant : *impertinent comme une Préface.*

Que

Que leur nom y ſoit aboli,
Que par-tout on ſiffle leurs œuvres.
Que tes rivaux humiliés
Demeurent à jamais liés
Des nœuds de leurs propres couleuvres.
Enfin de tous nos Charlatans
T'aidant à tracer le délire,
Puiſſe Apollon couvrir ta lyre
Des lauriers les plus éclatans.

Ainſi ma Muſe t'apprécie,
Ainſi, digne amant des neuf Sœurs,
A tes fameux Prédéceſſeurs
Déjà mon tribut t'aſſocie.
Va, quoiqu'en diſe Marmontel,
Quand je te deſire immortel,
Mes vœux ſont une Prophétie. *)

---

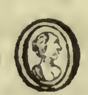
*) Cette Epitre où regne un ton ſi facile, malgré la richeſſe & l'exactitude des rimes, fut adreſſée de Verſailles à l'Auteur ſur la fin de 1769, & quelques mois après, elle fut inſérée dans le Journal Encyclopédique, mais avec beaucoup de lacunes.

L'Auteur reconnut la jeune Muſe qui avait voulu ſe dérober à ſa reconnaiſſance; & voici un fragment de ſa réponſe que nous retrouvons dans les papiers qui nous ont ſervi pour rédiger cette collection.

» Votre Muſe en négligé eſt très-aimable, mon

„ jeune & cher ami. Je trouve dans votre Epitre des „ morceaux charmans, & qui méritent que vous preniez la peine de la perfectionner. J'admire cette heureuse facilité, un peu trop abondante peut-être; „ mais, à votre âge, ce superflu est une richesse, dont „ je serais jaloux, si, comme l'a dit M. de Voltaire, „ le plaisir permettait de l'être.

„ Jamais mon hermitage ne m'a paru aussi agréable que dans la jolie description que vous en „ faites; & c'est à vous que Tivoli devrait appartenir puisque vous le chantez si bien. Dans le fond „ vous savez qu'il n'est gueres moins à vous qu'à moi-même; mais vous devenez extrêmement rare, comme si vous aviez besoin de cette espece de coquetterie pour vous faire desirer. Songez, mon cher „ Enchanteur, que votre amitié me flatte plus que toutes vos louanges, & qu'au lieu de remercîmens, je „ ne vous aurais adressé que des reproches, si vous ne „ me promettiez d'expier vos torts & de revenir bien „ vîte à ce Tivoli dont vous êtes le véritable Horace.



SATYRE

ADRESSÉE AU MÊME

PAR M. CLEMENT.

... *Sunt quos genus hoc minimè juvat ; utpotè plures*
Culpari dignos. Horat. Sat. IV. L. I.

NOn, de tes ennemis, les cris calomnieux,
N'ont pu, cher PALISSOT, te noircir à mes yeux.
Je me ris avec toi de leur vaine colere.
Tu leur déplairais moins, s'ils avaient ſu te plaire ;
Si cédant au grand nombre, & ſuivant leurs travers,
Ta Muſe au mauvais goût eût conſacré ſes vers.

Qu'eſt devenu ce tems qu'ont vu fleurir nos Peres ?
Les Auteurs aſſervis à des regles ſéveres,
Par des ſoins aſſidus s'efforçaient d'obtenir
Moins les ſuccès du jour, que ceux de l'avenir.

Les Grecs & les Latins, que nos Auteurs frivoles,

Releguent aujourd'hui dans l'ombre des Ecoles,
Par de meilleurs eſprits alors accrédités,
Etaient lus & relus, appris & médités.

C'eſt chez eux qu'on puiſa ce vrai qui nous enchante,
Cette ſimplicité ſi noble & ſi touchante,
Dont un ſeul trait naïf, pour un goût délicat,
Vaut mieux que tout l'eſprit du précieux Dorat.

C'eſt par eux que l'on ſut, d'un charme inévitable,
Faire aimer la ſageſſe, en la rendant aimable.
Loin de ſe préſenter triſte & ſans agrément,
Elle égaya ſon front des traits de l'enjoûment,
Sous de rians atours cent fois plus applaudie
Que dans les froids ſermons de l'Encyclopédie.

C'eſt du génie antique enfin qu'étaient remplis
Ces beaux eſprits divers en tout genre accomplis,
Qui ſous un Prince, ami de leurs ſavantes veilles,
Enfantaient à loiſir de ſublimes merveilles.

Aujourd'hui, PALISSOT, l'on peut à moins de frais,
Du nom de bel eſprit s'enorgueillir en paix.

A peine de l'enfance achevant la carriere,
Et de l'Ecole encor ſecouant la pouſſiere,
On a rompu le frein à ſoi-même livré,

Que vuide de ſavoir, d'amour-propre enivré,
Tourmenté de la Rime, en proie à ſa manie,
On croit ſentir en ſoi l'aiguillon du génie;
On penſe qu'il ſuffit, ſans étude & ſans art,
De ſuivre un vain délire, & d'écrire au hazard.

Hé! Meſſieurs les rimeurs, quelle eſt votre folie?
Quoi parmi tant de ſots dont la terre eſt remplie,
En voit-on comme vous d'un fol orgueil épris,
S'exercer dans un art qu'ils n'ont jamais appris?

L'Eleve de Vanloo, plus timide & plus ſage,
Fait du ſien à loiſir l'utile apprentiſſage;
Combien dans ſes dégoûts ne voit-il pas de fois,
Ses ſtériles crayons ſe briſer ſous ſes doigts,
Avant que ſoutenu d'une longue pratique,
Il défie au ſallon les yeux de la Critique!

Le métier le plus vil a ſa difficulté.
Jamais le Bateleur, à la Foire exalté,
S'il n'en a pas acquis la routine aſſidue,
Viendra-t-il voltiger ſur la corde tendue,
Et s'expoſera-t-il, digne projet d'un fou,
Pour amuſer le Peuple, à ſe rompre le cou?

Et vous qui parcourez ces routes périlleuſes
Que des chûtes ſans nombre ont rendu ſi fameuſes,
Où de rares eſprits, en de plus heureux tems,
N'ont dû quelques ſuccès qu'à des efforts conſtans.

Si-tôt qu'en votre tête un feu trompeur s'allume,
Votre main sans arrêt va fatiguer la plume;
La rime a beau se plaindre & la raison crier,
Vos vers comme un déluge inondent le papier.

De-là vient que Paris, de ses presses avides,
Voit naître en un seul jour plus d'écrits insipides,
Que l'Automne fâcheux, durant ses premiers froids,
Ne fait tomber en tas de feuilles dans les bois;
Ou que dans nos jardins, sur les présens de Flore,
On ne voit au Printems de chenilles éclore.

De-là ce triste amas & de prose & de vers,
Le rebut du Public & le butin des vers;
Ces riens étincelans de frivoles bluettes,
Et sur-tout enrichis du jargon des toilettes,
Où l'Auteur petit-maître, en babil éminent,
S'efforce d'être aimable, & n'est qu'impertinent;
Ces torrens passagers de fugitives pieces,
Qui des Lecteurs glacés recherchant les caresses,
D'un burin séduisant empruntent la faveur,
Et se vendent au moins, à l'aide du Graveur;
Ces recueils venimeux d'impiétés morales,
De nos Young Français les Farces sépulchrales,
Ces Opéra bouffons non lus, quoiqu'imprimés,
Ces Poëmes en prose, & ces Discours rimés;
Tous ces Livres enfin écrits du nouveau style,
Où s'offre à chaque mot l'antithese subtile,

Où ſans regle & ſans frein l'eſprit tient lieu de tout,
Où ne ſe trouve point la raiſon ni le goût;
Mais qu'en revanche on loue, & dont la liſte obſcure,
Toujours avec éloge eſt inſcrite au Mercure,
Car de l'eſprit du jour tant d'Auteurs inſpirés,
S'ils étaient moins mauvais, ſeraient moins admirés.

L'autre ſiecle éclairé par des Maîtres habiles,
Pour juger les Ecrits eut des yeux difficiles.
On admira Corneille & ſon eſprit divin;
Mais on n'admira point ſon amour pour Lucain.
On ne s'attendait pas que Quinaut au Parnaſſe,
Près de Racine un jour viendrait prendre ſa place,
Ni qu'enfin l'Opéra trouverait des Lecteurs.

Le bon goût ſur la ſcene avait des Protecteurs.
Le Parterre Français, l'oreille encor remplie
Des ſons harmonieux de Phedre & d'Athalie,
Ennemi des ſots vers, autant que des Anglais,
Eût ſifflé ſans pitié le Maire de Calais.

Sur un Théâtre orné des ris & de la joie,
Où la raiſon pour plaire en bons mots ſe déploie,
Eût-on ſouffert un fat, qui d'un ton de Rhéteur,
A côté de Moliere eût prêché l'Auditeur?
Juſtement révolté qu'un goût hétéroclite,
Fit larmoyer Thalie en mauſſade Héraclite,
Il eût aſſocié, par un même deſtin,

Le *Pere de famille* aux Sermons de Cotin.

Ce n'eſt pas cependant qu'un ridicule Ouvrage,
Du peuple quelquefois ne ſurprit le ſuffrage;
La brigue ou la faveur, qui ſans choix applaudit,
Pouvait pour quelque tems mettre un Sot en crédit,
Et rival de Pradon, peut-être que le Miere,
Eût balancé Racine & ſéduit Déshouliere.
Mais bientôt la Satyre aux yeux fins & perçans
S'armait du ridicule & vengeait le bon ſens,
Dénonçait au public Pradon chargé de honte;
D'un ſuccès mal acquis lui redemandait compte,
Et fit tant que ſon nom, la fable des Lecteurs,
Semble encore une injure aux plus méchans Auteurs.

Ainſi des Sots rimeurs l'intrépide adverſaire,
Sans que rien déſarmât ſa rigueur néceſſaire,
Du faux goût dans ſa ſource arrêtant le poiſon,
A l'aide des bons mots fit régner la raiſon.

Malheur à qui prêtant le flanc à la Satyre,
Se livra ſans génie à la fureur d'écrire,
Et ne comptant pour rien la honte d'ennuyer,
Mit ſon impertinence au jour ſur le papier.
Le bien ni le crédit, le rang ni la naiſſance,
Ni le reſſentiment armé de la puiſſance,
N'intimida la voix de ce hardi cenſeur,
Du bon Goût attaqué courageux défenſeur,

Aux vertus, aux talens ſoigneux de rendre hom-
mage,
Mais ardent ennemi de tout méchant Ouvrage,
Qui louant & blâmant chaque Auteur par ſon nom,
Eût berné Marmontel en admirant Buffon.

Des Poëtes ſifflés la foule mutinée,
En vain de toutes parts contre lui déchaînée,
Pour le rendre odieux s'épuiſait en clameurs;
Vainement le faux zele appuyant leurs rumeurs,
Criait pieuſement que ces doctes cenſures
Font à la charité de mortelles bleſſures.
Ces murmures chagrins à peine étaient ouis.
De bons mots innocens les lecteurs réjouis,
Voyaient avec plaiſir, bien loin d'en faire un crime,
Le nom d'un fade Auteur égayer une rime;
Croyaient que ſans bleſſer l'honneur de ſon pro-
chain,
On peut trouver mauvais un mauvais Ecrivain;
Que s'il n'eſt point de loi qui l'empêche d'écrire,
Tout bon Chrétien qu'on ſoit, on peut du moins
s'en rire.

Ainſi donc des Cotins l'Hélicon ut purgé.
Mais ce tems-là n'eſt plus, & tout a bien changé.
Maintenant, grace au goût, à l'humeur pacifique,
D'un ſiecle plus humain, nommé philoſophique,
Chacun comme il l'entend raiſonne en liberté,

Et peut extravaguer en toute ſûreté.
Il n'eſt point de grimaud qui ne puiſſe à ſa mode,
Réformer la raiſon, preſcrire un nouveau Code,
Et ſouvent admiré, toujours content de lui,
Verſer impunément des flots d'encre & d'ennui.

L'un prétend dans le monde épris de ſon beau ſtile,
En traduiſant Brébœuf, faire oublier Virgile;
D'un fatras emphatique un autre enflant ſa voix
Vient régenter les Grands, les Miniſtres, les Rois,
Et dans l'Académie empeſé Pédagogue,
Voit malgré d'Olivet ſon faux ſublime en vogue.

A toute impertinence un champ libre eſt ouvert.
La licence en crédit marche à front découvert.
Les fruits du mauvais goût comme la mouſſe abondent;
Les ſots Auteurs en foule en tous lieux nous inondent:
Car en quel temps pour eux eut-on plus de douceur?
Si contr'eux par haſard il s'éleve un Cenſeur,
Qui joigne le bon ſens au ſel de la Satyre,
Quel orage ſur lui ſon badinage attire!
Quels cris! où fuira-t-il? & pour mieux effrayer
Quiconque à leurs dépens oſerait s'égayer,
Du Critique fameux, ſi craint pendant ſa vie,
N'ont-ils pas à l'envi décrié le génie?

Pour faire le procès à sa malignité,
Ils réclament les loix, la paix, l'humanité.
Chez un peuple poli, quel trouble, quel désordre,
Si sur un pauvre Auteur à son aise on peut mordre;
Si Légier ou Suard, pour un Livre un peu plat,
De cent fâcheux brocards doivent souffrir l'éclat!
Sur-tout ils font crier les ombres en furie
De ces tristes Martyrs de la Plaisanterie,
Qui bafoués, joués, hués & confondus,
Sont au bruit des sifflets au tombeau descendus.
Du seul nom de Satyre ainsi chacun s'irrite,
Et la craint d'autant plus que plus il la mérite.

Toutes fois ces esprits si benins pour les Sots,
Contre Dieu sans scrupule aiguisent leurs bons mots.
Ces discrets ennemis d'innocentes querelles
Proscrivent la Satyre & sément des Libelles.
Ton nom, cher PALISSOT, est par eux dénigré;
Mais le lourd Baculard nous assomme à son gré;
Et conservant en paix son impudente audace,
Poinsinet à leurs yeux lui-même a trouvé grace.

Vois donc avec dédain contre toi s'ameuter
Le Peuple des rimeurs facile à s'irriter.
Tu leur dis hautement ce qu'ils craignent d'entendre;
Tu reprens leurs défauts: Tu n'as pas dû t'attendre,

Dans l'emploi que Moliere & Boileau t'ont remis,
Que l'ennemi des Sots pût manquer d'ennemis.
Méprise leurs complots, leurs sourdes impostures,
La Raison est pour toi; laisse-leur les injures.
En de honteux combats ils voudraient t'engager;
Mais c'est au ridicule encore à t'en venger.
Avec ce même esprit, cet art qui sur la scene,
Dévoila plaisamment la doctrine peu saine
De tous ces faux Catons, moralistes sans mœurs,
Nous prônant la vertu qui n'est pas dans leurs cœurs,
Présente-nous aussi la comique peinture
De quelque Trissotin tracé d'après nature,
Et que de loge en loge, au parterre, au foyer,
On se dise en riant: hé! c'est l'Abbé Coyer.
Ou bien enveloppant une critique fine
Sous une fiction agréable & badine,
Peins la Sottise enfin, sortant d'un long oubli,
Sur les débris du Goût son empire établi.
Peins-nous tous les Héros marchant sous sa banniere;
L'un *au Fils naturel* immolant tout Moliere;
Cet autre destinant la scene aux Iroquois;
Sedaine de bouffon qu'il fut jadis par choix,
Soudain, *sans le savoir*, devenu *Philosophe*:
Tant d'autres que je tais, Auteurs de même étoffe.
Dont les noms rempliraient Moréri tout entier,

Mais auſſi peu connus que l'obſcur Charpentier.
Que ta vengeance donc honore ton génie.
A force de bons mots punis la calomnie,
Et que tes ennemis, de tes vers déſolés,
Pour prix de leurs fureurs ſoient à jamais ſifflés.

Pour moi qui de bonne heure éclairé par Horace,
Du vrai goût délaiſſé n'ai point perdu la trace,
Qui rempli des leçons que Deſpréaux m'apprit,
Au faux eſprit du ſiecle ai fermé mon eſprit;
Je veux ainſi que toi, ſans craindre leur ſottiſe,
De nos triſtes Auteurs me rire avec franchiſe,
Et payer par un vers malignement tourné,
L'ennui que les d'Arnaud ſouvent m'auront donné.



FRAGMENT

DE L'AVANT-PROPOS

D'une Édition de 1773, dans lequel on trouve un Analyse très-exacte du Poëme.

......QUelques personnes qui avaient leurs raisons pour ne pas juger la Dunciade avec beaucoup de faveur, ont affecté d'en parler comme d'une production du moment, & de répéter ce que d'autres personnes jalouses avaient déjà dit de la Comédie des Philosophes. Ce Poëme, à leur avis, n'est qu'un Vaudeville. Je me garderai bien de rappeller le souvenir du Lutrin, pour leur prouver qu'entre les mains du Génie, une simple Anecdote du tems, la plus frivole du monde à bien des égards, est devenue le sujet d'un des plus beaux Ouvrages de notre Langue. Mais en redoutant toute comparaison avec Boileau, j'oserai dire qu'à son exemple, j'ai tâché de créer de rien (car je n'éleve gueres mes Héros au-dessus du Lutrin qu'il a chanté) j'ai tâché, dis-je, avec la matiere en apparence la plus ingrate, de construire

un édifice régulier, & de donner un vrai Poëme dont l'action soit une, & dont les événemens soient disposés de maniere à former un ensemble épique.

J'ai débuté, dans mon premier Chant, comme l'Auteur du Poëme de l'*Araucana* 1), par donner une description nécessaire du Pays dont j'annonçais la découverte. Mais, dès ce premier Chant, l'action commence. On voit accourir les troupes de la Stupidité. Un grand dessein est prêt d'éclore, & il se développe tout entier au second Chant, par la harangue de la Déesse. Le Général est nommé par acclamation. Il ne s'agit plus que de lui donner une armure convenable, & la Stupidité se dépouille elle-même de la sienne, pour l'en revêtir dans le troisieme Chant.

Au quatrieme, le Général fidele aux usages des tems héroïques, dont il faut toujours se rapprocher en Poésie, veut intéresser les Dieux au succès de son entreprise par une magnifique hécatombe. Le Bucher s'allume, mais la flamme en est repoussée vers la Bibliothéque de la Déesse. Elle n'échappe à l'incendie que par le généreux

---

1) Voyez, dans l'essai sur la poésie Epique par M. de Voltaire, l'article Don Alonzo d'Ercilla.

devoûment du Héros, qui ne balance pas à ſacrifier ce qu'il a de plus cher.

Le cinquieme Chant ſe paſſe en fêtes. C'eſt une variété qui ſoutient l'attention du Lecteur. La Stupidité, pour témoigner ſa reconnaiſſance à ſon intrépide Général, & pour inſpirer à ſes Combattans un nouveau courage, imagine de leur donner un ſouper digne de leur mérite. Elle ſe trouve, à ce feſtin, placée vis-à-vis du Héros qu'elle aime, à-peu-près comme Didon vis-à-vis d'Enée, au ſecond Livre de l'Enéide. La même cauſe produit un même effet; & le ſixieme Chant eſt conſacré aux tendres amours du Général & de ſa Souveraine, ſelon l'uſage éternellement établi d'amener des Amours dans un Poëme Epique.

Cependant les exploits du Héros l'invitent à un doux ſommeil, & par une nouvelle faveur qu'il n'a que trop bien méritée, la Déeſſe, au ſeptieme Chant, lui envoye un Songe magique qui lui fait voir tous les triomphes paſſés, préſens & avenir de ſon Amante.

Dans le huitieme Chant, les Muſes alarmées des complots de la Déeſſe, & ſur-tout des menaces du Général, dont le bruit s'eſt fait entendre juſqu'au Parnaſſe, implorent les bontés d'Apollon, qui les raſſure, & qui, pour mieux s'inſtruire des projets de ſon ennemie,

prend

prend la réſolution de lui députer, ſous un titre honorable, *un Eſpion qu'on nomme Ambaſſadeur.* Cette députation, & les événements dont elle eſt ſuivie, inſpirent à la Déeſſe une confiance plus audacieuſe. Elle ſe croit déjà Souveraine de l'Hélicon, & donne à ſes Guerriers le ſignal du départ.

L'Armée, au neuvieme Chant, eſt arrêtée par un Epiſode qui prouve combien les Dames ſont mal conformées pour la guerre & pour les durs travaux du bel eſprit. Enfin, dans le dixieme & dernier Chant, les troupes de la Déeſſe, & ſon Général lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, ſont mis en fuite par un ſifflet; mais c'eſt le redoutable ſifflet du goût, & par ce dénoument rapide le combat finit à l'avantage des Muſes.

Telle eſt, à quelques circonſtances près, toute l'œconomie du Poëme, dont le ſujet eſt le Siege du Parnaſſe par la Sottiſe, & dont l'action ne ſaurait être plus ſimple, quoique, dans tous les Chants, elle ſoit enrichie d'un Merveilleux qui amene une foule de tableaux. Il me ſemble que tous les événemens y ſont enchaînés l'un à l'autre par une ordonnance aſſez heureuſe, & que d'ailleurs (ce qui eſt une des principales regles de l'Art) ils naiſſent tous du fonds du ſujet. Je ſais que beaucoup de

perſonnes ne voudront pas même convenir du plaiſir que je leur aurai donné, & que, principalement, parmi le grand nombre des Gens de Lettres, je ne dois m'attendre qu'à une juſtice bien tardive, mais il faut que l'Auteur de la Dunciade apprenne à ſe conſoler de tout.



LETTRE
DE L'AUTEUR
SUR LA
DUNCIADE DE POPE.

DEpuis que j'ai donné ma Dunciade, Monſieur, la mode s'eſt établie, chez de certaines gens, de décrier celle de Pope, comme on décriait Ariſtophane ; dans le tems de la Comédie des Philoſophes. On ne ſe fait aucun ſcrupule de publier ce qu'on ne croit pas. On oſe dire, par exemple, & qui plus eſt, imprimer que cet homme célebre ſe repentit d'avoir fait ſon Poëme, au point de le jetter au feu, en préſence du Docteur Swift, qui le retira promptement, & qui lui rendit le mauvais office de le conſerver. *a*) Ce mou-

a) Voyez ce prétendu fait dans le grand Vocabulaire Français ; d'où il paſſera, ſelon l'uſage, dans d'autres Dictionnaires, & ſe perpétuera ainſi de compilation en compilation, de maniere à devenir inconteſtable.

vement de Pope, s'il était vrai, ne prouverait rien de plus contre sa Dunciade, que ne prouvait au désavantage de l'Enéide, l'ordre porté contre elle par le Testament de Virgile. Mais ceux qui ont imaginé cette ridicule Anecdote, & qui la consignent dans de prétendus Dictionnaires historiques, sont bien loin de connaître le caractere du Poëte Anglais. Non-seulement il ne se repentit pas d'avoir fait son Poëme, qui parut d'abord en trois Chants, mais bientôt après il y en ajouta un quatrieme travaillé avec plus de soin encore que les précédens : ce qui laisse un furieux préjugé de son impénitence.

Au reste, Monsieur, le célebre Vicherley avait fait, avant Pope, un Poëme sur la Stupidité. J'ai l'honneur d'être le premier Poëte Français qui ait traité le même sujet, mais pour éviter la tentation d'imiter personne, je n'ai voulu relire, en y travaillant, ni Pope, ni Vicherley; j'ai cru que s'il y avait un mérite à bien traduire, la gloire d'être original pouvait avoir son prix, & c'est le parti auquel un peu d'amour propre, ou de vrai talent, m'a fait donner la préférence. Cependant, Monsieur, les mêmes personnes qui s'efforcent de rabaisser la Dunciade de Pope à cause de la mienne, mais qui ont encore bien plus d'intérêt à me rabaisser

moi-même, ne manquerent pas de dire, ſans daigner faire la moindre attention à leur inconſéquence, que j'avais dérobé au Poëte Anglais les ſeuls traits de génie qui fuſſent dans mon Poëme, & entre autres, l'idée plaiſante des Ailes à l'envers de Fréron. J'ai vu bien des gens tout prêts à le gager, mais qui avaient la prudence de ne mettre jamais au jeu, & c'était le plus sûr. Vous pouvez juger, Monſieur, par cette petite anecdote, bien plus réelle que celle du repentir de Pope, de la bonne foi de quelques-uns de mes Critiques. Je crois, en vérité, qu'ils finiront par me donner un peu d'orgueil; & c'eſt de bon cœur que je leur ſouhaite des idées auſſi originales que celle de ces aîles à l'envers qui ont amuſé tout le monde, & dont Fréron lui-même, n'a pu, dit-on, s'empêcher de rire.

J'ai l'honneur d'être, &c.



AUTRE LETTRE

DU MÊME

A l'occasion de son huitieme Chant.

J'Ai toujours remarqué, mon cher Ami, que s'il se trouve dans un Ouvrage un trait véritablement heureux, c'est précisément celui qui est d'abord le plus frondé par la multitude. Vous pouvez vous ressouvenir des lances que j'ai été forcé de rompre à l'occasion du personnage de *Pamphlet*, dans la Comédie de l'Homme Dangereux ; & je n'en suis pas moins demeuré convaincu que ce personnage qui faisait tant de peine au vieux Maréchal, était le seul moyen vraiment comique de dénouer la Piece.

L'objection que l'on fait contre l'Ane de V......, ne m'a pas fait plus d'impression. Votre réplique à mes deux Censeurs me parut extrêmement plaisante, mais, indépendamment du bon mot, je suis persuadé que mon Ane gagnera toujours son procès au Tribunal du Goût & de la Raison. Il est, je crois, tout aussi simple de l'avoir donné pour monture à V....., que si l'on représentait l'Arioste sur son hippogriffe. On ne

ſonge pas que ce bel Ane n'eſt pas un Ane vulgaire, tel que Su...., ou Saut.... de M.... C'eſt l'Ane céleſte affecté au Patron de la France, c'eſt le rival du beau Dunois, c'eſt le Courſier de la brave Amazone,

La honte des Anglais, & le ſoutien du Trône, a)

& puiſque ſelon V....... lui-même, il eut l'honneur de porter tant de Héros, un Poëte, ſans déroger, peut bien en faire auſſi ſa monture.

Il me ſemble, d'ailleurs, mon ami, que tout eſt parfaitement aſſorti dans ce Chant de la Dunciade. La livrée biſarre qui accompagne le grand-homme, juſtifie la biſarre monture. Ou je me fais illuſion, ou cette allégorie renferme plus de ſens qu'elle ne paraît d'abord en préſenter. J'ai voulu peindre dans V...... l'homme inégal, l'homme, ſi je l'oſe dire, plus ſingulier encore que grand, le *Micromégas* enfin : car en convenant de tout ce qu'il a d'extraordinaire & de rare, ce mot emprunté de lui-même, & dont il s'eſt ſervi pour s'égayer aux dépens de Fontenelle, eſt, à bien des égards, peut-être, celui qui le caractériſera le mieux.

---

a) La Henriade, Chant VII.

En effet, mon Ami, que de faiblesses dans une ame à laquelle, cependant, on ne peut se dispenser de payer un tribut d'admiration, ou d'étonnement! quelle étrange & continuelle alternative d'élévation & de petitesse, de gloire & de ridicule! Combien de fois ne s'est-il pas permis d'allier à la gravité de Platon, les Lazzi d'Arlequin! Je veux parler surtout de ses dernieres années. A quel excès déraisonnable, & voisin de l'enfance, ne s'est-il pas emporté contre de certaines opinions, que, sans doute, il n'eut pas attaquées avec tant de fureur, s'il les avait jugé aussi fantastiques qu'il voudrait le persuader. Que de fiel a coulé de sa plume! Et ne croirait-on pas que souvent il a pris plaisir à mêler de la lie au fard brillant de sa muse! Ces contrastes singuliers ne se font pas moins appercevoir dans son physique que dans son moral. J'ai cru remarquer du moins que sa physionomie participait à celle de l'aigle & à celle du singe; & qui sait si ces mêmes contrastes ne seraient pas le principe secret de son goût favori pour les antitheses?

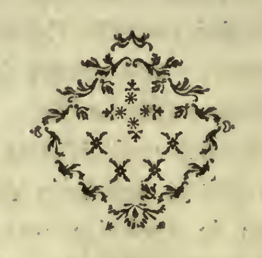
Vous voyez, mon ami, que la livrée bisarre & la monture hétéroclite que je lui ai données, ne sont pas un pur caprice de ma part, & que mon choix a été déterminé par

bien des convenances. Je ne ſuis pas ſurpris qu'elles échappent à beaucoup de gens : M. de V...... eſt encore vu de trop près pour qu'elles ſoient toutes également ſenſibles à de certains yeux. Je peux vous aſſurer cependant que j'ai trouvé des lecteurs qui les ont parfaitement ſaiſies ; & peut-être la poſtérité, qui en ſera plus frappée que notre ſiecle, regardera-t-elle ce nouveau Chant de la Dunciade, comme une des plus heureuſes imaginations du Poëme.

Quoiqu'il en ſoit, je ne me propoſe pas d'y rien changer. V....... lui-même, dans un moment de bonne humeur, ne me déſavoûrait pas de lui avoir donné une monture qui, *chemin faiſant lui rappelle Fréron.* Cette ſeule plaiſanterie ſervirait d'Apologie à ma fiction, ſi elle pouvait en avoir beſoin.

Adieu, mon cher ami. N'allez pas vous imaginer que les petites injuſtices du grand homme, ayent eu la moindre part à ce que je viens de vous écrire, ni qu'elles ayent altéré les anciens ſentimens que vous m'avez connus pour lui. Je ne me ſens plus, à la vérité, le même enthouſiaſme qu'il m'inſpirait à vingt ans. Mais que je ſuis loin encore de fermer les yeux à ce qu'il a d'admirable ! Peut-être brulerais-je ma lettre, ſi je reliſais ou cette

Henriade, dont les défauts ſont rachetés par tant de charmes, ou même quelques Chants de cette Pucelle, ſi jolie lorſqu'elle n'eſt pas indécente, ou quelques belles ſcenes enfin de Zaïre, de Mahomet ou d'Alzire. Eh! qui ſait ſi Dieu n'a pas donné à V...... toutes ces faibleſſes, pour conſoler la médiocrité, & pour que l'envie lui pardonne & le nombre & la ſupériorité de ſes talens. Je vous embraſſe de tout mon cœur.



CHOIX
DE
QUELQUES ARTICLES
Tirés des premieres Éditions des Mémoires Littéraires de l'Auteur.

AVIS
DES ÉDITEURS.

On avait reproché à l'Auteur d'avoir placé dans ses Mémoires Littéraires, dont la lecture a fait tant de plaisir aux gens de goût, quelques noms d'Ecrivains trop obscurs, & qui semblaient défigurer son Ouvrage. Il croyait avoir prévenu ce reproche en disant qu'il fallait bien tâcher de faire connaître, soit à la Province, soit aux Etrangers, tous les personnages qui ont quelque part à l'action de la Dunciade. C'est ainsi qu'en usait Boileau à l'égard des Pinchênes, des Neuf Germain, des la Serre, des Corbin, des Magnon, des Rampale, des la Morliere, & de beaucoup d'autres Ecrivains qui ne sont aujourd'hui connus que par ses satyres. Il

eſſayait de les tirer, pour quelques momens, de leur obſcurité : auſſi diſait-il que ſans lui:

Leur talent dans l'oubli demeurerait caché.

L'Auteur, quoique cette raiſon lui parût très-naturelle, n'en a pas moins ſenti que ſes Mémoires Littéraires ne devaient pas être une ménagerie, & il en a ſupprimé dans cette nouvelle Edition, pluſieurs articles. On n'y trouvera parmi les Auteurs vivans, que ceux qui jouiſſent d'une ſorte de célébrité bien ou mal fondée. Mais les articles qu'il a rejettés, pouvant ſervir d'éclairciſſement à notre Edition de la Dunciade, & aux précédentes, nous avons cru qu'il pouvait être utile de les conſerver.





CHOIX

De quelques Articles tirés de la premiere Édition des Mémoires Littéraires de l'Auteur.

A.

ACARQ (N. d') de l'Académie d'Arras, Grammairien qui a le malheur d'appercevoir beaucoup de fautes de ſtyle dans Racine & dans Deſpréaux. La maniere dont il a prétendu corriger ces fautes, ne lui ſervira pas de recommandation auprès des gens de goût. Cependant M. d'Acarq ſe vante d'être *le ſeul métaphyſicien qui puiſſe allumer à la flamme de la méditation le flambeau radieux de l'évidence ſuprême, ce vainqueur irréſiſtible de l'adhéſion de notre principe penſant.* Ce ſont ſes propres paroles. Voyez l'Ouvrage intitulé *Balance Philoſophique, ou les deux Minerves.*

B.

BASTIDE (Jean-François) né à Marſeille en 1724, Auteur de pluſieurs Romans ignorés, & d'un Ouvrage non moins obſcur, intitulé le Spectateur Français. Si ce dernier Ouvrage

(qu'un autre Auteur tâche de ressusciter aujourd'hui) n'a point trouvé de Lecteurs, ce ne fut pas la faute de M. Bastide. Il le donna d'abord à 3 liv. par volume, dont il réduisit le prix à 30 sols, ensuite à 12, & même à 2 sols par feuille que l'on distribuait aux portes cocheres. Les Suisses avaient ordre de les refuser. Dégoûté de la Capitale par la chûte singuliere d'une Piece de Théâtre * dont le Public ne permit pas qu'on achevât la représentation, l'Auteur s'est retiré à Bruxelles, pour y établir la manufacture d'un Journal intitulé *le Penseur*. M. Bastide, comme on le voit, n'a pas manqué de fécondité. Il n'en est que plus surprenant qu'aucun de ses Ouvrages ne soit connu.

Blanc (l'Abbé Jean-Bernard le) né à Dijon en 1707. Sa Tragédie d'Aben-Saïd, représentée avec quelque succès en 1734, n'a jamais reparu depuis sur aucun Théâtre. Les succès éphémeres de la plupart des Pieces nouvelles tiennent souvent à de certaines circonstances, par exemple, au talent d'un Acteur qui se distingue dans un rôle, à la cabale d'une Actrice, aux dispositions du Public qui se lasse quelquefois de siffler, &c.

---

* *Le Jeune Homme*, Comédie, Roman ou Drame, comme on voudra.

On connaît les Lettres non Françaiſes de M. l'Abbé le Blanc ſur les Anglais ; mais on ne ſait pas qu'il a fait un volume d'Elégies, un Poëme ſur l'Hiſtoire des Gens de Lettres de Bourgogne, une Traduction des Diſcours Anglais de David Hume, & quelques autres ouvrages, ſoit en proſe, ſoit en rimes.

BLIN (Adrien-Michel-Hyacinthe-Népomucêne) né à Paris, loué dans l'Almanach des Muſes comme Poëte, mais Verſificateur ſans phyſionomie. On l'avait dit mort par erreur, dans l'Edition précédente ; mais nous apprenons avec plaiſir qu'il ſurvit à ſes Ouvrages.

C.

CERFVOL (N.) * né, à ce qu'on croit, à Paris, auteur de quelques Ouvrages en faveur du divorce, & d'un Traité ſur l'Education des filles, où l'on trouve quelques-unes de ces vérités morales qu'il eſt toujours utile de répéter.

Dans le nombre étonnant de ſyſtêmes que l'enthouſiaſme de l'économie domeſtique a produits de nos jours, celui de favoriſer & d'introduire l'uſage du divorce n'eſt pas le moins

---

*) Voyez à l'occaſion de cet article, la lettre qui ſe trouve vers la fin du cinquieme volume.

ſingulier. L'exemple de la Pologne dont le régime & les loix ſemblent autoriſer cette liberté, ne conclut rien pour la France qui a des loix oppoſées. Nous ſommes très-perſuadés que chez une Nation inconſtante & légere, telle que la nôtre, l'établiſſement du divorce entraînerait bientôt les plus grands abus. Avant de s'ériger en légiſlateur dans ſon cabinet, il faudrait du moins avoir un peu médité ſur les différences ſpécifiques que la nature a miſes dans le caractere des peuples; mais c'eſt la premiere choſe que négligent, dans leurs projets chimériques, la plûpart de nos Réformateurs modernes.

Il y a plus de ſageſſe dans ce que M. de Cerfvol a écrit ſur l'Education des filles. Nous l'invitons à ſe livrer à ce genre de philoſophie raiſonnable, & non à s'égarer dans les ſpéculations inquietes & dangereuſes de quelques Ecrivains

Qui n'ont d'eſprit que pour fronder les loix.

CHAUMEIX (Abraham) né à Orléans. Il paſſe pour l'Auteur *des Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie ;* mais on n'eſt pas bien sûr qu'il ait même été capable de faire les mauvais Ouvrages qu'on lui attribue. Il a fait quelque bruit, parce que M. de Voltaire, & quelques

autres

autres hommes célebres n'ont pas dédaigné de le nommer.

On dit qu'il s'eſt retiré en Ruſſie. Il faut convenir que l'Encyclopédie avait en lui un bien petit adverſaire; mais on lui connaît auſſi beaucoup d'admirateurs qui ne valent pas mieux.

I.

ISOIRD DE LISLE (N.) Lorſque la premiere Edition du Poëme de la Dunciade eut paru en 1764, cet Ecrivain publia, ſous le titre de la *Bardinade*, un long Ouvrage en vers ſur le même ſujet. Dans la Préface de cet Ouvrage, il aſſure qu'avant de le compoſer, il ne connaiſſait pas la Dunciade de notre Auteur, dont il affecte de parler comme d'une Satyre très-condamnable. Il eſt cependant bien certain qu'il en avait emprunté beaucoup d'idées, & même copié pluſieurs vers. Il eſt inconteſtable auſſi que ſa *Bardinade* eſt une Satyre. On n'aura pas la mal-adreſſe ou la mauvaiſe foi de le lui reprocher; mais lorſqu'on oſe imiter Pope & Boileau, il ne faut être ni froid ni ennuyeux.

J.

JONVAL (N.) Auteur d'un petit Journal inſipide qui paraiſſait toutes les ſemaines ſous le titre de l'*Avant-Coureur*. Cet Ouvrage inu-

tile s'était appellé d'abord *la Feuille nécessaire.* On dit qu'il a des continuateurs.

L.

Landois (Paul) né à Paris. Le véritable & très-obscur inventeur de ces Tragédies bourgeoises, où l'on s'est avisé de noter la Pantomime du Théâtre, & où l'on a cru suppléer à l'intérêt par des décorations, & de prétendus tableaux résultans des attitudes variées de chaque personnage. La *Sylvie* de M. Landois, Drame en un acte en prose, emprunté du Roman des *Illustres Françaises*, a donné le premier exemple de ces minutieuses innovations, qui ont été depuis si ridiculement imitées, & vantées si fastueusement par M. Diderot. On sait que ce dernier n'a pas négligé de mettre les papillottes d'un valet au rang des convenances théâtrales qui devaient apparemment contribuer au succès de son *Pere de Famille.* La *Sylvie* fut sifflée en 1741. *Le vieux goût tenait encore au Parterre.*

M.

Mailhol (Gabriel) né à Carcassonne. On ne parviendrait point à le faire connaître par les titres d'un grand nombre de Brochures qu'il a données successivement au Public. Les Pieces

de Théâtre, même les plus mauvaiſes, ont, au contraire, une ſorte de célébrité qui ne permet pas qu'elles ſoient abſolument ignorées. M. Mailhol a fait repréſenter au Théâtre Français la Tragédie de *Paros*, Roman ſans imagination & ſans ſtyle. Cette Tragédie n'eſſuya qu'une de ces chûtes peu bruyantes &, pour ainſi dire, anonymes, qui ne laiſſent après elles aucun ſouvenir.

M. Mailhol a donné, avec le même ſuccès, à la farce Italienne, *Ramir*, le *Prix de la beauté*, les *Femmes*, & cette ennuyeuſe Comédie des *Lacédémoniennes*, dans laquelle Arlequin jouait le rôle de Lycurgue.

MATHON DE LA COUR (Charles-Joſeph) il a travaillé conjointement avec M. Sautereau de Marſy, à la rédaction de l'Almanach des Muſes, que de mauvais plaiſans appellaient l'Almanach des Buſes, & à une Brochure, non pas hebdomadaire, mais menſtruelle, intitulée le *Journal des Dames*, quoique jamais on ne l'ait vu ſur aucune toilette. On louait périodiquement, dans ce Journal mort né, la Muſe Limonadiere, & quelques autres Saphos de ce mérite, auxquelles on avait la complaiſance d'accoler ou M. le Miere, ou M. d'Arnaud de Baculard, ou même M. Blin, ce qui préſentait une bigarrure aſſez facétieuſe.

On dit que M. Mathon de la Cour travaille actuellement à une histoire de Lacédémone. On espere que du moins il y sera laconique, & qu'il ne perdra pas de vue le conseil judicieux que lui donnait, il y a près de dix-sept cens ans, le Poëte Martial dans l'Epigramme LXXX de son quatrieme livre.

. . . *Res est magna tacere, Mathon.*

Nous avons encore un autre M. Mathon; mais beaucoup plus obscur.

MONVEL (N.) mauvais Comédien, mais plus mauvais Auteur de quelques-uns de ces Opéra Comiques, dont, grace au Musicien, on chante quelquefois les paroles au coin des rues. Ce genre facile a fait naître dans notre Littérature une fourmilliere d'insectes qu'on entreprendrait en vain de classer. Mais pourquoi n'en serait-il pas du monde moral comme du monde physique? L'œil d'un ciron n'étonne pas moins l'Observateur Philosophe, que l'organisation colossale de l'Eléphant. Ce serait un beau privilege que de pouvoir calculer les degrés de cette prodigieuse distance à laquelle de certains esprits se trouvent placés les uns à l'égard des autres; de descendre, par exemple, de Corneille à Pradon, de Pradon à M. Blin, de M. Blin par des intervalles immenses encore, à M. de

Rosois, enfin de M. de Rosois à M. Monvel, & d'arriver ainsi aux frontieres du néant.

MORLIERE (Charles-Jacques-Louis-Auguste, Chevalier de la) né à Grenoble. Quoique le petit Conte ordurier connu sous le nom d'*Angola*, soit une de ces productions qu'un homme sensé désavoûrait bien plutôt qu'il ne s'en ferait honneur; quoiqu'il ne soit qu'une imitation d'autres bagatelles du même genre, que la licence des mœurs avait mises à la mode il y a quelques années, & qu'on a quittées pour les Contes moraux, sans qu'on en soit devenu plus honnête; cependant, comme on crut trouver, dans Angola, une sorte d'esprit, quelque usage du monde, & que l'avant-propos, sur-tout, parût d'un style assez léger, on a disputé cet Ouvrage à M. le Chevalier de la Morliere, qui n'a jamais prouvé depuis qu'il eût été capable de l'écrire. Au contraire, il a fait des Romans d'un caractere absolument opposé, & rien n'est plus triste, plus ennuyeux, plus lourd.

L'habitude que cet Écrivain avait contractée de disserter sur les Pieces nouvelles, au Parterre & dans les Caffés, lui fit imaginer qu'il pouvait s'essayer dans la carriere dramatique. Il donna à la Comédie Italienne, le *Gouverneur* qui

n'eut aucun ſuccès, & au Théâtre Français, *la Créole*, qui ne fut point achevée.

Mouhy (Charles de Fieux, Chevalier de) de l'Académie de Dijon, ſa patrie. C'eſt un des plus riches modeles du ſtyle plat & du genre niais. Depuis la *Payſanne parvenue* juſqu'à *l'Amante Anonyme*, qui eſt ſon dernier Ouvrage, il a donné au Public, qui ne s'en doute pas, environ quatre-vingt volumes de Romans, où la langue n'eſt pas mieux traitée que le ſens commun. On dit que tous ces Romans ſe débitent dans nos Colonies, & qu'ils font les délices des Negres qui travaillent à nos Manufactures.

Muse Limonadiere. C'eſt le titre du Recueil obſcur des Œuvres d'une Madame Bourette, Limonadiere, qui adreſſe des Odes en proſe à des Rois, & des Epîtres en vers à ſa Blanchiſſeuſe. On ſe diſpenſerait de parler de cette Muſe ; s'il n'était utile d'apprendre à la Province, que par une épidémie particuliere notre ſiecle, la fureur d'écrire s'eſt emparée, dans la Capitale, de preſque tous les états.

Maître Adam, Menuiſier de Nevers, avait prouvé, que dans les Profeſſions les plus communes, il peut ſe trouver des talens favoriſés par la nature. Son exemple eſt devenu bien contagieux de nos jours. Des Horlogers, des

Maçons, des Perruquiers ont eu la manie du bel esprit; & l'on s'est enfin servi de l'Imprimerie pour avilir les Lettres, dont il semblait qu'elle dût maintenir l'honneur.

P.

POINSINET (Antoine-Henri) né à Fontainebleau en 1735, mort en 1769, homme sans littérature, & d'un caractere singulier qui tenait à la folie. Il a donné à tous les Spectacles de Paris beaucoup de miseres, d'Opéra bouffons, de parades, &c. Il ne manquait pas de cette vivacité d'esprit naturel, qui s'exhale quelquefois en saillies assez piquantes; mais il était absolument dénué de jugement. On a de lui sous le nom du *Cercle*, une petite Comédie dans laquelle il osa piller, avec la plus extraordinaire confiance, deux Scenes entieres d'une Piece de notre Auteur, qui avait paru douze ans avant la sienne. Ses Aventures seraient bien plus plaisantes que tous ses Ouvrages, si elles étaient écrites avec l'esprit de gaîté qui animait, dans le tems, ceux qui prenaient plaisir à mettre en jeu tous ses ridicules.

Q.

QUÉTANT (N.) On l'avait nommé dans les premieres Editions de la Dunciade avec

MM. Bienfait, Nicolet, Taconnet, Poinſinet, parce qu'il a compoſé, comme les deux derniers de ces Meſſieurs, des bouffonneries & des parades pour les ſpectacles des deux premiers. Mais par ſa farce plaiſante de l'*Ecolier devenu Maître*, juſtement applaudie ſur les Boulevarts, M. Quétant a mis un intervalle immenſe entre lui & ſes rivaux. On profite de la ſeule occaſion que l'on aura peut-être, de parler de cet Ecrivain, pour apprendre à la Province qu'il eſt l'Auteur du *Maréchal Ferrant*, du *Serrurier*, & que véritablement on repréſente de pareilles Pieces dans la Capitale, où même elles ſont devenues la principale reſſource d'un de nos ſpectacles les plus fréquentés.

R.

ROSOIS (N. de) né à Montmartre. C'eſt le plus obſcur des Ecrivains de ce Catalogue, & le ſeul qui puiſſe rendre problématique cette maxime de Boileau:

> Un ſot trouve toujours un plus ſot qui l'admire;

maxime qui juſqu'à préſent, ne s'eſt point vérifiée à ſon égard.

On a de M. de Roſois un Poëme des Sens, dans lequel on ſouhaiterait qu'il eût un peu moins négligé le ſens commun.

V.

VADÉ, (Jean-Joſeph) né en Picardie en 1720, mort en 1757. Il n'a gueres écrit que dans le genre grivois, & dans le langage des Halles. C'eſt un burleſque fort au-deſſous de celui de Scarron; & Boileau aurait dit avec plus de juſtice encore de Vadé, que de ce dernier, qu'il ne pouvait entendre prononcer ſon nom, parce que ce nom lui rappellait le ſouvenir d'une ſottiſe.

Quelques perſonnes ont trouvé notre jugement ſur cet Ecrivain trop rigoureux. Elles penſent que la Poéſie peut avoir ſes Teniers, comme la peinture; mais nous croyons qu'elles ſe trompent, & rien ne prouve mieux le défaut des comparaiſons. La Tête d'un Payſan Flamand peut être remplie d'expreſſion, & préſenter un excellent modele à un Artiſte, dont le but eſt rempli quand il a parfaitement imité la nature. L'inégalité des conditions diſparaît, en quelque ſorte, aux yeux d'un grand Peintre, & l'homme, quel qu'il ſoit, eſt toujours un ſujet digne d'exercer ſon génie : mais quel eſt le mérite de copier l'eſprit, les mœurs & le jargon des Poiſſardes? Il faut convenir, du moins, que ces peintures groſſieres ne devraient être expoſées qu'aux Halles mêmes, puiſqu'il ne

ſe trouve que là des ſpectateurs capables de bien juger de la vérité de l'imitation.

Quoiqu'il en ſoit, Vadé n'était pas ſans quelque talent naturel. Il avait plus de gaîté que la plupart de ceux qui ont voulu faire après lui des Opéra Bouffons. Peut-être eſt-il néceſſaire qu'il y ait de ces ſortes d'Ecrivains pour amuſer une certaine claſſe de peuple. Un petit nombre de Couplets heureux & quelques Parodies enjouées, prouve que Vadé aurait pu réuſſir, quelquefois, à divertir les honnêtes gens.

Fin du troiſieme Volume.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce troisieme Volume.

PIECES RÉLATIVES A LA DUNCIADE.

Fin de la Table.

FAUTÉS A CORRIGER.

Page 66, vers 11,

Qui le pourſuit, & qui l'outrage encor.

liſez Qui lui ſurvit, & qui l'outrage encor.

Page 86, vers 21,

Le vin de Brie & l'auvernat fameux

liſez Le vin de Brie & l'Auvernat fumeux

Page 117, vers 4, encore, *liſez* encor

Page 124, vers 3, d'un peuple ingrat, *liſez* d'un ſiécle ingrat

Page 157, vers 18,

Il eſt réduit de s'enfuir avec elles:

liſez Il eſt réduit à s'enfuir avec elles:

Page 225, ligne 1, l'acception du terme, *liſez* l'acception rigoureuſe du terme.

Page 235, ligne 4, le Perruquier, l'amour, *liſez* le Perruquier l'amour

Page 242, ligne 4, ces petites pieces, *liſez* ſes petites pieces.

Page 145, ligne 11, *quærentes? liſez querentes?*

Page 299, ligne, 3, de la Remarque, le Miere, *liſez* le Mire

Page 313, vers 19, ut purgé, *liſez* fut purgé.



